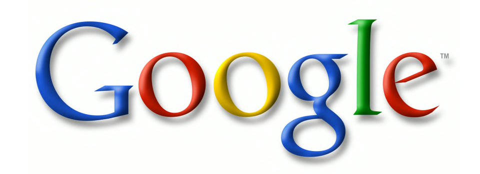


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

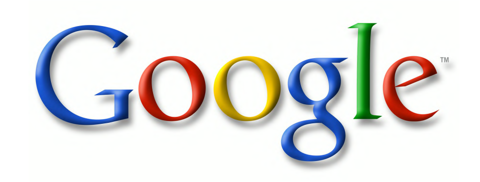
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

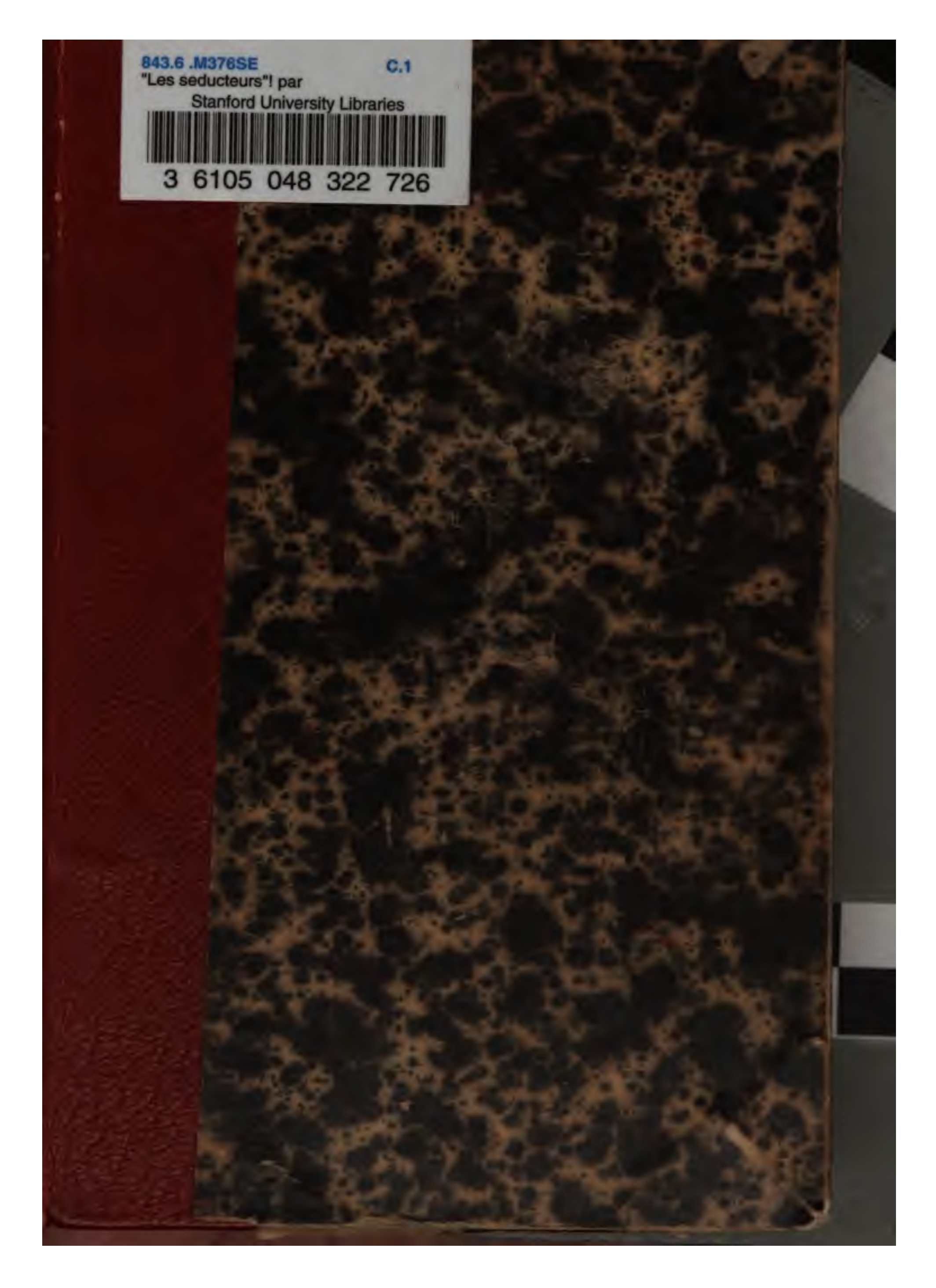
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


843.6 .M376SE C.1
"Les seducteurs"! par
Stanford University Libraries
3 6105 048 322 726


STANFORD UNIVERSITY
LIBRARY





LES « SÉDUCTEURS » !

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

AUTOUR DU DIVORCE, 35e édition............
AUTOUR DU MARIAGE, 67e édition...........
CE QUE FEMME VEUT?... 15e édition.........
ELLES ET LUI, 19e édition..................
UN HOMME DÉLICAT, 22e édition.............
JOIES CONJUGALES, 18e édition.............
LE MONDE A COTÉ, 21e édition..............
PETIT BOB, 28e édition....................
PLUME ET POIL, 17e édition...............
LE PLUS HEUREUX DE TOUS, 14e édition..
POUR NE PAS L'ÊTRE?... 17e édition...
SAC A PAPIER, 13e édition..............
SANS VOILES, 17e édition..............
LA VERTU DE LA BARONNE, 16e éditio

Imprimeries réunies, B, ru

de Mirabeau, comtesse de.

LES

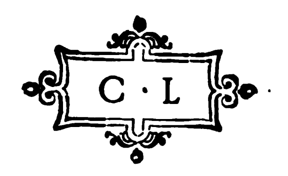
« SÉDUCTEURS » !

PAR

GYP

—

QUINZIÈME ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1888
Droits de reproduction et de traduction réservés.

M.

843.
M376

165062

A

MONSIEUR JULES LEMAITRE

HOMMAGE DE

GYP

Janvier 1888

LES « SÉDUCTEURS »!

LE « SÉDUCTEUR » AU THÉATRE

LA PROCHAINE PIÈCE DE M. OHNET

Une indiscrétion a fait tomber entre nos mains le manuscrit de la prochaine pièce de M. Ohnet. — Quelques passages manquent; d'autres paraissent tronqués ou déjà vus ailleurs, mais on nous saura gré, néanmoins, de livrer à la curiosité une œuvre inédite « du maître »; fût-elle imparfaite, ne fût-elle même qu'une ébauche.

Toutes les annotations de l'auteur, ré-

flexions, etc..., ont été respectées. — Les astérisques (*) soulignent les passages et les effets à indiquer au chef de claque ; le plus ou moins d'intensité des applaudissements doit être réglé par le nombre des astérisques.

LES BATAILLES DE LA VIE

HERMANCE DE BOUILLON-POURTOUCF

PERSONNAGES

PLINDOR, riche banquier.

BOKINSKI, jeune polonnais, employé ch (*séducteur malgré lui*).

LE VIDAME DE BOUILLON-POU cynique viveur.

CHARLES ÉPATAN, jeune avocat syn

LÉRINTÉ, célibataire sceptique, ami de Plindor (*spécialité de mots spirituels*).

LE MARQUIS DE SANDEUZAN.

HERMANCE DE BOUILLON-POURTOUCE, femme de Plindor.

EUGÉNIA PLINDOR, sa fille.

JOSÉPHINE, nourrice sèche.

Le premier et le second acte se passent à la campagne près Paris, chez Plindor. Le troisième et le quatrième à Paris, chez Plindor. Le cinquième en Pologne.

ACTE PREMIER

Une fête à la campagne chez Plindor; immense salon richement meublé. Toilettes cossues. Domestiques ruisselants de dorures. On est dans un monde très distingué et remarquablement élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

BOKINSKY, ÉPATAN.

ÉPATAN, *regardant autour de lui.*

Ce luxe est vraiment princier !!! (*A Bokinsky.*) Alors, tu es toujours content de ta situation?...

BOKINSKY, *mélancolique.*

Oui... Je serais heureux si le bonheur, était de ce monde!... Mais il faut savoir borner ses désirs, surtout lorsque comme moi, on est un déshérité de la vie... Mon histoire...

ÉPATAN.

Je la connais...

BOKINSKY.

Ça m'est égal!... il faut que je te la raconte, c'est nécessaire... (*Sombre et tragique.*) Descendant d'une race sur laquelle s'est appesantie la lourde main de l'implacable fatalité... je n'ai jamais connu mon père... et ma mère n'avait jamais connu le sien!... Noble Polonaise...

LÉRINTÉ, *qui vient d'entrer.*

Vive la Pologne, Monsieur!...

BOKINSKY, *ému.*

Merci !... il y a donc encore de nobles âmes sur terre !... (*Ils se serrent la main.*)*

PLINDOR, *entrant.*

Qui parle de nobles ?... 89 a sonné le glas de la noblesse !... ***

LÉRINTÉ, *gai et spirituel.*

A nous le soin de faire revivre celle des sentiments !!* (*Ils se serrent la mai Plindor et Lérinté remontent au fond causant.*)

ÉPATAN, *à Bokinsky.*

Continue, frère, ton récit m'intéress

BOKINSKY.

Ma grand'mère, noble Polonais contra, pendant la campagne de R

officier français... Il était jeune... il était beau!... et ma sainte mère naquit de cette rencontre... Celui qui fut mon grand-père disparut sans dire son nom, laissant seulement à celle qui, dans un instant suprême (*Il lève les yeux au ciel.*), lui avait, sans marchander, donné toute sa vie, une croix d'honneur, grêlée par les balles ennemies...

ÉPATAN.

C'était un brave !...

BOKINSKY.

Comme son épée !!!... Cette croix, je la porte à mon cou enfermée dans ce sachet, c'est un talisman... (*Il montre une chaîne suspendue à son cou.*) Ma mère grandit tristement dans le vieux manoir de nos ancêtres... Ils avaient pardonné !...

ÉPATAN.

Nobles cœurs !...

BOKINSKY.

Nature ardente, tempérament de feu, ma pauvre mère, devenue femme, souffrit de son isolement... (*Il prend sa tête dans ses mains.*) Je te l'ai dit... Notre race est maudite!... Donc, ma mère...

ÉPATAN.

Je sais... la tendre créature, obéissant à la loi du sang, céda aux penchants autorisés par la nature, quoique réprouvés pa la morale...

BOKINSKY.

C'est toi qui l'as dit!... (*Il relève la t*
Je suis donc le demi-fruit d'une faute...

ÉPATAN.

Comment... l'autre moitié?...

BOKINSKY.

C'est ma sœur!!... Cette fois n

furent inexorables !... Ma mère, la malheureuse, fut honteusement chassée... (*De plus en plus sombre.*) Plus tard, quand je devins grand et fort, je volai du pain pour ma mère!... puis nous vînmes en France, et j'entrai comme garçon chez un épicier...

ÉPATAN.

Oui... chez un tout petit épicier de Montrouge...

BOKINSKY, *sombre et fatal.*

Là encore, je volai!... Je volai du savon... pour ma sœur qui était coquette!... On me renvoya... J'ai une belle voix... je chantai alors à la maîtrise d'une chapelle et nous vécûmes ainsi de privations, jusqu'au jour béni où madame Plindor, touchée de mes malheurs, me fit entrer comme employé dans la maison de banque de son mari...

ÉPATAN.

Tu pus alors être honnête?...

BOKINSKY.

Hélas non !... Je t'ai dit que la main de la fatalité s'est appesantie sur moi!... Madame Plindor, ma bienfaitrice, me donna la délicate et confidentielle mission de voler cent mille francs pour que son frère, un cynique viveur, le vidame de Bouillon-Pourtouce pût conserver le château de ses pères...**. Chut!... la voici...

ÉPATAN.

Avec mademoiselle Eugénia, cet ang blanches ailes, descendu du ciel pour c la terre... (*Ils sortent.*)

SCÈNE II

HERMANCE, EUGÉNIA

HERMANCE.

Eugénia, ma fille chérie, c'est ta mère qui te parle... ta mère qui t'a enfanté dans la douleur, a recueilli tes premiers vagissements, soutenu tes pas chancelants... Parle, mon enfant, ouvre-moi ton cœur?... Pourquoi refuses-tu tous les partis qui s'offrent à toi?... Parle-moi... je t'en conjure?...

EUGÉNIA.

Que vous dirais-je, maman?..

HERMANCE.

Je ne puis percer cette fille fermée!...

comme disait ma cousine Sarah en parlant de Pierre Séverac!... (*A Eugénia.*) Parle, mais parle donc?...

EUGÉNIA.

J'attends qu'il y ait du monde...

SCÈNE III

LES MÊMES, *puis* TOUS, *sauf* BOKINSKY, *entrent et écoutent.*

EUGÉNIA, *après un temps, promenant autour d'elle un regard vague et exalté.*

C'était un beau soir de printemps!... les églantiers s'entr'ouvraient, le rossignc joyeux chantait son gai refrain; le sang sem blait se rajeunir dans les veines des êtres!. La nature s'éveillait d'un long sommeil; n'était que murmures parfumés et gazou

ments célestes... Nous étions réunies à la chapelle pour fêter le mois de Marie... L'âcre senteur de l'encens se mêlait au parfum des fleurs qui couvraient l'autel... il étendait comme un voile diaphane, qui doublait la mystérieuse majesté du lieu... L'orgue puissant accompagnait de sa voix le chant de nos compagnes... on eût dit un bruissement d'ailes des âmes s'envolant vers l'Éternel! Tout à coup... le chœurs se turent et une voix pure, divine, résonna dans le silence!.. C'était comme la plainte harmonieuse d'un ange qui implorait la mère bénie des pécheurs... Je sentis tressaillir tout mon être... un impérieux besoin d'aimer s'empara de moi... et mon cœur, d'un seul élan, s'offrit à ce messager céleste et invisible, qui portait en soupirant nos plaintes au Très-Haut! ***

PLINDOR, *inquiet.*

Après ?...

EUGÉNIA.

Cette voix, mon père, appartenait à un jeune homme!...à un jeune homme pauvre!... Ce jeune homme, je me suis juré d'être sa femme... et je l'attends!!! Je l'attends avec confiance, jamais je n'appartiendrai qu'à lui...*

HERMANCE, *l'embrassant.*

Chère enfant!... Quel cœur!!!

ÉPATAN, *transporté, à part.*

O ange!!!

LÉRINTÉ, *lyrique.*

Quel pays inconnu le cache à nos reg
le dérobe à nos bienfaits?... Il souffr
est malheureux, peut-être?... (*D'un*

gagé.) En attendant, si on faisait un peu de bonne musique?...

PLINDOR.

Certainement... Bokinsky va nous chanter quelque chose, il a une voix d'or!... Où donc est-il? Hé! Bokinsky?...

ÉPATAN.

Le voici...

SCÈNE IV

LES MÊMES, BOKINSKY.

BOKINSKY.

Qui m'appelle?...

PLINDOR.

Moi!... tout le monde brûle de vous entendre...

BOKINSKY, *modeste.*

Je suis à vos ordres, Monsieur. (*Il va au piano.*)

HERMANCE.

Eugénia!... tu vas accompagner M. Bokinsky...

EUGÉNIA.

Oui, ma mère... (*Elle se dirige vers le piano de l'air d'une victime qui marche au supplice.*)

LE VIDAME, *à Plindor.*

Mon cher beau-frère, j'ai pris la nuit dernière une culotte...

LÉRINTÉ.

Noire...**

LE VIDAME.

Vous avez de l'esprit...

LÉRINTÉ.

Comment le savez-vous?... **

LE VIDAME, *vexé*.

Monsieur, je dédaigne les insolences et j'y réponds par le mépris...

PLINDOR, *au vidame*.

Vous venez me demander de l'argent, n'est-ce pas?

LE VIDAME.

Mais...

PLINDOR, *brutal*.

Allons!...Combien?* (*Il écrit rapidement quelques mots sur un carnet de chèques, arrache la page et la tend au vidame d'un geste grand seigneur.*)

LÉRINTÉ, *au public, montrant le vidame*.

Descendants avachis des nobles races!!... Leurs ancêtres prodiguaient leur sang!...

eux prodiguent l'or... (*Un temps et beaucoup de pédale.*) qu'ils n'ont pas!... ****

HERMANCE, *regardant cette scène.*

Le misérable!!!... De l'argent!... Encore! Toujours!...

EUGÉNIA, *assise au piano, à Bokinsky debout derrière elle.*

Quand vous voudrez, Monsieur?...

BOKINSKY, *chantant.*

Un ange, une femme inconnue,
A genoux priait près de moi...
Et je me sentais...

EUGÉNIA, *se dressant.*

Ciel!... La voix!... C'est elle! Trouvé le propriétaire!... Merci, mon Dieu!!!...

Elle tombe évanouie. Bokinsky la reçoit

dans ses bras. Épatan pousse un cri qui va à l'âme et s'élance... Tous s'empressent. Tableau. ***

(Rideau.)

ACTE II

A la campagne, chez Plindor; une serre très élégamment meublée ouvrant sur le parc. Lourdes tentures, statues de marbre; aspect cossu et mystérieux.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIA, BOKINSKI. *(Ils entrent par la porte du parc; ils portent des fleurs.)*

EUGÉNIA.

Que c'est poétique, les fleurs !

BOKINSKY.

Oui, Mademoiselle...

EUGÉNIA.

La marguerite surtout... (*Elle effeuille une marguerite.*) Il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément!... Pourquoi n'effeuillez-vous pas aussi la marguerite, monsieur Bokinsky?

BOKINSKY.

Parce que je n'ai rien à demander à cette tendre fleur, Mademoiselle...

EUGÉNIA.

Vous semblez mélancolique et sévère?... Qu'avez-vous?...

BOKINSKY.

Rien... Mais j'ai été élevé à l'école de l'adversité, moi!... une rude école...

EUGÉNIA.

C'est celle des grands hommes, Monsieur!* (*Coquette.*) Vous devriez vous marier...

BOKINSKY.

Mademoiselle, il faut être deux***, et je ne trouverais pas à m'enchaîner dans les tendres liens d'un hymen convenable...

EUGÉNIA.

Pourquoi?...

BOKINSKY, *fièrement.*

Parce que je suis pauvre, Mademoiselle, et que je ne consentirai jamais à faire partager ma misère à une femme et encore moins à m'abaisser à partager son opulence... Je ne suis ni de ceux qu'on achète, ni de ceux qui se vendent! ***

EUGÉNIA.

Ah!!! C'est grand! ... c'est noble!...

BOKINSKY.

Non, Mademoiselle, c'est tout simplement

honnête, ce qui vaut encore mieux!... et le plaisir qu'il trouve dans l'accomplissement du devoir est la plus belle récompense d'un cœur comme le mien !...*** (*Il sort avec dignité.*)

SCÈNE II

EUGÉNIA, PLINDOR, HERMANCE.

HERMANCE.

Eh bien?...

EUGÉNIA.

Eh bien! ce noble cœur m'a déclaré que jamais il n'épouserait une femme plus riche que lui...

PLINDOR.

Je lui parlerai, et...

EUGÉNIA.

Ah! mon père!... vous ne le connaissez

pas!... il restera inébranlable... Je m'incline devant les arrêts de la Providence... Je demanderai au cloître l'oubli du monde et l'éternel repos!... (*Regardant fixement devant elle et marchant à pas automatiques.*) Je t'entends, petite cloche fêlée de l'antique monastère... j'entends tes tintements argentins... tu m'appelles... je viens... attends-moi!! **

HERMANCE, *l'emmenant.*

Voyez Bokinsky, et décidez-le... C'est la grande névrose!... il y va de la vie de notre enfant!...

(*Elle sort entraînant Eugénia. Plindor marche au devant de Bokinsky qui entre.*)

SCÈNE III

PLINDOR, BOKINSKY.

PLINDOR, *à part.*

Le cœur de l'homme est un abîme insondable !... (*Haut.*) Écoutez-moi, Bokinsky, tout nous sépare, esprit, mœurs, fortune, origine, mais ma fille vous aime, je vous la donne !...

BOKINSKY.

Vous me comblez, Monsieur, mais je la refuse !...

PLINDOR.

Se pourrait-il, Monsieur ?... Vous refuseriez le bonheur ?...

BOKINSKY.

Pour un homme véritablement digne de ce

nom, le bonheur consiste dans la pratique de la vertu !...***

PLINDOR.

Étrange !... Étrange !...

BOKINSKY.

Oui, Monsieur, plutôt que de m'enivrer à la coupe de volupté que vous approchez de mes lèvres, je continuerai à les tremper dans la vasque d'amertume qui a abreuvé mon enfance et ma jeunesse !...***

PLINDOR, *suppliant.*

Mon ami, je vous en prie, réfléchissez ?...

BOKINSKY, *l'arrêtant d'un geste superbe.*

Inutile ! Apprenez qu'un homme comme moi se donne, mais qu'il ne se vend pas ! Adieu Monsieur !...* (*Il sort sans se retourner.*) **

SCÈNE IV

PLINDOR, EUGÉNIA, JOSÉPHINE,
puis HERMANCE.

PLINDOR.

Ma fille, ma pauvre enfant !

EUGÉNIA.

Il refuse, n'est-ce pas ? Ah ?... nourrice !... soutiens-moi... je me sens mourir !!!

JOSÉPHINE.

Grand Dieu !!!

EUGÉNIA, *d'une voix faible.*

Oui... mon âme, dégagée de ses terrestres liens, va aller t'attendre, ô mon bien-aimé !!...

HERMANCE, *qui est entrée sur ces derniers mots.*

Que dit-elle?... (*Elle tombe à genoux.*) Seigneur!... (*Se relevant et marchant fiévreusement vers sa fille.*) Si... tu vivras... Je vais essayer, à mon tour, de fléchir ce cœur d'airain... il me doit tout et plus encore!!!... il obéira... (*Menaçante.*) Il le faut! je le veux!...*** Retire-toi, mon adorée, mon trésor! (*A son mari.*) et vous, envoyez-moi Bokinsky...

JOSÉPHINE, *emmenant Eugénia.*

Dieu tout-puissant, faites un miracle!...

PLINDOR.

Ma chère Hermance, j'ai demain, de très bonne heure, des affaires à Paris... Je prends le train, afin de ne pas gêner votre explication... * Je vais dire à Bokinsky de venir

vous rejoindre dans cette serre... A demain... Faites tout pour notre enfant!... Soyez éloquente... nous n'avons plus d'espoir qu'en vous! ** (*Il sort.*)

SCÈNE V

HERMANCE, *puis* BOKINSKY.

HERMANCE, *regardant à la porte vitrée.*

Voici la nuit!... Déjà elle étend sur le parc ses grandes ailes sombres!!... (*Apercevant Bokinsky qui entre.*) Lui!... O ciel!... inspire-moi ?...

BOKINSKY, *très froid.*

Vous m'avez fait appeler, Madame!...

HERMANCE.

Oui... écoutez-moi bien... Vous me devez

tout... Je vous ai tiré de la boue, je vous ai empêché d'y retomber... Voilà ce que j'ai fait, moi!... Voici ce que vous faites, vous!... Vous me tuez ma fille!...*

BOKINSKY.

Madame...

HERMANCE.

Ah! taisez-vous!... Ainsi, pour prix de mes bienfaits, je ne recueille qu'ingratitude!... Ah!... tenez!... il faut que vous soyez bien lâche! *

BOKINSKY, *bondissant.*

Madame! (*S'arrêtant.*) Ah!... remerciez le ciel qui vous fit naître femme, car si vous étiez un homme, je...

HERMANCE.

Malheureux!... Mais vous pouvez la sauver, cette pure enfant qui se meurt d'a-

mour!... Un mot de vous, un seul??? (*Comme illuminée.*) Ne seriez-vous pas libre?... Est-ce que déjà votre cœur aurait parlé ?... (*Le secouant.*) Répondez... mais répondez donc!... Ingrat silencieux!...**

BOKINSKY, *d'un ton concentré.*

Eh bien, oui, il a parlé, ce cœur tant de fois meurtri!... ce cœur délabré par l'infortune!... il a parlé pour une femme douce, humaine, clémente aux humbles, secourable aux malheureux!... noble et généreuse créature qui...

HERMANCE, *émue.*

Quoi?...

BOKINSKY.

Oui!... je ne puis le taire sans murmurer!... Admirateur passionné de tout ce qui est beau, ce n'est pas sans une profonde émotion qu'il m'a été donné de contempler la

vue de tant de charmes unis à tant de grâces... "

HERMANCE, *tremblant.*

Est-ce une jeune fille ?

BOKINSKY.

Elle est belle !... elle est pure !... Ce n'est pas le bouton de rose qui va s'entr'ouvrir, c'est la fleur déjà épanouie, dans tout l'éclat de sa beauté et l'enivrement de son parfum !... Quand je la contemple, mon sang circule plus ardent dans mes veines gonflées !... l'immensité me tente... j'entrevois le bonheur, l'infini !... je crois même à la Providence !... Oh !... tomber à ses pieds !... (*Il s'agenouille.*) lui confesser mon ardeur !... (*Avec un cri de rage.*) Mort et furie !!! Pourquoi faut-il qu'elle ait engagé sa foi ?... "

HERMANCE.

Ciel!... quel regard!... Dans cette obscurité, vos yeux lancent des flammes!...

BOKINSKY.

Oui, car cette femme, Hermance, c'est toi!... et, dussé-je périr ici frappé par la foudre!... du plus profond de mon cœur je te crie : C'est toi!... Hermance!... C'est toi!...

HERMANCE, *agitée.*

Un trouble profond, inconnu, s'empare de moi... J'ai le vertige... je ne sais quel feu me dévore!...

BOKINSKY, *la prenant dans ses bras.*

Viens! le monde s'efface!... oublions-le...

HERMANCE, *avec emportement.*

Oui!... oublions-le!... Que m'importent à moi, ses lois humaines, faites d'hypocrisie et

d'intérêt!!! que m'importent ses préjugés, ses conventions les serments donnés!!! Lui!... l'Être suprême, qui pétrit au gré de sa fantaisie les êtres et les fait mouvoir à son caprice, a-t-il des soucis aussi humbles?... Ai-je commandé à cet amour de naître, moi?... ai-je rien fait pour lui donner naissance?... Il m'envahit, me trouble, me suffoque, me domine!... Oui!... je ne suis plus épouse!... je ne suis plus mère!... je suis femme et je succombe vaincue!!!... Et vous, mes sœurs! femmes comme moi, quelle est celle d'entre vous qui me jetterait la première pierre??... O mon Ladislas!... ô mon univers!... mon tout!... je suis à toi!!!...***

(*Elle s'écroule sur le divan. Bokinsky arrache des poignées de roses aux arbres grimpants de la serre et les effeuille sur elle en pluie. Trémolo dans la coulisse et baiser sur les lèvres.*)

. . . .

. . . .

LE VIDAME, *entrant.*

Dis-moi, Hermance, tu n'aurais pas, par hasard, dix louis?... (*Apercevant Hermance et Bokinsky.*) Ah!... sacrebleu!!!... Pardon!... je reviendrai... plus tard!!!... (*Il sort.*)

. . . .

. . . .

BOKINSKY, *anéanti.*

Ah!... C'est le ciel!!!

HERMANCE, *reprenant ses sens.*

Misérables que nous sommes!!!... Qu'avons-nous fait???...*****

(*Rideau.*)

*Rappels*** (*Note de l'auteur.*) La pièce rebondit.

ACTE III

A Paris, chez Plindor.
Un riche salon luxueusement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIA, JOSÉPHINE.

EUGÉNIA.

Comment va ma mère?...

JOSÉPHINE.

Mal, mon enfant! Depuis ce fameux soir, on ne peut pas lui arracher un mot...

EUGÉNIA.

Voici mon père!... Je vais le supplier de l'interroger à son tour...

SCÈNE II

LES MÊMES, PLINDOR, *puis* LE VIDAME.

PLINDOR, *sombre.*

Mon enfant, retire-toi... ta mère va venir, et je désire lui parler sans témoins...

EUGÉNIA, *à Joséphine.*

Viens, nourrice!... (*A Plindor.*) Ne m'embrasserez-vous pas, mon père?...

PLINDOR, *ému.*

Dans mes bras, ma fille!... (*Il l'embrasse; Joséphine et Eugénia sortent.*)

LE VIDAME, *entrant.*

Dites donc... si vous étiez en fonds?... je vous demanderais?...

PLINDOR.

Sortez, Monsieur!... *** (*Le vidame sort.*)

SCÈNE III

PLINDOR, HERMANCE.

PLINDOR.

Approchez... et soyez sincère... La vie de votre fille est entre vos mains... Que s'est-il passé entre vous et Bokinsky?... que vous êtes-vous dit?... Depuis cinq jours, vous refusez de faire connaître le résultat de cet entretien qui devait être décisif?... Épouse-

t-il ou n'épouse-t-il pas Eugénia?... Si cruelle que puisse être la vérité, dites-la moi tout entière!... (*Hautain.*) Je l'ordonne!... *

HERMANCE, *d'une voix sourde.*

Il ne peut pas l'épouser!...

PLINDOR.

Ah!... il ne veut pas?...

HERMANCE.

Il ne « peut » pas, vous dis-je!... (*Très bas.*)... Il est mon amant!... (*Elle tombe à genoux.*)

PLINDOR, *le poing levé.*

Malheureuse!

HERMANCE.

Frappe!... mais écoute... C'était pendant la douce tiédeur d'une molle soirée!...

Vous suiviez tout pensif le chemin de Paris, emporté par le mouvement rapide du noir coursier d'airain au panache fumant... J'étais seule, par vos ordres, attendant Bokinsky... Il vint!!!... jeune, beau, ardent... « Faites tout pour sauver notre enfant! » m'aviez-vous dit...Sa parole était de flamme... ses regards truculents... ses gestes... n'en parlons pas!... O heurt de la passion et du devoir!... Cliquetis de sentiments contraires! L'esprit esclave du corps!... La bête dominant l'âme!... Ah!... malheureuse que je suis!... Hideux contact!!* **

PLINDOR.

Achève?... Dis tout?...

HERMANCE.

J'ai dit!!* L'âme seule est demeurée vierge!...** Tue-moi!... Je veux mourir!... *

PLINDOR.

Misérable lâche !... Mourir ?... Pour ne plus être ?...

HERMANCE.

Peut-être ! ! !... **

PLINDOR, *les regards levés vers le ciel.*

Tuer dépasserait mon droit d'un trop grand pas !... La femme est bien à moi, mais la mère, non pas !... * Tu vivras !... * Quand je t'unis à ma destinée, c'était moins une compagne que j'avais choisie que la mère de nos enfants !... La mère aura sauvé l'épouse !... (*Digne et superbe.*) Mère, relève-toi ! ! !... ***

SCÈNE IV

LES MÊMES, LÉRINTÉ, ÉPATAN.

ÉPATAN, *apercevant Hermance à genoux.*

Quoi?... Madame!!!

PLINDOR, *noble et calme.*

Je lui pardonnais quand vous êtes entré... * Un homme, indigne de mes bontés, et surtout des siennes, a lâchement abusé d'elle... Il m'a déshonoré!...

LÉRINTÉ.

Ton honneur est trop haut placé pour qu'il ait pu l'atteindre!... ** et d'ailleurs, il faut être philosophe... *

PLINDOR, *même attitude noble et calme.*

Tu as raison!...Dans ces sphères éthérées, où l'homme dégagé de tout lien terrestre domine les passions de la hauteur de l'Empyrée moral, et dans un tête-à-tête avec Sirius...

LÉRINTÉ, *au public.*

C'est du Renan !***

PLINDOR, *continuant.*

... N'est plus qu'âme affinée, dépouillée de cette misérable enveloppe qui s'appelle le corps, et dont les souillures ne laissent pas plus de traces que le trait d'un enfant sur le sable que la mer a recouvert de ses vagues mugissantes...*** (*Pensif.*) Mais ce qui me préoccupe, c'est ma fille... ma pauvre enfant!...

ÉPATAN, *à part.*

Sa fille???

PLINDOR.

Oui... l'homme qu'elle aime...

ÉPATAN, *douloureusement.*

Elle aime un homme!... O Eugénia!...

PLINDOR, *continuant.*

C'est Bokinsky! C'est l'infâme qui...

ÉPATAN, *à part.*

Grands dieux!... Lui!... Seigneur!... Permettez que je sauve cet ange??? (*Haut, résolument, à Plindor.*) Souffrez, Monsieur, que j'intervienne dans cette douloureuse occurence, et que j'offre une consolation au père si durement frappé! Quant au mari outragé, je suis à ses ordres!... * (*Mouvement de Plindor, d'Hermance et de Lérinté.*) Oui... je sais ce que les vulgaires bienséances commandent à un

galant homme... Je n'ignore pas que les préjugés, les conventions — que vous me permettrez de ne pas apprécier ici — lui font un devoir d'enfermer dans le secret de son cœur l'amertume de ses regrets dans la joie ravivée de ces souvenirs impérissables, que nos pères appelaient une bonne fortune... *Oui !!! j'ai flétri, souillé, déshonoré, brisé... (*Bas, à Hermance.*) Dites comme moi !... ***

PLINDOR, *méfiant.*

Comment, ce serait vous qui...

ÉPATAN.

Moi-même !... A la faveur de l'obscurité... je me substituai à mon ami Bokinsky... Depuis longtemps, j'aimais madame Plindor sans espoir !... Jamais elle ne m'avait fait l'aumône d'un sourire...

PLINDOR.

Vous l'aimiez ?..

ÉPATAN.

Depuis le premier jour où elle m'est apparue... dressant un fier coursier andalou... L'amazone sombre dessinait la sveltesse de sa taille; un parfum de haute distinction se dégageait de toute sa personne!... Elle était chaste dans son élégance de race... et de sa mignonne cravache, ornée d'un saphir étoilé, elle cinglait l'air, qui se vengeait en la couvrant de baisers parfumés!...***

PLINDOR, *farouche.*

Je vous tuerai, Monsieur!... (*Au public.*) Mentiraient-ils tous, par hasard??! *****

RIDEAU.

Note de l'auteur. « La pièce rebondit pour la seconde fois. »

ACTE IV

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

HERMANCE, BOKINSKY.

HERMANCE, *inquiète.*

Eh bien?... Quelles nouvelles?...

BOKINSKY.

Meilleures!... la blessure se ferme...

HERMANCE.

Généreux Épatan!... Vous lui avez remis ma lettre?...

BOKINSKY.

Il dormait!! je l'ai remise à votre frère qui était près de lui...

HERMANCE, *inquiète.*

A mon frère!!... Fatale imprudence!!... Je remercie Épatan de son dévouement... je le félicite de sa bravoure et de son ingénieux stratagème qui nous permet d'être heureux... car vous pouvez enfin épouser Eugénia et...

BOKINSKY.

Jamais!...

HERMANCE.

Que dites-vous?...

BOKINSKY.

Votre fille est riche! je suis pauvre, Ma-

dame, et, je l'ai déjà dit, je ne suis pas de ceux qui se vendent ! ! ***

HERMANCE.

Mais je veux que ma fille vive, moi !... Ciel !... mon mari !... *

SCÈNE II

LES MÊMES, PLINDOR, LE VIDAME, LÉRINTÉ, EUGÉNIA.

LÉRINTÉ.

Quelle belle journée !...

PLNDOR, *préoccupé.*

Superbe !...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Un monsieur est là qui insiste pour voir Monsieur...

PLINDOR.

Je n'y suis pas!...

LE DOMESTIQUE.

Voici sa carte...

PLINDOR, *lisant.*

Ah!... faites entrer...

HERMANCE.

Comment?... ici?...

PLINDOR.

C'est le marquis de Sandeuzan... Ce riche millionnaire qui, depuis près d'un siècle envoie chaque année des sommes considérables à notre maison... et que nous n'avions jamais vu!... Il vient sans doute pour toucher son compte ..

BOKINSKY.

Vingt-deux millions, trois cent quarante-sept mille, sept cent vingt-sept francs... dix-neuf centimes, intérêts compris... échéance du mois dernier...*** (*Le Vidame prête l'oreille.*)

EUGÉNIA, *à part, avec admiration.*

Quel homme !... Quelle mémoire !!!...

BOKINSKY, *bas à Hermance.*

C'est le compte gratté de cent mille francs... pour le Vidame !...

HERMANCE.

Ciel !... tout va se découvrir, peut-être ?...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE MARQUIS DE SANDEUZAN

PLINDOR, *regardant le marquis, à part.*

Son aspect est celui de la non-jeunesse !...

BOKINSKY, *à part.*

Noble tête de vieillard !...

HERMANCE, *à Lérinté.*

Les roses et les lis sont tombés de son visage...

BOKINSKY, *montrant les cheveux blancs du marquis.*

Les roses seulement, les lis restent !...

LÉRINTÉ.

Un réactionnaire, alors !...***

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

PLINDOR, *allant au marquis.*

Nous avons vos fonds, Monsieur; vous venez sans doute pour...

LE MARQUIS.

Je ne viens pas ici redemander mon compte... Quand on n'a plus...

HERMANCE, *avançant un fauteuil.*

Veuillez être assez bon pour accepter un siège?...

LE MARQUIS, *s'asseyant avec une désinvolture de haute race.*

Oh!... Madame!... Mille grâces!!... Monsieur Plindor... s'il vous plaît?

PLINDOR.

C'est moi!!...

LE MARQUIS.

Je ne vous dérange pas ?...

PLINDOR.

Comment donc, au contraire... D'ailleurs, quand on est dans les affaires, on ne s'appartient pas !... **

LE MARQUIS, *d'une voix faible.*

Alors, écoutez?.. Ma famille appartient à une vieille noblesse d'épée... Les jeux de mon enfance furent troublés par la Révolution... A l'âge d'homme, c'est-à-dire de soldat, écoutant avant tout la voix de mon patriotisme français, je m'associai à la grande épopée de Caran d'Ache... * Blessé en Russie... pris par les Cosaques, je parvins à leur échapper... (*Sa voix baisse.*) Après fatigues inouïes... arrivai dans centre Afrique...

LÉRINTÉ, *à part.*

Pauvre vieux !... Le pronom devient d'un rare !...* (*Au Vidame.*) Vous devriez lui en vendre, puisqu'il est si riche!... **

LE MARQUIS, *continuant.*

Là...favori du roi... Femmes superbes!... Comblé honneurs et argent... Adressé à votre maison!... Suis sans parents, sans famille... Sens que Dieu va bientôt me rappeler à lui... ai voulu vous confier un secret... (*Mouvement.*) Non, tout le monde peut rester... En Pologne...

BOKINSKY, *saluant.*

Ma patrie, Monsieur... *

LE MARQUIS.

Près de Varsovie... créature superbe ! ! !... Rapports passagers...

BOKINSKY, *vivement.*

Un enfant naquit il de ces rapports?...

LE MARQUIS.

Dieu seul le sait??? On était si pressé!... * Je la quittai, cette créature superbe... lui laissant comme souvenir une croix d'honneur gagnée au péril de ma vie et qui, plusieurs fois, m'avait préservé de la mort...**

BOKINSKY, *haletant.*

Une croix grêlée, peut-être?... (*Il tire son sachet.*)

LÉRINTÉ.

C'est la croix de madame votre mère?...

BOKINSKY, *triomphant.*

Non!... Monsieur, c'est celle de mon aïeul!!... * (*Il se jette aux pieds du marquis.*)

LE MARQUIS.

Mon fils!... à toi mes millions!... j'en ai cent soixante!!! ***

PLINDOR, *qui vient d'ouvrir une lettre.*

Ciel!...mon correspondant de Calcutta est en fuite!... Ruinés!... (*Le Vidame se dirige vers la porte.*)

HERMANCE.

Mon Dieu!... ayez pitié de nous!...

EUGÉNIA.

Je travaillerai pour vous nourrir, mon père! ***

PLINDOR.

Pauvre enfant!!!...(*A Bokinsky.*) Oubliez mes projets, Monsieur, ma fille n'a plus de dot!!!...

BOKINSKY.

O bonheur!... (*S'avançant vers Plindor.*)

Monsieur, je viens ici demander votre fille... **

PLINDOR.

Mais elle est sans fortune !..

BOKINSKY.

On peut avec l'argent se faire une famille !... **

LÉRINTÉ.

Tout est bien qui finit bien... **

LE MARQUIS.

A genoux, mes enfants !... La bénédiction des vieillards porte bonheur ! (*Il les bénit.*)

HERMANCE.

Allons-nous enfin être heureux ?... (*Tableau.*)

RIDEAU.

* * * * * * * * * * * * *

(*Note de l'auteur.*)

« La pièce rebondit encore, mais moins fort... »

ACTE V

En Pologne, dans le manoir où est née la mère de Bokinsky. Une terrasse d'où on aperçoit un paysage agreste et sauvage; le soleil se couche.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANCE, ***étendue sur une chaise longue. Peignoir flottant et diaphane.***

HERMANCE.

O touchante poésie du soir!...je t'aime!!!... Mon Eugénia est heureuse!... et moi je vais être mère!... O bonheur!... ô tranquillité!... ô repos bien gagné!!!...

SCÈNE II

HERMANCE, LE VIDAME.

HERMANCE, *effrayée.*

Dieu!... Mon frère!... (*Sévère.*) Que viens-tu faire ici?...

LE VIDAME.

Tu n'es guère aimable!... Je viens te demander de me prêter...

HERMANCE.

Rien!... vas-t'en?...

LE VIDAME.

J'ai volé au cercle!... Si je ne restitue pas... je serai arrêté... et le noble nom des Bouillon-Pourtouce, ce nom duquel tu es si

fière, ma sœur, ira s'asseoir sur le banc d'infamie...

HERMANCE, *avec dégoût.*

Va-t'en!!..

LE VIDAME, *ricanant sataniquement et lui remettant une enveloppe cachetée.*

Alors, tant pis pour toi!... j'agirai!...

HERMANCE, *inquiète.*

Que veux-tu dire?

LE VIDAME.

Ouvre ce pli, ma douce sœur... il contient la copie d'une lettre, dont je possède l'original... lis!!!... Je vais admirer le paysage, pendant que tu prendras une décision, et dans cinq minutes... pas plus tard, entends-tu... (*Il tire sa montre.*) je viendrai chercher ta réponse...

SCÈNE III

HERMANCE seule, puis BOKINSKY.

HERMANCE.

Cette lettre me brûle les doigts!... * (*Elle la froisse; gestes dramatiques, jeux de physionomie aussi variés que possible...*) Voir ce qu'elle contient ?... Ne pas le voir! ! !... Ah !... je ne puis résister ! Je veux lire !... (*Elle déchire fiévreusement l'enveloppe.*) Justes dieux!... la copie de ma lettre à Épatan blessé ! ! !... et j'avoue tout !... (*Elle rugit.*) Il l'a volée, le misérable !...** Oh! ce passé !... cet horrible passé qui se dresse devant moi... Que faire, mon Dieu ... que faire ??? (*Elle se tord de désespoir, le Vidame paraît au fond.*) Le voici!... (*Bokinsky entre et reste derrière elle; il a son*

fusil sur l'épaule.) Que lui répondre ? ? ? Il va me torturer encore ! ! le lâche ! !

SCÈNE IV

HERMANCE, LE VIDAME, BOKINSKY, *son fusil à la main.*

LE VIDAME, *arrogant.*

Je viens chercher la réponse, ma sœur ?...

BOKINSKY, *caché, se démasquant.*

La voici ! ! ! (*Il tire : le Vidame tombe raide la face contre terre.*) ***

HERMANCE, *radieuse.*

Vous !... encore vous !... toujours vous !... Ah !... béni soit le jour où vous êtes entré dans ma maison !... (*Elle lui tend les bras.*)

BOKINSKY, *prêtant l'oreille.*

Chut !... quel est ce bruit ?...

HERMANCE, *effarée.*

Des pas précipités retentissent dans la montagne !... Qui vient là ?...

BOKINSKY, *regardant au-dessus du parapet.*

Des alguazils !...

HERMANCE.

En Pologne ?... déjà !...

BOKINSKY.

Ils viennent m'arrêter !!... O Hermance, que de crimes tu m'as fait commettre !... (*Écoutant.*) Ils approchent !...

HERMANCE.

Silence !... (*Elle fait passer Bokinsky der-*

rière elle.) Pour t'arracher de mes bras, il faudra piétiner sur un cadavre !...

SCÈNE V

LES MÊMES, DES HOMMES DE POLICE

LE BRIGADIER.

Pardon de vous déranger... nous cherchons un brigand qui est ici...

HERMANCE, *haletante, cachant Bokinsky.*

Vous vous trompez, Messieurs !...

LE BRIGADIER.

Que non !... C'est le Vidame de Bouillon-Pourtouce... (*Mouvement joyeux d'Hermance.*) Un voleur de la haute !!!... *** On

nous a dit qu'il est ici... Nous venons l'arrêter... *

HERMANCE, *montrant le cadavre.*

Vous n'aurez pas cette peine, Messieurs : le Vidame s'est fait justice !...

* * * * * * * * * *

(*Rideau.*)

* * * * * * * * * *

* * * * * * * * * *

LE « SÉDUCTEUR »

DANS LA VIE RÉELLE

MADAME DE FLIRT. En coupé. Elle examine attentivement un petit carnet de peau de crocodile.

— Jamais je n'arriverai à faire tout ce qui est marqué !... Et cependant j'ai eu bien soin de sortir exceptionnellement tôt aujourd'hui...

Voyons... « 2 *heures* 1/2, chez Jane... » C'est fait... « 3 *heures*, voir le carlin que M. d'Oronge m'a indiqué. » J'y vais... « 3 *heures* 1/2, voir de Tremble! Pourquoi? Que vais-je faire là? Je n'ai pas le moindre entrain, et il me semble que pour ce genre de... visite, il en faudrait, de l'entrain?.. Enfin j'ai promis!.. Une drôle d'idée que j'aie eue de lui promettre ça!.. Je ne sais en vérité pas pourquoi?... Je me suis laissé entortiller, c'est absurde!... d'autant plus que je dois être à 5 heures précises chez madame de Nymbe... c'est sacré, ça!.. je lui ai affirmé que j'irais... et d'ailleurs, je m'y amuse beaucoup... Elle est gaie, madame de Nymbe! pas bégueule!.. oh! non! et puis son salon est toujours bourré de gens amusants.... relativement... (*Elle regarde l'heure en passant devant une horloge bleue.*) 3 *heures* 1/2! et de Tremble m'attend!... c'est qu'il faut que je voie le car-

lin... Si quelque amateur allait l'enlever?... M. d'Oronge dit qu'il est superbe... Est-ce qu'il pleut?... ce serait amusant!.. De Tremble m'a recommandé de ne pas venir jusqu'à sa porte en voiture... c'est insupportable! où vais-je bien la faire attendre, la voiture?... Au rond-point de l'Étoile?... Impossible, ce diable de cheval a peur des tramways... je ne me rappelle plus le numéro... Mais je reconnaîtrai très bien la maison... une grande voûte... et puis une petite porte à gauche... avant le concierge... Je ne sais pas pourquoi de Tremble a été s'installer là-bas, au lieu de me recevoir paisiblement chez lui... Voyons... est-ce avenue Marceau ou avenue d'Eylau... Je ne suis plus très sûre... c'est égal... c'est compliqué, tout ça!... et je n'aime pas les complications, moi!... J'ai déjà bien assez à faire sans encore m'encombrer de choses inutiles... enfin!..

II

Un appartement au rez-de-chaussée dans l'avenue Marceau. Antichambre sombre éclairée au gaz, petit salon à boiseries rose tendre couvertes de dorures, portière et rideau de cretonne vert céladon, sièges capitonnés, plantes vertes dans des potiches, chambre à coucher en cretonne rosée; chaise longue, rideaux, portières et fauteuils de cretonne rosée, cabinet de toilette tendu en cretonne à grands ramages, table de toilette, jeux de peignes et de brosses, etc., etc.

LE PETIT DE TREMBLE, *agenouillé devant le feu, soufflant de toutes ses forces.* — Animal de Baptiste, va !.. Je lui avais recommandé de faire un bon feu... on gèle ici... Et pas de soufflet !... Il n'a pensé à rien,

cette brute-là!... (*Il va à la chambre à coucher.*) Allons! bien!.. ici, ça fume! c'est complet!... Il me semble que ces deux cheminées ne peuvent pas être allumées en même temps sans se gêner... C'est le vice de l'appartement, car, sans ça, il est gentil, cet appartement!... Elle voulait à toute force venir chez moi... C'était très imprudent!.. Enfin, elle a fini par entendre raison et me permettre de louer ce petit rez-de-chaussée... Je l'ai déjà pris l'an dernier... J'y recevais... Qui diable y recevais-je?... Peu importe, au reste... Mais je crois me souvenir qu'il y avait quelque chose de détraqué aux cheminées!.. 3 heures 50?... Elle devrait être arrivée depuis vingt minutes!... Pourvu qu'elle n'ait pas changé d'idée au dernier moment, mon Dieu!.. C'est qu'elle en serait bien capable!... Je lui ai montré la porte avant-hier, et je lui donné la clef... C'est

parfait comme arrangement!... L'entrée de l'appartement est avant la loge... Impossible d'être vue... Je commence à être inquiet... sérieusement même... Et ce feu qui brûle de moins en moins!...

Il se couche à plat ventre et se met à souffler.

— Bon! une étincelle vient de m'entrer dans l'œil!... (*Il se relève et se regarde dans la glace.*) Mon œil pleure!... c'est joli!... et ça me fait un mal de chien!... Mon Dieu? 4 heures! S'il lui était arrivé un accident?... Elle a si peu l'habitude de sortir à pied... (*Il se promène avec agitation.*) J'aurais dû prendre un journal ou un livre!... Je m'énerve en attendant ainsi!... Je suis profondément ému... Pourvu que ça ne dure pas!... Oh! j'espère que non, et pourtant elle me déconcerte!... Oui... habituellement, c'est vrai... Mais lorsque je la verrai timide,

effarouchée à son tour, je reprendrai bien vite mon aplomb...

On sonne vigoureusement; le petit de Tremble bondit.

— Qu'est-ce que c'est que ça? qui peut sonner??? des gens qui se trompent, probablement!.. Demain je ferai enlever la sonnette. (*Second coup de sonnette.*) Encore! ce n'est pas de Flirt, j'imagine?... Si il l'avait suivie pourtant?... Si... mais non... puisqu'elle n'est pas là... on ne l'a pas suivie!..

On recarillonne avec rage; le petit de Tremble se décide à voir ce que c'est; il entre-bâille la porte et passe légèrement le bout de son nez.

MADAME DE FLIRT. — Ah!!! enfin!!! c'est pas malheureux!!! (*Elle reste plantée sur le seuil de la porte.*)

LE PETIT DE TREMBLE, *stupéfait.* — Vous? mais entrez donc vite!...

Il l'attire brusquement dans l'antichambre, referme la porte et tire des barres et des verrous de sûreté.

MADAME DE FLIRT, *le regardant faire en riant.* — Oh!!! ça a l'air d'une prison!!! (*Inspectant l'antichambre.*) C'est pas gai, ici!

LE PETIT DE TREMBLE, *décontenancé.* — L'antichambre est un peu triste, mais...

MADAME DE FLIRT, *riant toujours.* — Oh! vous savez, ça m'est bien égal!

LE PETIT DE TREMBLE. — Entrez donc?...

MADAME DE FLIRT. — Je veux bien (*Elle se laisse tomber sur un fauteuil.*), car je n'en peux plus!...

LE PETIT DE TREMBLE. — Pourquoi donc avez-vous sonné?... ça peut attirer l'attention...

MADAME DE FLIRT. — Il le fallait bien, j'ai perdu la clef!...

LE PETIT DE TREMBLE, *ennuyé.* — Ah!!! c'est contrariant!.. je ferai changer la serrure, il ne serait pas prudent de...

MADAME DE FLIRT. — Oh! les barres de fer ne suffisent pas!... (*Elle rit.*)

LE PETIT DE TREMBLE. — Si, mais... (*A part.*) Elle est moins intimidée que moi, ma parole!... (*Haut.*) Je commençais à être inquiet...

MADAME DE FLIRT. — Je suis en retard... c'est la faute du carlin... Oh! un amour!... M. d'Oronge avait bien raison... Ah! et puis, c'est que... j'étais perdue!!!

LE PETIT DE TREMBLE. — Vous aussi?... Où ça, perdue?...

MADAME DE FLIRT. — Chez le monsieur... à côté...

LE PETIT DE TREMBLE, *saisi.* — Où?... quel monsieur?...

MADAME DE FLIRT. — A côté, je vous

dis... deux ou trois maisons plus haut... ou plus bas... je ne me rappelle pas trop...

LE PETIT DE TREMBLE, *à part.* — Quelle tête drôlement organisée!...

MADAME DE FLIRT. — J'entre dans une maison que je crois être celle-ci... et cependant elle ne lui ressemble pas du tout... elle est rose! .. A gauche, une porte au rez-de-chaussée... Je mets la clef dans la serrure...

LE PETIT DE TREMBLE. — Vous l'avez donc, la clef?

MADAME DE FLIRT. — Je l'avais... à ce moment-là... Elle tourne parfaitement et j'arrive dans un appartement!... Ah! mais là! ravissant!... Je traverse deux pièces et me voilà dans un salon dans lequel un monsieur fumait, couché sur un divan... un drôle de divan... il a l'air d'un lit!... Il est très joli!...

LE PETIT DE TREMBLE. — Le divan?

MADAME DE FLIRT. — Non, le monsieur !... presque aussi joli que son appartement... En voyant que ce n'était pas vous, j'ai été bien étonnée, allez !... lui aussi, du reste !... Je lui ai expliqué que je me trompais... Il m'a dit qu'il le regrettait infiniment et m'a reconduite jusqu'à la porte... si bien que j'ai complètement oublié la clef...

LE PETIT DE TREMBLE, *s'agenouillant aux pieds de madame de Flirt et la prenant dans ses bras.* — Ah !!! que je suis heureux !!!

MADAME DE FLIRT, *suivant son idée.* — Quand il a été rentré chez lui, j'ai demandé son nom au concierge... C'est le vicomte de X... Le connaissez-vous ?...

LE PETIT DE TREMBLE, *cherchant à attirer madame de Flirt à lui.* — Ne parlons plus de tout ça... Ne pensons plus qu'à...

MADAME DE FLIRT, *se levant brusquement.* — J'ai froid aux pieds !... (*Elle va à la cheminée, de Tremble la suit.*) Ah ! il n'est pas brillant, ce feu ! ! !

LE PETIT DE TREMBLE. — Pas moyen de le faire brûler... et pas de soufflet !... Il y a une heure que je souffle moi-même... la tête dans les cendres...

MADAME DE FLIRT, *le regardant.* — En effet, vous êtes tout congestionné...

Elle s'assied sur une bergère au coin de la cheminée.

LE PETIT DE TREMBLE, *se réagenouillant devant elle.* — Laissez-moi vous dire de gentilles choses, laissez-moi vous...

MADAME DE FLIRT. — Laissez-moi d'abord me chauffer, voulez-vous ?

LE PETIT DE TREMBLE, *interloqué.* — Ah ! ! ! (*A part.*) Est-elle jolie ! Comme ces petites mèches folles se promènent drôlement

sur ses yeux ! Et cette robe de velours gris qui la moule... Et dire que tout à l'heure... Je n'y puis croire encore... (*Regardant de nouveau la toilette de madame de Flirt*). C'est égal, il n'est pas facile de passer inaperçue avec une toilette comme celle-là ! Enfin, heureusement il fera nuit quand elle sortira... J'ai des envies folles de la prendre... de l'emporter... et elle m'intimide si fort... j'ai une telle peur de lui déplaire...

MADAME DE FLIRT. — Ah ! ça commence à aller mieux !!! (*A de Tremble.*) Je vous écoute, à présent !

LE PETIT DE TREMBLE, *décontenancé.* — Je vous adore !

MADAME DE FLIRT. — Je le pense !... Sans ça je ne serais pas ici !... Si vous saviez tout ce que j'ai à faire aujourd'hui?... Je dois être à 5 heures chez madame de

Nymbe... Elle m'attend... J'y resterai longtemps... On s'y amuse toujours... Et puis, j'ai une robe à essayer avant le dîner, sans compter ce que j'oublie !

LE PETIT DE TREMBLE. — Que vous êtes bonne d'être venue !... Les mots me manquent pour vous exprimer...

MADAME DE FLIRT, *à part.* — En effet les mots, ça ne doit pas être son fort !... Pauvre garçon ! Enfin ! On ne peut pas tout avoir... Il faut bien laisser les mots à ceux qui n'ont plus... le reste !... Tel quel... Il est vraiment bien gentil... (*Elle le regarde sympathiquement.*)

LE PETIT DE TREMBLE, *transporté.* — Ah ! quels yeux !!! (*Il lui embrasse violemment les yeux.*)

MADAME DE FLIRT, *un peu effarée.* — Oh !!! (*A part.*) Il embrasse tout de même bien !... C'est tendre... solide... Ça m'a fait

mal... Je suis sûre que j'ai le dessous de l'œil meurtri !...

LE PETIT DE TREMBLE, *lui mettant un coussin sous les pieds.* — Êtes-vous bien ? avez-vous chaud ?

MADAME DE FLIRT. — Très bien. (*Examinant le salon.*) C'est étrange, ici !... toutes ces dorures !... Ce rose bête !... ça a un peu l'air d'un café concert... Ne trouvez-vous pas ?... (*Pensant au salon du monsieur d'à côté.*) Ah !... Si vous voyiez son salon !... C'est si gentil !...

LE PETIT DE TREMBLE, *étonné.* — Quel salon ?

MADAME DE FLIRT. — Celui du monsieur par qui j'ai commencé... Tiens ! quelle singulière odeur !... Ah ! mais il fume !... il fume dans l'autre pièce... (*Elle va à la chambre.*) Eh ! oui... Regardez ?...

LE PETIT DE TREMBLE, *se précipitant à*

genoux devant la cheminée. — Je vais arranger ça... (*Il bouleverse le bois, la fumée redouble.*)

MADAME DE FLIRT. — Mais non!... Pas comme ça!... Il faut donner de l'air, pour faire sortir ce nuage... Ça pique les yeux!... (*Elle s'élance vers la fenêtre qu'elle ouvre et hume l'air.*) Ah!!! que c'est bon de respirer!

LE PETIT DE TREMBLE, *l'apercevant debout près de la fenêtre.* — Grand Dieu! y songez-vous? au rez-de-chaussée? Mais on va vous voir!...

MADAME DE FLIRT. — Ah! c'est vrai!... Je n'y pensais pas!... Je n'ai pas l'habitude de me cacher, moi, et alors... C'est fadasse, cette tenture rose!... Chez le monsieur, il y a des tapisseries!... et un lit... des bahuts... Ah! ce ne doit pas être un garçon banal, ça!

LE PETIT DE TREMBLE, *très embêté.* — Mais... il vous occupe donc bien, ce monsieur?

MADAME DE FLIRT. — Moi ?... Oh ! pas du tout !... J'y pense... comme ça... sans raison... parce que rien autre chose ne m'occupe...

LE PETIT DE TREMBLE, *tristement*. — Ah ! Je suis, moi, si heureux, que j'aurais voulu vous savoir un peu contente, un peu...

MADAME DE FLIRT. — Mais je suis enchantée !... de voir que vous êtes joyeux, surtout !... C'est surtout ça qui me fait plaisir... (*Mouvement*). Oui... je suis comme ça !... Ainsi, j'aime bien mieux faire un cadeau qu'en recevoir un... Ça dépend des natures...

LE PETIT DE TREMBLE, *se pelotonnant sur un coussin aux pieds de madame de Flirt*. — Il y a si longtemps que je vous aime !...

MADAME DE FLIRT, *surprise*. — Longtemps ?

LE PETIT DE TREMBLE. — Oh oui !...

depuis le premier jour où je vous ai vue...

MADAME DE FLIRT, *moqueuse.* — Ah bah! Ça se dit toujours, ça! C'est poli! Du reste, il n'y a pas longtemps que vous m'avez vue pour la première fois...

LE PETIT DE TREMBLE. — Comment?... C'était la semaine des courses de Deauville...

MADAME DE FLIRT. — Eh bien, il y a à peine six mois!...

LE PETIT DE TREMBLE. — Mais c'est très long, six mois! Je n'ai jamais de ma vie aimé quelqu'un ce temps-là, surtout quand...

MADAME DE FLIRT. — Quand?...

LE PETIT DE TREMBLE. — Quand... je n'étais pas « payé de retour », comme on dit dans les chansons... (*Il lui baise la main.*)

MADAME DE FLIRT, *passant la main sur la tête du petit de Tremble.* — C'est doux à toucher, ces cheveux tondus!... doux comme

du velours... Tout à l'heure, quand je passais la main sur la tête d'Agénor, c'était absolument la même chose...

LE PETIT DE TREMBLE, *inquiet.* — Agénor? Qu'est-ce que c'est qu'Agénor...?

MADAME DE FLIRT. — Le carlin!... Un amour que M. d'Oronge m'a indiqué... Je l'ai acheté, très cher même... Mais il vaut ça!... Seulement, je vais changer son nom... Aidez-moi donc à en trouver un autre, voulez-vous?...

LE PETIT DE TREMBLE. — Eh! je ne pense guère au carlin, moi!... Parlons de vous, de notre amour...

MADAME DE FLIRT. — Vous voulez dire de votre amour... Quant au mien, il me serait difficile d'en parler...

LE PETIT DE TREMBLE. — Pourquoi?

MADAME DE FLIRT. — Parce que... il est encore indéfini...

LE PETIT DE TREMBLE. — Vous êtes si ravissante ! je vous adore si sincèrement, je voudrais tant vous avoir à moi... toute à moi...

MADAME DE FLIRT. — Eh bien ! eh bien !... voulez-vous être sage ?... (*Elle le repousse légèrement.*) D'abord, je devrais être déjà partie...

LE PETIT DE TREMBLE, *consterné.* — Partie ?... mais vous arrivez à peine !... Mais c'est impossible !... vous n'y songez pas ?...

MADAME DE FLIRT — J'y songe parfaitement... je suis attendue...

LE PETIT DE TREMBLE, *soupçonneux.* — Attendue ?... où ça ?... par qui ?...

MADAME DE FLIRT, *riant.* — Rassurez-vous, c'est chez madame de Nymbe que je vais !... (*Elle se lève.*)

LE PETIT DE TREMBLE, *suppliant.* — Attendez !... je vous en prie ?... (*Il la force*

à se rasseoir.) Je vous en supplie... vous ne pouvez partir ainsi ?...

MADAME DE FLIRT... — Ainsi ?... qu'en tendez-vous par cet « ainsi » ?

LE PETIT DE TREMBLE, *embarrassé.* — Mais...

MADAME DE FLIRT, *le regardant.* — Comment !... est-ce que par hasard vous vous imaginiez que... comme ça... tout de suite ?... Ah ! non ! vous avez un vrai aplomb, vous !

LE PETIT DE TREMBLE, *tourmentant la robe de madame de Flirt.* — Vous devez étouffer !... vous n'avez même pas ôté votre pardessus... (*Il veut détacher le col du pardessus.*)

MADAME DE FLIRT. — Je m'en garderais bien ! (*Le repoussant.*) Malheureux ! voulez-vous bien ne pas toucher à ça ! Il y a cinquante-deux boutons sous la fourrure, sans compter les tresses et les olives d'ar-

gent, qui croisent dessus... il faut vingt minutes pour les mettre...

LE PETIT DE TREMBLE. — Ça ne doit pas être commode à ôter vite, lorsque vous êtes dehors...

MADAME DE FLIRT. — Aussi, je ne l'ôte pas?... Croyez-vous donc que j'ai l'habitude de me déshabiller dans les endroits où je vais?...

LE PETIT DE TREMBLE. — Non, mais enfin... Elle est bien jolie, malgré tout, cette robe!... et elle vous va!...

MADAME DE FLIRT. — Je crois bien qu'elle est jolie, ma robe souris !

LE PETIT DE TREMBLE. — Elle est jolie, mais je la déteste, puisqu'elle m'empêche de vous toucher...

MADAME DE FLIRT. — Comment, elle vous empêche de me toucher?... Mais ce n'est pas du tout ma robe qui vous en empêche...

LE PETIT DE TREMBLE. — Qu'est-ce que c'est donc, alors ?

MADAME DE FLIRT, *majestueuse*. — Ma volonté, Monsieur !

LE PETIT DE TREMBLE, *ahuri*. — Ah !...

MADAME DE FLIRT. — Savez-vous que votre étonnement est parfaitement impertinent ?... Vos intentions ne sont donc pas pures ?

LE PETIT DE TREMBLE. — Dame ! vous m'avez permis de louer un appartement pour vous y recevoir... Vous m'avez promis de venir... vous êtes venue...

MADAME DE FLIRT. — Et je me compromets... car, enfin, on peut m'avoir suivie... N'est-ce donc rien de se compromettre ?... Moi, je trouve que c'est beaucoup !...

LE PETIT DE TREMBLE, *sans conviction*. — C'est énorme !... C'est précisément pour ça que vous avez tort de vous compromettre

pour... rien... d'autant plus que, pour ce que nous faisons ici, nous serions aussi bien chez vous...

MADAME DE FLIRT, *riant.* — Non, c'est plus drôle d'être ici!... Il est cocasse, cet appartement rose!... Nous avons l'air d'être dans le ventre d'un saumon... entouré de plantes artificielles...

LE PETIT DE TREMBLE. — Artificielles?

MADAME DE FLIRT. — Elles ont l'air en papier, ces plantes!... comme toutes les plantes vertes!... Chez le monsieur, il y avait deux grenadiers en fleurs dans des tonneaux de vieux Delft... C'était gai, riant!... ça me donnait envie de danser un pas espagnol, avec des castagnettes!... Sur le piano, il y avait une guitare... il doit être très artiste, ce monsieur?...

LE PETIT DE TREMBLE, *énervé.* — Il doit être complètement réussi!...

MADAME DE FLIRT, *pensive.* — Eh bien?... je le croirais assez!... Il y avait sur des chevalets et aux murs des aquarelles superbes... et très gaies aussi!... des chevaux, des moines, des petites femmes...

LE PETIT DE TREMBLE, *pointu.* — Je vois que vous avez eu le temps de faire l'inventaire?...

MADAME DE FLIRT. — J'aime tant les bibelots!... avez-vous des bibelots chez vous?

LE PETIT DE TREMBLE. — Mais... oui... quelques-uns...

MADAME DE FLIRT, *vivement.* — Alors, j'irai chez vous?...

LE PETIT DE TREMBLE, *à part.* — C'était pas la peine de m'organiser ici, dans ce cas!... ce que je me suis donné de mal! (*Haut.*) Oh! vous savez, je n'ai que fort peu de chose... je n'ai pas encore eu le temps de collectionner beaucoup... quand je serai ar-

rivé à l'âge de M. d'Oronge... ou même de Gaillac, j'aurai plus de tableaux et d'objets d'art... Il est vrai que j'aurai aussi moins de cheveux et moins d'illusions...

MADAME DE FLIRT. — Effectivement, je crois que vous devez en avoir beaucoup ?...

LE PETIT DE TREMBLE, *caressant complaisamment sa tête*. — Mais oui... j'en ai pas mal...

MADAME DE FLIRT, *riant*. — Non ! je parle des illusions !... Allons !... il faut absolument que je parte !...

LE PETIT DE TREMBLE, *à genoux devant elle*. — Que c'est méchant ! .. Êtes-vous donc si mal ici ?...

MADAME DE FLIRT. — Je suis à merveille !... (*A part.*) Mais je m'amuserai davantage chez madame de Nymbe...

LE PETIT DE TREMBLE. — C'est une cruauté !... vous m'aviez laissé espérer...

MADAME DE FLIRT, *hautaine.* — Quoi donc?

LE PETIT DE TREMBLE. — Rien... pardon... je suis fou!... je ne sais plus ce que je dis... Ah! je suis très malheureux!

MADAME DE FLIRT, *le regardant.* — Pauvre garçon!!! (*Haut.*) Je vous avais prévenu qu'à cinq heures, je devais être chez madame de Nymbe... il est cinq heures dix, et je suis encore là!!! vous voyez que j'ai été gentille?...

LE PETIT DE TREMBLE, *démoralisé.* — Que vous êtes indifférente!

MADAME DE FLIRT. — Je suis pressée, surtout!

LE PETIT DE TREMBLE, *redevenant joyeux.* — Sans ça?...

MADAME DE FLIRT. — Sans ça... je ne sais pas!... Mais je reviendrai... je vous promets que je reviendrai...

LE PETIT DE TREMBLE, *se ranimant.* — Vrai, ça?

MADAME DE FLIRT. — Bien vrai!

LE PETIT DE TREMBLE. — Et vous me donnerez plus d'une heure?...

MADAME DE FLIRT. — Je tâcherai...

LE PETIT DE TREMBLE. — Et vous n'aurez ni madame de Nymbe, ni la robe de souris, ni les cinquante-deux boutons, ni les olives d'argent?...

MADAME DE FLIRT. — Non...

LE PETIT DE TREMBLE. — Et vous ferez tout ce que je voudrai?

MADAME DE FLIRT. — Oh!!!

LE PETIT DE TREMBLE. — Me laisserez-vous au moins faire ce que je voudrai, moi?...

Madame de Flirt s'esquive sans répondre; le petit de Tremble la reconduit et revient mélancoliquement s'asseoir devant la cheminée qui fume toujours...

LE PROFESSIONNEL

Place Vendôme, chez M. d'Oronge. Un appartement encombré de statues et de tableaux très décolletés. Murs capitonnés, divans larges, bas, profonds et moelleux. Parfums violents; jour incertain ; doubles stores et triples rideaux. Tapis épais et assourdissants.

Dans le salon.

M. D'ORONGE. Costume d'intérieur très

élégant. Il est occupé à brûler de l'ambre dans un brûle-parfums.

— Elle va venir !... Je n'espérais pas la décider si facilement... J'étais assez naïf pour croire à sa vertu... ou du moins à son indifférence... pour ces choses-là !... Eh bien, pas du tout !... Dès que je lui ai parlé de mes tableaux, de mon intérieur, elle m'a dit : « Ah ! mais ça doit être très drôle !... J'irai vous voir un de ces jours !... » Et elle va venir aujourd'hui ! Je l'attends avec impatience !... car je ne compte pas m'ennuyer... Elle est ravissante, cette petite femme !... et un entrain, un chic, un diable au corps qui me promettent d'agréables instants... d'autant plus agréables que c'est sa première cascade, je le parierais !... On dit bien que le petit de Tremble... mais je n'en crois pas un mot !... Il est incapable de faire débuter une femme... surtout quand c'est une femme intelligente et

rouée comme celle-là!... Intelligente et rouée... avant la lettre!... quel trésor!... Moi... c'est différent; je suis moins naïf que le petit hussard, j'ai la main!... Oh! cette odeur d'ambre du Japon!... Les femmes raffolent de ce parfum... C'est pour ça que j'en brûle toujours... mais, je ne peux pas la sentir!... (*Il va et vient dans l'appartement.*) Tout est-il en ordre?... les peignes, les brosses, flacons, etc..., etc... Et le nécessaire de toilette?... il produit toujours son petit effet!... Et moi?... Suis-je dans un bon jour?... (*Il se regarde dans la glace*.) Oui... ça va encore!... C'est égal!... je changerai la nuance des stores... Ce rose est trop éteint... Le reflet est insuffisant!... (*On sonne.*) La voilà!... A nous deux!.... (*Il va ouvrir.*)

MADAME DE FLIRT, *entrant gaiement.* — Bonjour! Vous voyez que je suis fidèle à ma promesse!... Et d'une exactitude!... J'avais

hâte de voir ces fameux tableaux ! Où sont-ils ?

M. D'ORONGE. — Vous les verrez tout à l'heure... Reposez-vous un instant... Vous ne venez pas uniquement pour eux, n'est-ce pas ?

MADAME DE FLIRT, *riant.* — Supposez-vous, par hasard, que je viens pour vous ?

M. D'ORONGE, *avec aplomb.* — Mais oui.

MADAME DE FLIRT. — Eh bien, vous pouvez perdre cette illusion ! A propos, vous ne savez pas ?

M. D'ORONGE. — Quoi ?

MADAME DE FLIRT. — J'ai manqué vous amener mon mari...

M. D'ORONGE, *vexé.* — Ah ! ! ! (*A part.*) C'est charmant !...

MADAME DE FLIRT. — Oui... il m'a accompagnée en face de chez vous, chez ma modiste, et, s'il était resté...

M. D'ORONGE. — Eh bien, j'aime autant qu'il ne soit pas resté...

MADAME DE FLIRT. — Moi... ça m'est égal!... Je viens chez vous avec des intentions... d'un pur...

M. D'ORONGE. — On vient toujours avec ces intentions-là... seulement... quelquefois, elles changent?...

MADAME DE FLIRT, *gaiement.* — Ça, c'est votre affaire!... Je ne demande qu'à m'amuser... Amusez-moi?...

M. D'ORONGE. — J'y compte bien!... Voulez-vous d'abord voir mes tableaux?... Ils sont dans ma chambre...

MADAME DE FLIRT. — Oui... mais, avant ça, levez donc les stores?... je n'aime pas cette obscurité...

M. D'ORONGE, *à part.* — Elle a peur!... C'est bon signe... Mais je ne me soucie pas du tout de lever les stores... le grand jour

STANFORD LIBRA

n'est pas seyant... (*Haut.*) J'allumerai plutôt, si vous y consentez?... ces stores sont extrêmement difficiles à manœuvrer, et...

MADAME DE FLIRT, *tranquillement.* — Comme vous voudrez... J'aime le grand jour!... (*Regardant attentivement M. d'Oronge.*) Mes moyens me le permettent...

M. D'ORONGE. — Vous tenez à éblouir, même quand le filtre a déjà opéré...

MADAME DE FLIRT, *se bouchant les oreilles.* — Oh! si vous parlez comme dans les livres!..

M. D'ORONGE. — Je parlerai donc tout simplement : « Madame, je vous aime, et... »

MADAME DE FLIRT, *riant.* — Oh! pas ça!... Grâce!...

M. D'ORONGE. — Ah! si vous vous moquez de ce qui est respectable!...

MADAME DE FLIRT. — Respectable??? Ah, non! Vous avez des mots sublimes!... Qu'y a-t-il de respectable ici?... Je ne vois pas

trop... A moins que ce soit votre âge?...

M. D'ORONGE. — Mon âge, mon âge... Il est bien certain qu'entre un jouvenceau et moi, il y a une différence...

MADAME DE FLIRT. — Oh! ça!...

M. D'ORONGE. — Mais elle est toute à mon avantage...

MADAME DE FLIRT. — Vous m'étonnez!...

M. D'ORONGE. — Ce n'est pas moi, par exemple, qui compromettrais niaisement la femme qui vient me voir... en prenant un appartement dans un quartier perdu, où sa présence, et surtout celle de sa voiture, ne peut passer inaperçue...

MADAME DE FLIRT, *fronçant le sourcil.* —Ah! vraiment! (*A part.*) De bien mauvais ton, cette allusion à de Tremble!... et bien maladroite! La rage de ceux qui n'ont pour eux que le savoir-faire... Ah çà! il m'a donc fait

suivre?... ou suivie lui-même?... C'est une vieille portière, ce d'Oronge !...

M. D'ORONGE. — Chez moi, celles qui me font la grâce de me visiter ne courent aucun risque... J'ai eu soin de me loger dans l'endroit le plus mouvementé de Paris; il y a dans ma maison une couturière et une modiste... On a donc mille prétextes pour y entrer et y circuler, sans donner prise aux potins...

MADAME DE FLIRT, *un peu énervée.* — C'est admirable !... Vous êtes un séducteur modèle, je le reconnais !... quant aux moyens, du moins !... (*A part.*) C'est une carrière !... (*Riant*). Montrez-moi vos tableaux, à présent?... Vite !...

M. D'ORONGE. — Pourquoi vite?... Êtes-vous donc pressée de me quitter?...

MADAME DE FLIRT. — Je ne suis pas pressée de vous quitter... je suis pressée de partir...

M. D'ORONGE. — On dirait que vous êtes inquiète?... Est-ce la réputation de mon appartement qui vous fait peur?...

MADAME DE FLIRT. — La réputation?... Il a une réputation, votre appartement?...

M. D'ORONGE. — Oh, oui!

MADAME DE FLIRT. — Laquelle?...

M. D'ORONGE. — Mais c'est assez difficile à dire... (*A part.*) Est-ce qu'elle est bête à ce point-là?...

MADAME DE FLIRT, *moqueuse.* — Ah! J'y suis!... C'est le « tombeau de la vertu des femmes »... Vous devez aimer ce style-là?...

M. D'ORONGE. — Dame!... Il y en a un certain nombre qui s'y sont succédé, et y ont laissé...

MADAME DE FLIRT. — Leurs illusions?... Je comprends ça!...

M. D'ORONGE, *sèchement.* — Non... leurs préjugés...

MADAME DE FLIRT, *riant.* — Voilà une chose que j'aurais de la peine à laisser quelque part!...

M. D'ORONGE. — Je vais illuminer...

Il entre dans sa chambre.

MADAME DE FLIRT. — C'est ça, l'appartement d'un mauvais sujet!... On m'avait fait de cet appartement une description charmante!... très au-dessus de la réalité!... Il est vrai que c'était M. d'Oronge lui-même qui décrivait!... C'est triste, ces murs capitonnés!... Jusqu'à présent, je ne m'amuse pas du tout!... Il me regarde drôlement, M. d'Oronge?... Bah! .. qu'est-ce que ça me fait!...

M. D'ORONGE, *revenant.* — Quand vous voudrez entrer?... Le sanctuaire n'attend plus que la prêtresse?

MADAME DE FLIRT, *à part.* — Dieu! qu'il a de bêtes de phrases!...

Elle se lève.

M. D'ORONGE, *lui passant doucement un bras autour de la taille.* — Venez ?...

MADAME DE FLIRT, *stupéfaite, reculant brusquement.* — Hein ?... Eh bien, qu'est-ce qui vous prend ?...

M. D'ORONGE — Pardon ! (*A part.*) Elle va me la faire à la résistance, méfions-nous... (*Ils entrent dans la chambre que madame de Flirt inspecte rapidement d'un coup d'œil. — Haut.*) Mon modeste réduit a-t-il le bonheur de vous plaire ?...

MADAME DE FLIRT. — Sapristi ! il y a beaucoup de glaces !

M. D'ORONGE, *souriant finement.* — Personne ne s'est jamais plaint qu'il y en eût trop...

MADAME DE FLIRT. — C'est une affaire de goût !... Moi je n'aime pas ça !... Ah !... cette statue de Léda est très belle !...

M. D'ORONGE. — N'est-ce pas ?

MADAME DE FLIRT. — Mais je la connaissais...

M. D'ORONGE, *désignant un tableau qui est au-dessus de la Léda.* — Et ceci? Vous ne connaissiez pas ceci, j'imagine?...

MADAME DE FLIRT. — Non... certainement...

M. D'ORONGE. — Qu'en dites-vous ?

MADAME DE FLIRT. — Je trouve que c'est laid !...

M. D'ORONGE, *stupéfait.* — Laid ! ! !

MADAME DE FLIRT. — Eh oui, très laid ! C'est une croûte !.. une croûte polissonne, mais enfin une croûte...

M. D'ORONGE. — Oh! vous savez, le sujet fait pardonner les imperfections de l'exécution...

MADAME DE FLIRT. — Ah, mais, je n'admets pas ça, moi ! Je n'admire pas une chose uniquement parce qu'elle est incon-

venante... Encore faut-il qu'elle soit jolie !...

M. D'ORONGE. — Vous êtes plus sévère que celles qui vous ont précédée ici; car ce tableau trouvait toujours grâce devant elles...

MADAME DE FLIRT. — Ça prouve, en effet, qu'elles étaient plus faciles à satisfaire que moi!... (*Regardant le lit de M. d'Oronge.*) C'est votre lit, ça?

M. D'ORONGE. — Mais oui...

MADAME DE FLIRT. — Il est d'une belle dimension!... C'est solennel, un lit comme ça!...

M. D'ORONGE. — Oh ! solennel, n'est pas le mot...

MADAME DE FLIRT. — Je trouve que si ! Est-ce que, ce soir, votre valet de chambre dîne chez sa tante?

M. D'ORONGE. — Vous dites?...

MADAME DE FLIRT. — Ah ! c'est que j'ai une femme de chambre qui quelquefois, prépare mon appartement pour la nuit, ferme

les volets, fait la couverture, etc., etc., au milieu de la journée... et, lorsque je m'étonne, me répond : « qu'elle va dîner chez sa tante » ; sa tante, c'est le cocher anglais du duc de Grenelle...

M. D'ORONGE, *interdit.* — Mais...

MADAME DE FLIRT. — Comme je vois que la toilette de nuit de votre chambre est déjà faite... à 4 heures 1/2... je pense que c'est pour cette raison... ou une autre analogue...

M. D'ORONGE. — Mais non... Quand j'ai le plaisir de recevoir une jolie femme, je...

MADAME DE FLIRT, *interrompant.* — C'est pour moi?... Je suis vraiment sensible à cette délicate exhibition... Oh ! les dentelles de vos oreillers sont splendides !...

M. D'ORONGE. — Rien n'est trop beau pour...

MADAME DE FLIRT. — Pour... quoi?...

M. D'ORONGE, *interloqué.* — Je... je ne sais plus ce que je voulais dire...

MADAME DE FLIRT. — Puisque je suis en train d'examiner votre installation, je me permettrai une petite critique...

M. D'ORONGE. — Ah! Qu'est-ce?

MADAME DE FLIRT.— Un imperceptible détail... Il y a, aux quatre coins de vos majestueux oreillers, des nœuds de rubans perdus dans le fouillis de dentelles;... eh bien, pourquoi ces nœuds sont-ils « bleu-azur-mourant »? Vous êtes brun, vous l'êtes même davantage, il me semble, qu'il y a un an; ces nœuds devraient être rouge-cardinal, bouton d'or, orange, enfin n'importe comment, mais pas azur-mourant...

M. D'ORONGE. — C'est que... par un raffinement facile à comprendre... j'assortis toujours la couleur de mes nœuds à la nuance de la femme dont j'attends la visite...

MADAME DE FLIRT, *à part.* — C'est préparé comme une plaque photographique... C'est répugnant! (*Haut.*) Oh! c'est encore pour moi que vous avez pris cette peine!... En vérité, c'est trop vous soucier de mon teint et de mes cheveux... Ils sont si loin de vos oreillers!... Je ne vous remercie pas moins de cette gracieuse attention, tout comme si elle devait servir...

M. D'ORONGE, *à part.* — Elle se moque de moi! A son aise! Mais ce serait bien le diable si elle m'échappait... (*A madame de Flirt.*) Asseyez-vous donc ici, Madame... Vous verrez mieux ce tableau, qui est de toute beauté...

MADAME DE FLIRT. — Ah! oui! celui-là, à la bonne heure!... C'est *Jupiter et Ganymède*, n'est-ce pas?...

M. D'ORONGE. — Oui... c'est un ancien tableau... C'est pourquoi il faut lui pardonner

quelques audaces... Les Grecs, vous le savez, avaient la manche large; on doit passer quelque chose aux vieux peintres...

MADAME DE FLIRT, *regardant M. d'Oronge.* — Aux vieux de tous les genres... C'est ce que je fais!...

M. D'ORONGE. — Les Grecs avaient le culte du beau sous quelque forme qu'il se rencontrât...

MADAME DE FLIRT. — Ils avaient bien raison!...

M. D'ORONGE, *ouvrant l'oreille.* — Hein?... Alors, vous comprenez cet amour du beau, ce culte de la forme...

Il se rapproche de madame de Flirt et s'assoit près d'elle; elle se lève et va s'asseoir sur un autre divan, où elle enfonce jusqu'aux épaules.

MADAME DE FLIRT. — Oh!!! Eh bien, il a des ressorts un peu fatigués, ce divan?

M. D'ORONGE, *souriant discrètement.* — Dame!... (*Il s'agenouille devant elle.*) Permettez-moi de vous parler du sentiment profond... (*Il s'arrête.*)

MADAME DE FLIRT, *indifférente.* — De quel sentiment profond?...

M. D'ORONGE, *se serrant contre elle.* — De celui que vous avez su m'inspirer...

MADAME DE FLIRT, *ennuyée.* — Oh! vous y tenez?...

M. D'ORONGE, *piqué.* — Nullement, du moment où cela semble vous ennuyer... Alors, parlons de la pluie ou du beau temps... si toutefois ce sujet vous convient mieux?...

MADAME DE FLIRT. — Pas davantage... Puisque c'est moi qui fais la pluie et le beau temps... à quoi bon en parler?...

M. D'ORONGE. — C'est juste!

MADAME DE FLIRT, *se levant de nou-*

veau. — D'ailleurs, il est temps de m'en aller !...

M. D'ORONGE, *protestant.* — Mais pas du tout !... (*Il la force à se rasseoir.*) N'êtes-vous donc pas bien là ?...

MADAME DE FLIRT, *ennuyée.* — Si fait, mais...

M. D'ORONGE, *s'asseyant près d'elle et l'enlaçant.* — Voyez dans la glace... quel joli tableau !

MADAME DE FLIRT, *prise d'un fou rire.* — Un joli tableau ?... Je ne trouve pas !...

M. D'ORONGE, *cherchant à accrocher un compliment.* — Vous trouvez sans doute que je le dépare ?...

MADAME DE FLIRT, *riant toujours.* — Vous êtes superbe ! Seulement, moi, en fait de tableaux, je préfère les modernes...

M. D'ORONGE, *très contrarié.* — Je suis sûr que vous me croyez beaucoup plus âgé

que je ne le suis?... Ils ont dû vous faire un tas de racontars ?...

MADAME DE FLIRT. — Ne vous inquiétez pas de ce qu'on a pu me dire, je ne crois jamais que ce que je vois...

M. D'ORONGE. — Et vous voyez?...

MADAME DE FLIRT. — Que vous n'êtes plus un bouton de rose...

M. D'ORONGE. — Et vous vous dites?...

MADAME DE FLIRT. — Ce que je me disais lorsque, tout enfant, on me menait aux Français où je voyais madame Plessy jouer Célimène... ou Clorinde, de *l'Aventurière*... J'étais stupéfaite et je pensais : « Mais si on éprouve une passion pour une femme comme ça, qu'est-ce qu'on éprouve donc pour les autres, les vraies?... »

M. D'ORONGE. — Et fine, intelligente, comme vous l'êtes, vous deviez vous répondre que : « Si cette femme n'était plus ni jeune,

ni belle, elle possédait, au plus haut degré, le savoir, la science, l'adresse; qu'elle suppléait à la jeunesse par l'habileté; au charme, par la perfection?... » Eh bien,... (*Il lui prend la main.*) Imaginez-vous que je suis ainsi... voulez-vous?... Imaginez-vous...

MADAME DE FLIRT. — Que vous êtes tous deux la grimace de l'amour que vous n'éprouvez plus et que vous vous efforcez inutilement d'inspirer ?... (*Repoussant M. d'Oronge qui se frôle à elle.*) Ah ça! croyez-vous me convaincre par... l'électricité?...

M. D'ORONGE. — Vous n'êtes pas aimable, et je me demande, en vérité, ce que vous êtes venue faire chez moi?...

MADAME DE FLIRT. — Mais... Je suis venue pour.. voir... par curiosité, tout simplement...

M. D'ORONGE, *désappointé.* — Ah!!!

MADAME DE FLIRT. — Je crois que, lors-

qu'on n'a pas tout vu, on doit avoir des regrets, quand le temps est passé de rire...

M. D'ORONGE, *vexé*. — Alors, je suis une fraction de ce que vous appelez « tout »? Trop flatté, vraiment...

MADAME DE FLIRT. — Mon Dieu, oui ! et je vois à vos glaces, vos capitonnages, destinés à étouffer les cris des victimes, vos oreillers provocateurs, vos allusions discrètes à votre... carrière, que vous vous attendiez à tout de la part d'une folle comme moi?... Non, voyez-vous, il me faut de l'imprévu... et encore !...

M. D'ORONGE. — Mais... vous en auriez trouvé, de l'imprévu !... Je vous l'affirme... Demandez à madame de X..., à la comtesse V..., à...

MADAME DE FLIRT. — Assez !... Assez !... Je n'ai pas besoin de voir vos certificats !... Votre appartement me renseigne suffisam-

ment... Il révèle votre profession et ne laisse ignorer aucun détail... Tout y est préparé avec un soin !... Il me semble que j'assiste aux petites comédies qui s'y jouent !... Les jeux de scène, les trucs ? Par exemple, le dénouement doit toujours être... vague... n'est-il pas vrai ?... (*Elle rit.*) Le dernier acte reste souvent un pied en l'air, je le parierais ?... (*Mouvement de M. d'Oronge.*) Ne vous fâchez pas !... C'est peut-être un jugement téméraire, après tout ?..

M. D'ORONGE, *belliqueux.* — Voulez-vous en juger ?...

MADAME DE FLIRT. — Ah ! grand Dieu ! non !... jamais !... Au milieu de tous ces apprêts... il me semble être sous le coup d'une opération compliquée... et qui ne peut pas réussir !... Adieu et merci !... Décidément, l'appartement d'un séducteur ça ne donne pas du tout envie d'être séduite...

Elle le regarde en riant.

M. D'ORONGE, *furieux.* — Eh bien, que vous en ayez envie ou non... peu m'importe!... On ne me choisit pas impunément pour plastron!... Vous êtes venue vous fourrer dans la gueule du loup... tant pis pour vous!...

Il s'avance vers elle.

MADAME DE FLIRT, *très calme.* — Je pense que vous plaisantez?...

M. D'ORONGE, *très rouge.* — Vous allez bien voir!...

Il veut saisir madame de Flirt, qui le repousse très brutalement. Il cogne une petite table sur laquelle est le plateau du thé; tout tombe et se brise avec fracas. Des ruisseaux de thé, d'eau bouillante et de crème, courent sur le tapis. Les gâteaux s'éventrent et roulent sous les meubles.

M. D'ORONGE, *s'arrêtant saisi.* — Mon thé

de vieux chine de la famille rose !... il est en miettes !... Je ne l'avais jamais sorti depuis la duchesse de B ! ! !...

Il ramasse les morceaux épars au milieu de la crème fouettée et des fruits frappés.

MADAME DE FLIRT, *sortant majestueusement, pendant que M. d'Oronge reste médusé au milieu des débris.* — Ah ! le thé de la famille rose était un des instruments de travail !...

LE DÉBUTANT

MADAME D'HOUBLY, FRYLEUSE.

MADAME D'HOUBLY. — Quelle heure est-il?

FRYLEUSE. — Je ne sais pas... Ne t'occupe donc pas de l'heure... Que t'importe?...

MADAME D'HOUBLY, *à part.* — Il me tutoie déjà !...

FRYLEUSE. — Vous ne savez pas à quel point je suis heureux !

MADAME D'HOUBLY. — Mais si... je m'en doute...

FRYLEUSE, *radieux*. — Ah! tu l'es aussi, heureuse?

MADAME D'HOUBLY, *sans enthousiasme*. — Certainement... (*A part*.) Je trouve ce tutoiement prématuré...

FRYLEUSE. — Le bonheur m'anéantit... Qu'il est bon d'être ainsi l'un à l'autre! dis-moi, ma Simone adorée?...

MADAME D'HOUBLY, *à part*. — Aïe!... « sa Simone adorée »! Absolument comme.. Non, au fait, ne pensons pas à ça!...

FRYLEUSE, *la voyant distraite*. — A quoi penses-tu?

MADAME D'HOUBLY. — A rien... je vous écoute... Vous disiez?...

FRYLEUSE. — Je disais : « Tu n'as jamais été ainsi à personne, n'est-ce pas? »

MADAME D'HOUBLY, *surprise*. — A personne?... Ah! mais si!

FRYLEUSE, *inquiet*. — Ah!!! (*Réfléchis-*

sant.) Oh! votre mari!... Ça ne compte pas, ça!

MADAME D'HOUBLY. — Alors, si ça ne compte pas, je n'ai jamais été à personne...

FRYLEUSE. — Bien vrai?

MADAME D'HOUBLY. — Mais oui...

FRYLEUSE. — Tu me le jures?

MADAME D'HOUBLY, *agacée.* — Mais oui, sapristi! (*A part.*) C'est singulier... je n'aime pas qu'on me tutoie... On ne peut donc pas aimer sans ça?...

FRYLEUSE. — Tu as l'air préoccupé... qu'as-tu?... (*Il lui embrasse les yeux avec force, elle cherche à se dérober à la pression.*) Est-ce que je te fais mal?...

MADAME D'HOUBLY, *se frottant l'œil.* — Mal?... non... pas précisément; mais, je n'aime pas beaucoup qu'on m'embrasse sur les yeux... ça me rebrousse les cils... (*A part.*) Il embrasse trop vigoureusement... sa moustache pique... je suis sûre que

j'ai un tas de petits points rouges à la peau...

FRYLEUSE, *la regardant attentivement.* — Tu as quelque chose? qu'est-ce que tu as?...

MADAME D'HOUBLY. — Mais non... je n'ai rien!... Je voudrais savoir l'heure... voilà tout!...

FRYLEUSE. — Je ne distingue pas les aiguilles de la pendule... c'est-à-dire, je vois bien la grande... mais c'est insuffisant...

MADAME D'HOUBLY, *un peu énervée.* — Parbleu! dans cette obscurité!... On se croirait dans un tombeau... C'est d'un triste!...

FRYLEUSE. — Mais c'est vous qui m'avez dit de fermer ces rideaux; je n'y songeais pas, moi!... Vous ne vous en souvenez pas?

MADAME D'HOUBLY. — Ah bien! si vous croyez que je me souviens de ce que je dis!...

FRYLEUSE. — Je vais les ouvrir... Il faut me dire tout ce que tu veux que je fasse, n'est-ce pas?

MADAME D'HOUBLY. — Oui... merci... (*A part.*) Si je lui disais de ne pas me tutoyer,... ça le piquerait peut-être?... Et pourtant, ce que ça me crispe!... (*Haut.*) Non... n'ouvrez pas!.. il vaut mieux allumer... Il doit être extrêmement tard!...

FRYLEUSE, *regardant la pendule.* — A peine cinq heures et demie...

MADAME D'HOUBLY, *bondissant.* — Miséricorde! Alors, il y a deux heures que nous sommes enfermés là dedans!...

FRYLEUSE, *mélancolique.* — Le temps vous a donc paru bien long?

MADAME D'HOUBLY. — Non... mais...

FRYLEUSE. — Si... je le vois bien, allez! Vous regrettez de m'avoir accordé... ces deux heures...

MADAME D'HOUBLY. — Mais non... D'abord, je ne regrette jamais rien!... Regretter, c'est inutile!...

FRYLEUSE. — Enfin... vous n'êtes plus la même?... (*Inquiet.*) Dites-moi ce que vous avez, voulez-vous?...

MADAME D'HOUBLY. — Eh! je n'en sais rien!

FRYLEUSE. — Je vois bien qu'il y a quelque chose qui ne va pas...

MADAME D'HOUBLY. — Mais du tout!... (*Un temps.*) Je ne peux pas mettre ce bouton de bottine sans crochet!... Voulez-vous me donner un crochet?...

FRYLEUSE. — Un crochet?... Ah! mon Dieu! mais je n'en ai pas!... Je n'ai pas songé... pas prévu...

MADAME D'HOUBLY. — Pas prévu?... Ah bien, par exemple!... Si j'avais su que vous ne prévoyiez pas, je... Enfin, je n'aurais pas besoin d'un crochet à boutons, là!

FRYLEUSE, *désolé.* — Oh!!!

MADAME D'HOUBLY, *s'acharnant contre*

son bouton. — Ah! je ne peux pas!... Il n'y a pas moyen!...

FRYLEUSE, *craintif.* — Si vous vouliez me permettre?...

MADAME D'HOUBLY. — Oh! je ne demande pas mieux!... j'en ai assez!...

FRYLEUSE, *prenant dans sa main le pied de madame d'Houbly et le regardant avec admiration.* — Quel pied!... C'est une merveille!...

MADAME D'HOUBLY, *agacée.* — Oh! si c'est pour ça que...

FRYLEUSE. — Non... pardon... (*Il entreprend vainement de faire entrer le bouton dans la boutonnière.*)

MADAME D'HOUBLY. — Aïe! vous me pincez!...

FRYLEUSE. — Oh! je suis désespéré, je... (*Avec découragement.*) Je ne peux pas!... Je ne peux pas non plus!

MADAME D'HOUBLY. — Il faut pouvoir pourtant !...

FRYLEUSE. — Si vous essayiez avec une épingle à cheveux?...

MADAME D'HOUBLY. — Une épingle à cheveux !... Je ne mets pas de ces saletés-là, moi !

FRYLEUSE. — Mais vos cheveux sont relevés cependant, et..

MADAME D'HOUBLY. — Oui... avec un peigne !... (*Énervée.*) Voulez-vous pas que je boutonne mes bottines avec un peigne?

FRYLEUSE. — Je vais demander au concierge de... (*Il fait un mouvement.*)

MADAME D'HOUBLY, *agitée.* — Mais, pas du tout !... Je ne veux pas que le concierge sache que j'ai ôté mes bottines ici...

FRYLEUSE, *d'un air bonhomme.* — Oh ! croyez-vous qu'il comprendrait?

MADAME D'HOUBLY, *stupéfaite.* — Comment, s'il comprendrait?

FRYLEUSE. — Oui, au fait... Il doit bien penser que nous ne venons pas ici pour remonter les pendules...

MADAME D'HOUBLY, *entre ses dents.* — Gaffeur, va!!!

FRYLEUSE. — Vous dites?

MADAME D'HOUBLY. — Rien... d'intéressant pour vous...

FRYLEUSE. — Me permettez-vous d'aller chercher...

MADAME D'HOUBLY, *sèchement.* — Non, merci... Je m'en passerai...

Silence prolongé; madame d'Houbly va et vient dans l'appartement; elle finit par se poser devant la psyché du cabinet de toilette et se recoiffe en donnant de fréquents signes d'impatience.

FRYLEUSE. — Est-ce qu'il y a encore quelque chose qui ne va pas?

MADAME D'HOUBLY. — Il y a que je suis

toute décoiffée; je ne peux pas redonner le mouvement à cette mèche!... elle a pris un faux pli!... elle se redresse menaçante...

FRYLEUSE, *allant près d'elle.* — Elle est adorable telle qu'elle est!

MADAME D'HOUBLY, *crispée.* — Adorable, en effet! Il est charmant d'avoir une mèche qui raconte à tout le monde d'où on vient!

FRYLEUSE. — Mais...

MADAME D'HOUBLY. — Tenez... pouvez-vous au moins m'aider?... Mettez votre doigt là... Bon... appuyez maintenant...

FRYLEUSE appuie lourdement son doigt à la place opposée à celle que Madame d'Houbly lui désigne.

MADAME D'HOUBLY. — Allons! bien!... Vous faites précisément le contraire... Lâchez tout!... j'aime encore mieux m'arranger seule!... (*Fryleuse la regarde d'un air*

triste.) Ne restez pas près de moi !... ça me gêne !... Allez vous asseoir !...

FRYLEUSE, *assis.* — Vous êtes nerveuse... agacée... mécontente... avouez-le ?

MADAME D'HOUBLY. Eh bien ! oui, là !

FRYLEUSE, *décontenancé.* — Ah ! vous êtes franche !... cruellement franche !

MADAME D'HOUBLY. — Je suis comme çà !.. D'ailleurs, quand même je voudrais vous dissimuler ma pensée, vous la devineriez ; donc, autant avoir le courage de mon opinion...

FRYLEUSE. — Quelle étrange femme vous êtes !... Je serais curieux de savoir à quoi vous songez en ce moment ?...

MADAME D'HOUBLY. — C'est facile ; Je me dis : « C'est ça, l'amour coupable ! Eh bien ! là, je m'attendais à mieux !... » (*Mouvement de Fryleuse.*) Oh ! vous n'êtes pour rien dans cette impression !... Il n'y a nullement de votre faute, mais bien de la mienne... J'ai l'esprit

mal fait... je ne sais pas me contenter de peu...

FRYLEUSE, *interloqué.* — De peu?...

MADAME D'HOUBLY. — Eh! encore une fois, je vous répète que vous n'êtes pas en cause!... Je croyais avoir des révélations... des surprises... marcher à travers un inconnu bizarre et délicieux, tout semé de joies et d'enivrements... Je ne rencontre rien de tout cela jusqu'à présent, et, dame! ça me défrise!...

FRYLEUSE. — Ainsi, vous n'éprouvez pas le moindre plaisir à vous sentir éperdument adorée?... Vous n'êtes pas contente de savoir qu'il y a près de vous un être qui vous appartient uniquement?...

MADAME D'HOUBLY. — Si... si...

FRYLEUSE, *triomphant.* — Eh bien, alors?

MADAME D'HOUBLY. — Eh bien, pour ça,... mon mari suffit!

FRYLEUSE, *ennuyé.* — Oh ! ne parlons pas de lui !

MADAME D'HOUBLY. — C'est vrai, j'ai manqué de tact !... Ça m'est venu à l'esprit malgré moi...

FRYLEUSE. —Malgré vous ?... (*Vexé.*) Vous pensez à lui tant que ça ?... il est bien heureux !

MADAME D'HOUBLY, *haussant les épaules.* — Dites-moi que vous voudriez être à sa place?... ce sera complet !... Et tenez, en réfléchissant,... c'est très mal ce que je fais là !...

FRYLEUSE. — Mais...

MADAME D'HOUBLY. — Oui, c'est mal... Vous n'allez pas me dire le contraire, je présume ?...

FRYLEUSE, *cherchant à la rassurer.* — Enfin... toutes les femmes en font autant...

MADAME D'HOUBLY. — C'est possible ! mais elles sont probablement poussées par

une passion, un irrésistible entraînement... et, à ce compte-là, moi, je suis sans excuse...

FRYLEUSE, *piteusement.* — Vous m'avez donc en horreur?

MADAME D'HOUBLY, *se récriant.* — Oh! quant à ça, pas du tout!... et, tout à l'heure, je croyais même de bonne foi que je vous aimais follement...

FRYLEUSE. — Tandis qu'à présent?...

MADAME D'HOUBLY. — Tandis qu'à présent, comme je suis de sang-froid...

FRYLEUSE. — Vous avez de la chance!...

MADAME D'HOUBLY, *continuant.* — J'envisage la situation telle qu'elle est... et je reconnais que j'ai fait... une bêtise...

FRYLEUSE. — Oh!!! (*Timidement.*) Pourquoi?

MADAME D'HOUBLY. — Parse que, an lieu des révélations piquantes, des satisfactions excessives que j'attendais, je trouve

exactement ce que je connais déjà... Alors, dans ce cas, c'était pas la peine de... vous comprenez?

FRYLEUSE. — Hélas!!!

MADAME D'HOUBLY. — Ne prenez donc pas cet air lugubre!... Ce n'est pas votre faute si ça ne va pas...

FRYLEUSE, *navré.* — Alors, ça ne va pas?... Que rêviez-vous donc?

MADAME D'HOUBLY. — Si je l'avais su d'une façon certaine, je ne serais probablement pas venue... C'est la curiosité qui me poussait vers vous...

FRYLEUSE. — La curiosité... seulement?

MADAME D'HOUBLY. — La curiosité... surtout!...

FRYLEUSE. — Vous trouvez que je ne vous aime pas bien?

MADAME D'HOUBLY. — Si, mais j'ai déjà été aimée aussi bien que ça!...

FRYLEUSE. — Et non seulement je vous adore, mais je vous respecte...

MADAME D'HOUBLY. — Bah!

FRYLEUSE. — A tel point que je ne sais pas lequel est le plus fort de mon respect ou de mon amour...

MADAME D'HOUBLY. —Alors, vous ausssi, vous me respectez?

FRYLEUSE. — Il semblerait que ça vous est désagréable?...

MADAME D'HOUBLY. — Non... mais, dame!... le respect n'est pas précisément ce que je cherchais!... Je crois que c'est un gêneur, le respect!... Allons, il faut que je m'en aille!...

FRYLEUSE. — Oh! pas encore?... je vous en prie! Restez encore un peu?...

MADAME D'HOUBLY. — Mais c'est impossible... je devrais être rentrée!... Je reçois à partir de cinq heures... Vous le savez bien,

puisque vous veniez régulièrement soupirer...

FRYLEUSE. — Vous allez au moins goûter, avant de partir?

MADAME D'HOUBLY. — Je veux bien, j'ai faim !...

FRYLEUSE, *se dirigeant vers une table sur laquelle il y a des pains au foie gras, des petits gâteaux et des carafons de muscat et de malaga.* — Que voulez-vous prendre, une méringue frappée?

MADAME D'HOUBLY. — Ah ! non !... J'aime mieux quelque chose de solide !... Un pain au foie gras!...

Fryleuse la sert.

FRYLEUSE. — Que boirez-vous?

MADAME D'HOUBLY. — Un verre de bourgogne, tout simplement...

FRYLEUSE. — Ah! mon Dieu, je n'en ai pas !...

MADAME D'HOUBLY, *riant.* — Eh bien, qu'est-ce que ça fait? Donnez-moi ce que vous avez...

Fryleuse lui verse un verre de muscat qu'il lui présente en fléchissant le genou devant elle.

MADAME D'HOUBLY. — Merci. (*Elle boit.*)

FRYLEUSE, *anxieux.* — Vous n'aimez pas ce vin?

MADAME D'HOUBLY. — Il m'est indifférent...

FRYLEUSE, *tristement.* — Comme le reste...

MADAME D'HOUBLY, *répétant distraitement.* — Comme le reste... Non, pardon... je veux dire que je n'aime pas beaucoup ce qui est fadasse... c'est le vin du respect... (*A part.*) Allons, bon!... je patauge, moi!... Je fais de la peine à ce pauvre garçon... qui est bien gentil!... mais aussi, pourquoi me promet-il des joies inconnues qu'il ne me

donne pas, et pourquoi surtout n'a-t-il pas chez lui un crochet à boutons?... Car c'est l'incident du crochet qui a achevé de me mettre de mauvaise humeur... (*A Fryleuse qui, assis à ses pieds sur un coussin, la dévore des yeux.*) Vous ne goûtez pas?

FRYLEUSE. — Non,... je n'ai pas faim!

MADAME D'HOUBLY. — Mangez donc?... Je déteste voir des gens qui ne mangent pas!... Ça m'attriste!...

FRYLEUSE. — Je vous obéis! (*Il avale avec effort un gâteau.*)

MADAME D'HOUBLY. — A la bonne heure! (*Elle se lève.*)

FRYLEUSE. — Où allez-vous?

MADAME D'HOUBLY. — J'achève de m'arranger et je file... Mon cocher ne doit pas savoir ce que je suis devenue...

FRYLEUSE, *tendrement, s'appuyant contre elle.* — Quel jour reviendras-tu?...

MADAME D'HOUBLY, *à part.* — Oh!... encore!... (*Haut.*) Comment! quel jour je reviendrai?... Je ne suis pas encore partie, et vous me demandez quel jour je reviendrai... Est-ce que je sais? Je vous dirai ça!... (*Elle boutonne rapidement sa robe.*) Je vais être horriblement en retard... Castor sera parti!...

FRYLEUSE. — Votre chien?...

MADAME D'HOUBLY. — Non,... mon cocher...

FRYLEUSE. — Ah! pardon! C'est que c'est si peu un nom de cocher...

MADAME D'HOUBLY, *s'irritant.* — C'est pas ma faute! Je ne suis pas sa marraine!... Il va s'inquiéter... rentrer... dire qu'il m'attend depuis deux heures et demie au rond-point de l'Étoile... Ça sera gentil!...

FRYLEUSE, *voulant la calmer.* — Mais non... il a reçu vos ordres, il attend, naturellement...

MADAME D'HOUBLY, *s'irritant de plus en plus.* — « Naturellement ! » Qu'est-ce que vous en savez ?... Castor n'est pas un cocher ordinaire... Il y a vingt ans qu'il est à la maison ; il m'aime, Castor !...

FRYLEUSE. — Je comprends ça !...

MADAME D'HOUBLY. — Je ne vous demande pas de fadeurs... Je vous explique que cet homme qui m'a vue toute petite, qui m'a appris à monter à cheval quand j'avais cinq ans, s'inquiète facilement à mon sujet... Il est parfaitement capable d'être allé dire qu'il avait dû m'arriver quelque chose ?... (*Regardant sa robe.*) Tiens !... il manque un bouton ?... (*Avec désespoir.*) Ah ! ! ! j'ai passé le premier, en haut !... Il faut tout recommencer ! ! !... Sapristi ! ! !

Elle tire violemment pour déboutonner son corsage, et fait sauter trois boutons qui, en s'arrachant, laissent un trou à l'étoffe.

FRYLEUSE, *saisi.* — Oh!!!...

MADAME D'HOUBLY, *se contenant.* — Eh bien! Quoi? On devinera chez moi à quoi j'ai employé ma journée... et voilà! (*Éclatant.*) Je serai compromise! et pourquoi?... Ah! ma foi! ce n'était pas la peine!... Non, en vérité!...

FRYLEUSE, *atterré.* — Simone... ma Simone chérie...

MADAME D'HOUBLY, *rageuse.* — Taisez-vous! Votre voix m'irrite!... Comment ne comprenez-vous pas ça?...

FRYLEUSE. — Je suis désespéré...

MADAME D'HOUBLY. — Vous l'avez déjà dit!... Et qu'est-ce que ça me fait, que vous soyez désespéré?... Croyez-vous donc que je sois enchantée, moi?... (*Elle essaye d'arranger son corsage.*)

FRYLEUSE, *timide.* — Je n'ose vous offrir...

MADAME D'HOUBLY. — Vos services?... Merci !... Voulez-vous me donner seulement du fil et une aiguille...

FRYLEUSE, *navré.* — Mais... c'est que... je...

MADAME D'HOUBLY. — Vous n'en avez pas?... J'aurais dû prévoir la réponse !... Je commence à la connaître... Vous n'avez pas non plus d'épingles, probablement?

FRYLEUSE. — J'ai celle de ma cravate... (*Il tire l'épingle qui fixe sa cravate par derrière.*)

MADAME D'HOUBLY, *moqueuse.* — Je suis vraiment désolée de vous dépouiller ainsi!... (*Un silence; elle rattache sa robe de son mieux.*)

FRYLEUSE, *avec intérêt.* — Ça tient-il?...

MADAME D'HOUBLY, *relevant brusquement le nez et regardant Fryleuse bien en face.* — Dites donc?... il me vient une idée!...

FRYLEUSE, *gracieux.* — Qui est ?

MADAME D'HOUBLY. — Qui est, que je suis votre... début... n'est-ce pas ?...

FRYLEUSE, *indigné.* — Oh ! ! !

MADAME D'HOUBLY. — Non ?... Eh bien, mon idée est mauvaise... mais avouez qu'elle est vraisemblable, hein ?... (*Elle met son chapeau.*) Adieu !...

FRYLEUSE, *les larmes aux yeux.* — « Adieu » ? c'est « adieu » ? Ah ! que je vous aime !...

MADAME D'HOUBLY, *se dirigeant vers la porte.* — Ah ! que vous avez raison !...

FRYLEUSE. — Alors... c'est « au revoir » ?

MADAME D'HOUBLY, *s'échappant.* — Ah ! ça, jamais, par exemple !

LE MALIN

I

SUR LA PLAGE

MADAME DE GRANSAVOYR. Robe de gaze d'Orient rose thé, rayée d'argent, sur dessous de soie rouge cardinal. La robe faite et drapée « à la Sapho». Chapeau de bergère grecque en paille d'argent orné de myrte rose. Ombrelle rouge, dont le manche

est un thyrse d'argent. Souliers à talons d'argent et cothurnes rouge cardinal. Bas de soie chair.

MADAME DE SANFROY. Robe de pékin Louis XVI à rayures bleu azur et abricot. Sur la raie abricot, guirlandes de bluets brochés. Robe à pointe et à paniers ; fichu Marie-Antoinette à capuchon garni de ruches à la vieille. Chapeau « trianon » en paille de riz orné de plumes abricot et de bouquets de bluets. Bas bleu azur. Souliers Louis XVI en chevreau abricot. Ombrelle « marquise » en vieux point d'Argentan. Éventail géant en pékin pareil à la toilette, monture de vieil ivoire.

MADAME DE CHARMEUSE. Robe de mousseline de l'Inde blanche sur dessous de soie blanc. Grand « cache-poussière » en mousseline de l'Inde garni de dentelles bretonnes, froncé autour du cou, aux manches,

dans le dos, et attaché par d'immenses nœuds de ruban blanc qui flottent au vent. Ce manteau fermé jusqu'en bas par des gardénias naturels. Chapeau « auvergnat » en paillasson anglais couvert de gardénias. Souliers noirs, bas de soie chair, gants de Saxe, ombrelle japonaise.

JACQUES.

FRYLEUSE.

XAINTRAILLES.

FOLLEUIL.

Beaucoup de vent. On est entouré d'un nuage de sable.

FOLLEUIL. — Eh bien, êtes-vous satisfaites ?

MADAME DE SANFROY, *baissant la tête pour lutter contre le vent, et clignant des yeux pour ne pas être aveuglée par les grains de sable.* — Mais oui...

FOLLEUIL. — Tant mieux ! vous n'êtes pas exigeantes !...

MADAME DE CHARMEUSE, *riant.* — Voilà Folleuil qui commence à être aimable !...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Que reprochez-vous donc à cette terrasse ? c'est joli, élégant...

FOLLEUIL. — Élégant ! Est-il possible de dire ça?... et sérieusement, encore !...

MADAME DE CHARMEUSE, *cherchant son lorgnon que le vent a fait passer derrière son dos.* — Mais il me semble cependant qu'il y a beaucoup de jolies toilettes et que...

FOLLEUIL. — Vous, je vous pardonne, parce que vous êtes tellement myope...

MADAME DE CHARMEUSE. — Oh ! tellement myope !... il y a des gens qui y voient bien moins clair que moi...

FOLLEUIL. — Ça, c'est évident !... D'abord il y a les aveugles, ensuite Xaintrailles qui,

hier, a pris le tonneau des bains chauds pour cette bonne duchesse...

MADAME DE SANFROY. — Dame ! écoutez donc...

FOLLEUIL. — Je sais que vous êtes pleine de bienveillance, chère Madame, mais c'est vraiment pousser cette qualité à l'extrême, que vanter « l'élégance » de cette plage !...

MADAME DE CHARMEUSE. — Enfin, si nous nous amusons, Folleuil ?

FOLLEUIL. — C'est bien ce qui m'exaspère !... Comment, vous si fines, si admirées, si vraiment élégantes, pouvez-vous vous « amuser » au milieu d'un ramassis de gens pareils ! A votre place, j'aurais honte d'avouer ça !... Je craindrais d'être regardée, copiée par ce monde interlope et vulgaire, qui vient ici cracher son argent et chercher ses idées !...

FRYLEUSE, *résigné*. — Allons, bon ! le voilà remonté !...

FOLLEUIL. — Pourquoi m'emmène-t-on ? je ne demande pas à venir, moi!... mais si je viens, je veux pouvoir parler... tout à mon aise...

MADAME DE CHARMEUSE. — Eh bien, parlez, nous écoutons...

FOLLEUIL. — C'est bien heureux ! Voulez-vous me montrer parmi ce défilé baroque un homme du monde, « un seul », je ne suis pas exigeant ?... et une « vraie » femme, « une seule » aussi... Cherchez...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Ce n'est pas difficile à trouver !...

FOLLEUIL. — Non? Eh bien, vous allez voir?...

On examine attentivement les promeneurs. Madame de Charmeuse a pris son lorgnon. Xaintrailles, Fryleuse et Jacques regardent de tous leurs yeux. Personne ne parle.

MADAME DE SANFROY. — Ce monsieur

qui passe en complet bleu ardoise ne me paraît pas mal; je ne vous dis pas que ce soit un grand seigneur, mais...

FOLLEUIL. — Effectivement c'est un fort beau garçon!... Brésilien, Mexicain, enfin venant de loin!... je ne sais pas au juste de quel endroit, mais plus c'est loin, mieux ça vaut!... Ce monsieur possède des mines d'or, des nègres, des bêtes féroces...

MADAME DE CHARMEUSE. — Pourquoi des bêtes féroces?

FOLLEUIL. — Je ne sais pas!... Ses revenus sont incalculables, et, comme le dit fort bien madame de Sanfroy, il ne paraît pas mal...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Eh bien, alors?

FOLLEUIL. — Mais il a mauvais ton, mauvais genre et mauvaise tournure...

JACQUES. — Vous le connaissez?

FOLLEUIL. — Moi?... pas du tout!... je le vois passer, ça me suffit pour le juger et vous le déshabiller de la tête aux pieds...

MADAME DE SANFROY. — C'est trop!...

FOLLEUIL. — Voyez ce costume de nuance ridiculement tendre, cette cravate de satin bleu à sangsues de soie jaune, cette épingle de rubis, ce col, ce chapeau, et, par-dessus tout, ces souliers de garçon de café à talons « hauts »!... Oh! les hommes à talons hauts!... ils sont toisés!

XAINTRAILLES. — Très sévère, ce bon Folleuil, mais très juste!... J'ai horreur, moi aussi, de ces produits exotiques!...

FOLLEUIL. — Et cet autre, qui passe en criant et en gesticulant; encore un chevalier de la cote! Celui-là ne possède ni mines d'or, ni forêts vierges, ni bêtes féroces, mais il « gagne beaucoup d'argent »! Il achète des journaux, lance des affaires et vient, entre

deux spéculations douteuses, regarder comment on se tient, ce qui, du reste, ne lui profite pas!...

MADAME DE CHARMEUSE, *avec explosion.* — Ah! voilà Z...!!! C'est moi qui ai trouvé l'homme du monde demandé par Folleuil!... Z...! le beau Z...! la crème de la crème!

FOLLEUIL. — A Paris, c'est possible, mais pas ici!... A X...-sur-Mer, il perd tout son charme, car il quitte absolument ses allures de séducteur, pour entrer tout simplement dans la catégorie des « épouseurs ». Il n'est plus tout jeune, le joli Z..., il est grand temps de songer au sérieux!... Or, comme dans son monde, personne ne songe à lui offrir l'ange et le million qu'il guigne, il lui faut se rabattre sur les Espagnoles, Hongroises ou Américaines, qui peuplent les villes d'eaux et les plages!... C'est X...-sur-Mer qu'il a choisi cette année pour tendre ses filets; espérons

qu'il s'y prendra un joli poisson, bien argenté surtout!... Inutile de lui faire un salut si gentil que ça, madame de Charmeuse, vous perdez absolument votre temps!... Il meurt d'envie de venir s'asseoir avec nous, mais il n'en fera rien, ça pourrait lui faire du tort!... Très ombrageuses, les jeunes filles! elles détestent qu'on ait l'air de leur préférer les femmes, et il sait ça, le beau Z...!!! il sait tout ce qu'il est nécessaire de savoir pour tenir habilement l'emploi « d'amoureux pour le bon motif!... » Ah! ça le change certainement un peu!... mais si le poisson ne mord pas encore cette fois, vous le retrouverez cet automne à la campagne, et cet hiver à Paris, plus empressé et plus séduisant qu'il ne le fut jamais, vous fixant de ses grands yeux noirs troublants, et continuant de plus belle à ravager tous les cœurs...

JACQUES. — Le voilà qui s'arrête près de

ces grandes Américaines rousses, comme pour donner raison à cet animal de Folleuil!...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Tiens! cet escadron de jolies femmes! Ce sont probablement des cocottes, mais elles sont charmantes, elles ont l'air comme il faut, des toilettes sombres, simples, bien faites... Qui donc sont-elles, Folleuil?

FOLLEUIL. — C'est un petit détachement du matériel roulant de prostitution qui...

MADAME DE CHARMEUSE. — Assez!!! Il a des mots horribles, ce Folleuil!

FOLLEUIL. — J'appelle les choses par leur nom, voilà tout!... Si vous croyez que c'est pas dégoûtant de lâcher Paris pour se reposer un peu de tout ça, et de trouver « tout ça » transporté avant qu'on ait le temps de dire ouf!!! Fuir le boulevard et le Bois pour changer, aspirer à voir de nouveaux visages, des

étrangères élégantes, ou de robustes filles des champs sans pommade de raisin et sans poudre de riz; faire cinquante lieues dans ce but, et rencontrer pour tout potage les soupeuses du boulevard, c'est raide ! ! !

MADAME DE CHARMEUSE. — Êtes-vous assez grincheux ! Moi, je les trouve meublantes et jolies...

FOLLEUIL. — Oh ! jolies ! !... Si vous les connaissiez comme moi...

MADAME DE CHARMEUSE. — Je n'en demande pas tant !

FOLLEUIL. — Quand je pense à ce X...-sur-Mer d'autrefois, si élégant, si coquet...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ah ! oui, en 1840, quand la cour l'avait adopté...

FOLLEUIL, *se récriant.* — Je ne vous parle pas de ça !... Comment voulez-vous que j'aie connu le X...-sur-Mer de 1840 ?

MADAME DE CHARMEUSE. — Pourquoi pas ?

FOLLEUIL, *énervé*. — Mais, en 1840, j'avais cinq ans !

MADAME DE CHARMEUSE. — Pardon !... Il m'est impossible de compter de tête; mais alors, de quelle époque parlez-vous?

FOLLEUIL. — De 1855, 1856 et des années suivantes...

FRYLEUSE. — Moi, je n'ai pas connu cet heureux temps, mais je trouve celui de maintenant très agréable...

FOLLEUIL, *haussant les épaules*. — Pauvre petit !

MADAME DE GRANSAVOYR. — Vous aurez beau dire, Folleuil, toute cette foule remuante, bigarrée et brillante est amusante à voir défiler ; il y a des types bizarres, étranges...

FOLLEUIL. — Il n'y a pas un seul « type »,

au contraire; il n'y a que des « espèces ». Soyez de bonne foi, voyez-vous autour de nous autre chose que des marchands de lorgnettes qui ont fait fortune, des reporters, des coulissiers, des rastaquouères, des bookmakers et des boursiers?...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ah! si Folleuil ne veut même pas de boursiers, autant vivre dans un désert alors, puisqu'il n'y a plus qu'eux qui reçoivent et circulent...

FOLLEUIL. — Non; pas dans un désert, mais entre nous, tout simplement!... Nous sommes pauvres, en comparaison d'eux; écrasés, aplatis par eux!... Eh! tenons-nous donc tranquilles une fois pour toutes, tant que le règne de l'argent durera!... A quoi bon vouloir se mesurer quand même, lorsqu'on a la certitude d'être le plus petit? Sans compter que vous n'y perdrez pas grand'chose:

ils ne sont ni jolis ni amusants, ces gens-là !... Ils ont beau chercher à dépenser grandement leur argent, on sent l'effort, le regret, le remords même !... En donnant une fête qui coûte cent mille francs, ils ne peuvent s'empêcher de penser aux générations précédentes qui ont usé leurs ongles à ramasser les pièces d'or qu'ils font danser aujourd'hui. Un boursier a chez lui un luxe étourdissant, jamais une élégance de bon aloi ; au milieu de ce luxe il est gêné, mal à l'aise, il se choque lui-même, et lorsqu'il fume de bons cigares, il ne peut s'empêcher de penser que sa vraie vocation serait d'en ramasser les bouts !...

MADAME DE CHARMEUSE, *riant.* — Heureusement M. de Pulor n'est pas là !

FOLLEUIL. — Ma foi, oui, car je n'aurais certainement pas pensé à me taire à cause de lui !...

MADAME DE CHARMEUSE. — Vous ne l'aimez pas ?

FOLLEUIL. —Je n'aime pas les gens d'argent!... ils sont tous pareils! vaniteux, vulgaires et par-dessus tout ennuyeux!... Ils ne pensent qu'à leurs affaires, à leurs valeurs et ne peuvent parler d'autre chose!... Il en est parmi eux dont les femmes sont des bijoux!... Eh bien, demandez-leur ce qu'elles font, ils vous répondront qu'ils n'en savent rien!... ça n'est pas coté!.

FRYLEUSE. — Ah ! il est de fait que dans ce monde-là, les femmes sauvent tout!... elles sont ravissantes!

FOLLEUIL. — Parbleu ! c'est le châtiment, et Dieu sait qu'il n'est pas volé! Ce que ça m'amuse quand j'en vois un de plus qui...

JACQUES. — Vous devez vous amuser souvent ?

FOLLEUIL. — Jamais assez!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Alors, Folleuil, une femme de boursier ne vous produit pas le même effet qu'un homme de bourse?...

FOLLEUIL, *riant.* — Ah! mais non! vous faites de bonnes questions!... Une femme me produit toujours un effet différent de...

MADAME DE CHARMEUSE. — Assez!...

FOLLEUIL. — Je reviens à mon projet : abandonnons au monde d'argent nos plages, nos villes d'eaux, tout ce que nous ne sommes pas de taille à défendre?... Replions-nous devant l'envahissement, et rentrons, jusqu'à nouvel ordre, dans nos coquilles... Qu'est-ce que vous dites de mon idée?

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais ce serait mortel, Folleuil!

FOLLEUIL. — Voilà bien les femmes!... toutes les mêmes!... Si on les sort de leur train-train habituel, elles redoutent l'ennui;

elles ne savent rien inventer pour s'occuper et se distraire !... Ah ! si j'étais à votre place !!!

MADAME DE GRANSAVOYR. — Qu'est-ce que vous feriez ?...

FOLLEUIL. — Ce que je ferais?... Je n'en sais rien du tout !... mais je trouverais quelque chose !... dans tous les cas, je ne resterais pas un instant de plus sur cette plage empoisonnée !... je m'enfuirais au plus vite en Suisse, en Italie, en Allemagne, au diable... ou tout bonnement chez moi !... C'est dangereux, ce contact !... Songez donc, si ces gens-là déteignaient, par hasard !

MADAME DE CHARMEUSE. — Il est certain que depuis que je regarde avec mon lorgnon, tout ce monde me paraît assez inélégant...

FOLLEUIL. — Et, voyez donc que c'est bizarre?... Ce monde-là ne se connaît même pas !... il ne s'échange pas un bonjour, pas un

salut; et quand je pense que les étrangers et les provinciaux qui sont ici, regardant bêtement grouiller ce flot humain, retourneront chez eux convaincus qu'ils ont vu la fleur de la société française, ça me fait bondir!

FRYLEUSE. — Qu'est-ce que ça peut vous faire?

FOLLEUIL. — Il est agaçant, ce petit!

MADAME DE CHARMEUSE. — Enfin, ce n'est pas une catastrophe que X...-sur-Mer soit envahi par ce monde-là, après tout!... et vous vous en agitez outre mesure, Folleuil?...

FOLLEUIL. — Parce que c'est encore une illusion qui s'en va!... Tous les ans, je venais ici passer huit jours ou un mois, c'était selon... Je trouvais l'hôtel Royal tout rempli de vieux souvenirs... Vous êtes encore trop jeunes pour goûter le charme des vieux souvenirs, mais vous connaîtrez ça un jour, et

vous verrez combien il est bon d'avoir un petit coin particulier où ils reviennent se grouper en masse... Cet hôtel était mon coin, à moi!... J'y revoyais en rêve de gracieuses silhouettes; quelquefois même la réalité effaçait et remplaçait le rêve?... Tout ça est fini, bien fini, et ce qui m'attriste, c'est d'être désenchanté aussi complètement!... J'aurais préféré ne pas revenir, ne pas « savoir »...

FRYLEUSE. — Mon pauvre Folleuil, vous n'êtes pas amusant ce soir?...

FOLLEUIL. — Quand vous aurez mon âge, vous serez bien plus embêtant que moi, vous?... vous verrez ça?...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Imaginez quelque chose pour nous amuser, nous ne demandons pas mieux?...

FOLLEUIL. — Je vais y songer; en attendant je pars ce soir!... je ne trouve aucun

charme à séjourner plus longtemps au milieu de ce monde de filles et d'escarpes...

MADAME DE CHARMEUSE. — Oh! « d'escarpes »!

FOLLEUIL. — Bien mis, ou du moins bien « vêtus »; mais le dessous est le même, allez, à peu de chose près!...

MADAME DE SANFROY. — Vraiment, vous partez ce soir, Folleuil?

FOLLEUIL, *qui semble songeur.* — Oui; et je vais même vous faire mes adieux, parce que je ne vous retrouverai pas à Deauville...

MADAME DE SANFROY. — Comment ça?...

FOLLEUIL. — J'ai un ami qui se présente aux élections... il y a une vacance dans son département... et je lui ai promis de faire campagne pour lui... (*Profonde stupéfaction; tout le monde considère Folleuil qui reste impassible.*)

MADAME DE CHARMEUSE, *ahurie.* —

Vous, Folleuil?... vous?... Vous allez vous occuper de politique?...

FOLLEUIL. — Mon Dieu, oui !...

FRYLEUSE. — Après toutes vos tirades sur « la stupidité des enragés qui ne veulent pas comprendre qu'il y a un courant contre lequel il est impossible de lutter?... » etc., etc. Vous nous l'avez placée souvent, cette phrase-là !...

FOLLEUIL, *très calme.* — Aussi, mon intention, ou plutôt l'intention de mon candidat, n'est-elle pas de lutter contre ce courant, mais de le suivre...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Vous allez appuyer un radical ?

FOLLEUIL. — Oh ! des gros mots !... Pourquoi ne dites-vous pas un « rouge » ? On disait « un rouge » dans mon enfance...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Je n'ai aucune raison de parler le langage de votre enfance !...

FOLLEUIL, *riant.* — Quelle charmante chose que la politique !... Il n'y a pas trois minutes que nous parlons d'elle, et déjà nous en sommes à nous dire des choses pointues !...

MADAME DE SANFROY. — Enfin, quelle est sa nuance, à votre protégé ?

FOLLEUIL. — Mon protégé est tout simplement ce que sous l'empire on appelait « un libéral »...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Ça m'amuserait, moi, de voir Folleuil appuyant une candidature !... Quel est l'heureux pays sur lequel vous allez verser des flots d'éloquence ?

FOLLEUIL. — Mon candidat se présente dans « Indre-et-Saône », et c'est l'arrondissement de N... que je vais travailler...

MADAME DE CHARMEUSE, *stupéfaite.* — De N... ! Mais c'est chez moi, ça !...

FOLLEUIL, *indifférent.* — Est-ce chez vous?... c'est bien possible!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Et comment s'appelle-t-il, votre candidat?

FOLLEUIL, *cherchant un peu ses mots.* — Mon candidat... il s'appelle... Monsieur... du Progrey...

XAINTRAILLES. — Un joli nom!

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est bizarre!... mon mari ne me parle pas de celui-là!... Il y a le vétérinaire qui se présente... et puis le candidat légitimiste; c'est un de nos voisins, M. d'Encroutey...

FOLLEUIL. — Moi, je ne connais pas ces deux-là, je ne connais que le mien!... un homme charmant!... (*Il salue et se retire en promettant de revenir après l'élection de son ami*).

MADAME DE CHARMEUSE. — Folleuil soutenant une candidature, c'est immense!

Voulez-vous venir voir ça de près? Allons tous au Valfleury?...

EN CHŒUR. — Allons-y!... Ce sera peut-être drôle!

II

A VALFLEURY. — LA SALLE DE BILLARD

MADAME DE GRANSAVOYR.

MADAME DE SANFROY.

MADAME DE CHARMEUSE.

FOLLEUIL.

JACQUES.

FRYLEUSE.

XAINTRAILLES.

MONSIEUR DE CHARMEUSE.

Plusieurs chiens de chasse.

FOLLEUIL. — Diable ! mais c'est chose très sérieuse, une tournée électorale !... Mon honorable et éminent ami M. du Progrey n'entend pas raillerie en affaires politiques... C'est une mission toute de confiance dont il m'a chargé là, et si je compromettais son élection en m'acquittant légèrement de mon mandat, j'en aurais d'éternels remords !...

FRYLEUSE. — On a changé Folleuil !... Ce n'est plus notre Folleuil qui blaguait les grandes phrases !...

FOLLEUIL. — Les grandes phrases conviennent lorsqu'il s'agit de grandes choses, mon enfant !...

FRYLEUSE. — Mon enfant ?... Il devient fou !...

MADAME DE CHARMEUSE. — Alors... vous ne voulez pas nous emmener ?

FOLLEUIL. — Je ne dis pas ça...

TOUTES. — Ah !

FOLLEUIL. — Seulement, il faut me jurer d'être raisonnables, sérieuses...

TOUTES. — Nous le jurons !

FOLLEUIL. — De ne pas rire au nez des fonctionnaires, maires, adjoints, juges de paix ou autres... Ah! c'est qu'ils vous feraient empoigner sans hésitation !... Nous allons chez eux pour prêcher leur renversement, ils ont le droit de ne pas nous considérer d'un œil très bienveillant!...

MADAME DE SANFROY. — Comment?... nous prêchons... je veux dire vous prêchez le renversement du gouvernement régulier!...

FOLLEUIL. — Du gouvernement « existant », ce qui n'est pas tout à fait la même chose...

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Il y a une nuance...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ah! je vous

conseille de parler politique, vous !... (*A Folleuil.*) Savez-vous ce qu'il a fait ? Il a refusé de venir à Deauville, sous prétexte qu'il avait à s'occuper des élections; tantôt, nous arrivons tous ici...

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Sans dire gare...

MADAME DE CHARMEUSE. — Et nous le trouvons installé dans la bibliothèque, lisant une vieille année de *la Vie Parisienne*, et il avait fait du feu, encore !

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Il y avait ce matin un petit vent frisquet...

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est comme ça qu'il patronne son candidat !

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Permettez !... J'ai déjà plusieurs fois essayé de vous expliquer que j'avais réfléchi...

MADAME DE CHARMEUSE. — Voyons les réflexions ?...

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Il y a en présence deux candidats...

MADAME DE CHARMEUSE. — Trois?...

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Deux!... d'Encroutey et le vétérinaire...

MADAME DE CHARMEUSE. — Et M. du Progrey ?

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Qu'est-ce que c'est que ça, M. du Progrey ?

MADAME DE CHARMEUSE. — M. du Progrey ?... c'est le candidat de Folleuil !...

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Ah! parfaitement !... D'Encroutey est un de nos voisins, un très brave homme, mais enfin c'est une vieille bête, et nous le savons très bien... Si je vote et fais voter pour lui, ça mécontentera le vétérinaire, qui est, lui, extrêmement intelligent, soigne les chevaux à merveille, ferre au système Charlier, etc., etc., et nous rend toute sorte de services qu'il ne nous rendra

plus si je le combats?... D'un autre côté, appuyer le vétérinaire radical contre ce pauvre d'Encroutey, ce serait raide?...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Eh bien, vous allez patronner aussi le candidat de Folleuil, M. du Progrey?... Ça vous tire d'embarras!...

MONSIEUR DE CHARMEUSE. — Encore faudrait-il le connaître, votre M. du Progrey!

FOLLEUIL. — S'il n'avait sa vieille mère un peu souffrante, il serait ici!... Mais je vous réponds de lui comme de moi-même. Candidature sérieuse et vraiment française; à la fois autoritaire et libéral, M. du Progrey concilie en les consacrant, ou consacre en les conciliant, les principes monarchiques et républicains en apparence les plus opposés... je dis en apparence, car en réalité...

MADAME DE CHARMEUSE. — C'est bien, c'est bien!... nous nous en rapportons à

vous... Commençons-nous demain notre tournée?

MADAME DE GRANSAVOYR. — Mais oui, n'est-ce pas?... A quelle heure part-on?... A neuf heures?

FOLLEUIL. — A neuf heures?... mais pas du tout!... Il faut partir vers une heure, après avoir déjeuné paisiblement!...

FRYLEUSE. — Et pris son café...

FOLLEUIL, *répétant machinalement.* — Et pris son café... Ah! allez vous promener!

MADAME DE CHARMEUSE. — Quel côté faisons-nous demain?

FOLLEUIL. — Quel côté? Mais... le côté que vous voudrez?...

MADAME DE CHARMEUSE. — Enfin, quel sont ceux que vous avez visités?

FOLLEUIL. — Ceux que... Oh! il y en a très peu que j'aie visités!... Je ferai demain l'itinéraire... avec Charmeuse!...

III

Le lendemain, midi et demi. — On a déjeuné gaiement, ces dames sont de très bonne humeur. On s'installe dans un grand breack attelé de trois chevaux de front, comme les omnibus; ce n'est pas élégant, mais extrêmement pratique.

Les toilettes sont charmantes. Madame de Sanfroy a une robe de toile bleue à galons d'argent, un grand chapeau directoire en paille d'argent orné d'iris. Madame de Gransavoyr, le même costume en batiste rouge, chapeau orné de grenades. Madame de Charmeuse, une blouse de planteur en voile de carmélite blanc; ceinture de moire blanche et chapeau faneuse en gros paillasson, sur

lequel une souris blanche grignote une branche de noisettes.

Folleuil trouve que la souris manque un peu de majesté pour une tournée électorale, mais lorsqu'il constate sa présence on est à un kilomètre du château: c'est trop loin pour retourner; d'ailleurs, cette petite irrégularité est corrigée par les couleurs des trois toilettes, qui par un effet du hasard sont rouge, bleue et blanche, hasard dans lequel les populations verront certainement une intention patriotique.

MADAME DE GRANSAVOYR. — Comment faites-vous pour entortiller les paysans?...

FOLLEUIL. — « Entortiller », fi donc! le vilain mot! Je n'entortille pas... j'entraîne!... Je parle un langage simple et digne; tel doit être le langage de la vérité...

FRYLEUSE. — C'est qu'il croit que c'est

arrivé, ma parole!... Enfin, voyons, Folleuil, nous sommes entre nous, inutile de faire du sentiment...

MADAME DE CHARMEUSE. — Qu'est-ce que nous allons faire en arrivant à X...?

FOLLEUIL. — Nous ferons attendre la voiture à un endroit quelconque et nous parcourrons la ville à pied...

MADAME DE SANFROY. — Comment! la ville?... c'est une ville?

MADAME DE CHARMEUSE. — Je le crois bien!... c'est une sous-préfecture... de dernière classe!...

JACQUES. — Mais on va se moquer de nous dans une ville?... Je croyais, moi, que nous allions nous promener tout simplement dans les champs?...

FOLLEUIL. — En évitant même les villages?... Excellent moyen de faire de la propagande, en effet!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais vous n'allez pas vous promener en faisant un discours, j'imagine?

FOLLEUIL. — Pas comme ça tout d'abord !... Non, je verrai, je tâterai, et dès que je trouverai l'occasion de placer une ou deux phrases bien senties, v'lan! vous verrez ça!

On entre dans la ville, qui est épouvantable. Rues étroites et noires. Les roues du breack touchent les deux trottoirs; les passants s'arrêtent pour regarder la voiture. Les fenêtres s'ouvrent, les habitants accourent à leurs portes : toute la cité est en révolution.

FOLLEUIL, *à un affreux bonhomme, lui faisant un profond salut.* — Auriez-vous, Monsieur, l'extrême obligeance de m'indiquer le meilleur café?

CES DAMES, *effarées* — Oh!

Le bonhomme indique du doigt un café

situé sur la place et dont l'enseigne est : *Autant ici qu'ailleurs*. Folleuil se confond en remerciements et en saluts et fait arrêter le breack.

MADAME DE GRANSAVOYR. — Voyons, Folleuil, vous n'avez pas la prétention de nous faire entrer là dedans?...

FOLLEUIL. — Si vraiment!... Voulez-vous, oui ou non, faire la tournée avec moi? Si oui, suivez-moi?... si non, je vous lâche!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais, c'est que, moi, je suis connue à X... et il m'est infiniment désagréable de...

FOLLEUIL, *très sérieux*. — Je vous avais bien dit que ça ne vous amuserait pas...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ça m'amuse... mais... Enfin! je suis les yeux fermés...

On entre dans le café. Il y a une salle de billard, puis un petit jardin et des tonnelles ; partout du monde attablé. Air

épais; odeur de bière et d'eau-de-vie de marc. Conversations bruyantes et nuage de fumée tellement opaque qu'on ne distingue rien.

MADAME DE SANFROY, *suffoquée.* — Ah! mon Dieu!

FOLLEUIL. — Oh! ne faites pas de grimaces!... ça gâterait tout!

MADAME DE GRANSAVOYR. — C'est cette atmosphère qui est... surprenante... au premier moment...

FOLLEUIL. — Asseyons-nous dans le jardin?... (*Ils s'asseyent autour d'une table.*) A présent, il faut consommer!... consommer beaucoup...

MADAME DE SANFROY. — Je voudrais une glace...

FOLLEUIL. — Quelle erreur! Je ne puis vous permettre qu'un bock ou une prune, et encore, la prune, c'est bien élégant!

MADAME DE CHARMEUSE. — Allons,

dites quelque chose, Folleuil, que nous puissions nous en aller?...

FOLLEUIL. — Nous en aller?... Nous arrivons!... Si vous croyez que c'est ainsi qu'on engage la lutte, sans reconnaître auparavant le terrain, sans sonder?... Allez regarder jouer au billard et soyez aimable pour messieurs les voyageurs... si l'occasion se présente... Si elle ne se présente pas, faites-la naître ?... Messieurs les voyageurs sont extrêmement influents et...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Comment des gens de passage peuvent-ils être si influents que ça!... Et puis, à quoi voyez-vous que ce sont des voyageurs?... Ils ont l'air d'habitués, au contraire !...

FOLLEUIL. — Ce sont des *voyageurs de commerce*, ce qu'autrefois on appelait des commis voyageurs... A présent, il faut se garder de cette appellation qui les choque-

rait profondément... Allez, et soyez adroites...

Ces dames s'éloignent. Folleuil rôde autour des tables et finit par entamer la conversation.

Madame de Charmeuse va examiner la partie de billard avec intérêt. Mesdames de Sanfroy et de Gransavoyr font le tour de la salle en admirant les gravures accrochées au mur.

Xaintrailles, Jacques et Fryleuse fument tranquillement près de la table couverte de bocks.

Un des joueurs manque un carambolage élémentaire : hurlements des spectateurs.

UN HABITUÉ. — Oh! est-il possible de manquer un coup pareil!...

LE JOUEUR. — C'est vrai !... J'ai joué comme un pied !...

MADAME DE CHARMEUSE, *très gracieuse.* — Vous jouez au contraire très bien,

Monsieur!... (*Folleuil surveille du jardin et écoute.*) Seulement, vous avez une tendance à prendre la bille un peu trop en dessous et à droite; si vous aviez pris votre bille en tête et à gauche (*souriant*), si toutefois vos opinions ne s'y opposent pas?... (*Folleuil approuve de la tête.*)

LE JOUEUR, *très bourru.* — Je n'ai pas d'opinions, Mademoiselle!... J'exécute les ordres que je reçois sans me préoccuper d'où ils viennent — et voilà!

MADAME DE CHARMEUSE, *un peu décontenancée.* — C'est-à-dire les commandes... Est-ce que vous en acceptez de tout le monde? Si cela était, je voudrais...

LE JOUEUR, *de plus en plus bourru.* — De quoi, des commandes?... De quoi, de tout le monde?... Je n'ai d'ordres à recevoir que du sous-préfet, des magistrats et du maire... et encore!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ah! vous fournissez la préfecture?...

LE JOUEUR. — Je fournis?... Ah ça, ma petite demoiselle, à qui croyez-vous donc parler?...

MADAME DE CHARMEUSE, *très déconcertée.* — Mais je ne sais... je...

LE JOUEUR. — Eh bien, si vous ne le savez pas, je vais vous le dire... Je suis le commissaire central!... (*Narquoisement, après un temps.*) A votre service?...

FOLLEUIL. — Ah! mes enfants!... quelle gaffe!

Xaintrailles, Jacques et Fryleuse rient dans leur barbe. Madame de Gransavoyr et madame de Sanfroy se regardent avec terreur.

MADAME DE CHARMEUSE, *se remettant.* — Ah! je vous demande pardon, monsieur le commissaire, je ne vous reconnaissais pas!... je ne vous ai aperçu qu'une fois, à Valfleury,

de très loin,... quand vous êtes venu pour cette histoire de garde... (*Se présentant.*) La marquise de Charmeuse...

LE COMMISSAIRE, *stupéfait.* — Vous, madame la marquise!... Je m'attendais si peu à vous rencontrer ici, que je ne vous remettais pas non plus!... Et monsieur le marquis va bien?... Il ne vous a pas accompagnée?

MADAME DE CHARMEUSE. — Non! Nous avons amené à X... un de nos amis qui fait une tournée électorale... (*Elle désigne Folleuil, autour duquel un cercle commence à se former.*) Et M. de Charmeuse ne veut pas, en se mêlant des élections, désobliger un des deux candidats avec lesquels nous n'avons eu jusqu'à ce jour que de bonnes relations... Ça marche-t-il comme vous voulez?

LE COMMISSAIRE. — Mon Dieu, madame la marquise, je ne veux pas dire du mal du

candidat réactionnaire, mais vous le connaissez et... suffit, n'est-ce pas?... Vous comprenez qu'il ait peu de chances?... Celui de M. Jules Ferry passera comme une lettre à la poste. (*Il montre Folleuil.*) C'est pour M. d'Encroutey que ce monsieur travaille, naturellement?...

MADAME DE CHARMEUSE. — Non, c'est pour l'autre...

LE COMMISSAIRE, *ahuri*. — Pour Jardon!... Ah bien, il peut s'éviter cette peine-là, allez!... Il est bien sûr d'être nommé, Jardon!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais non, pas pour Jardon, pour M. du Progrey...

LE COMMISSAIRE. — Vous dites?

MADAME DE CHARMEUSE. — M. du Progrey...

LE COMMISSAIRE, *bondissant*. — Un concurrent!... un nouveau qui surgit comme ça?... au dernier moment!!! Oh! les mâtins!!

Pardon, madame la marquise, mais nous étions si tranquilles!... Et qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

MADAME DE CHARMEUSE, *hésitant.* — C'est... c'est... Tenez, monsieur le commissaire, M. de Folleuil vous renseignera beaucoup mieux que moi... (*Ces dames et le commissaire se rapprochent de Folleuil qui parle avec animation au milieu d'un grand cercle; on l'écoute attentivement.*)

FOLLEUIL, *pérorant.* — Puisque je suis entouré de gens intelligents et instruits, je puis bien dire librement ce que je pense et ce que je veux, ce que vous pensez et voulez, ce que tous les gens de cœur pensent et veulent!... (*Murmure vague et difficile à interpréter.*) Vous ne vous dissimulez pas, Messieurs, que l'heure où nous sommes ne ressemble plus à ces dernières années de l'empire où la résistance aux empiètements du gou-

vernement était si applaudie, si encouragée, si populaire ! ! ! Les idées d'immobilité et de pouvoir sont momentanément plus en faveur que les idées de progrès et d'affranchissement... (*Murmure approbateur.*) C'est une réaction naturelle, mais cette réaction durera peu... Nos gouvernants seront étonnés un jour de l'implacable mémoire avec laquelle les hommes mêmes qui composent à cette heure la majorité, leur rappelleront tous les griefs qu'on a l'air d'oublier si vite aujourd'hui... Observez d'ailleurs, Messieurs, comme dans cette série d'actes arbitraires qui se succèdent depuis quelques temps, le gouvernement manque de grandeur, de franchise et de courage. Il nous prend toujours en traître, par derrière, au moment où on ne s'y attend pas !... Il nous conteste nos franchises les plus essentielles ; il nous chicane sur nos facultés les mieux acquises ; il échafaude son

arbitraire sur un tas de vieilles lois vermoulues et abrogées; il s'embusque pour nous dérober nos droits dans cette forêt de Bondy des « décrets », à travers laquelle la liberté ne passe jamais sans être dévalisée!... (*Murmure très approbateur.*)

FRYLEUSE. — C'est vraiment pas mal troussé, ce qu'il dit-là?...

JACQUES. — Je crois bien, c'est du Victor Hugo!

XAINTRAILLES. — Oh! croyez-vous?

UN AUDITEUR. — Les décrets ont pourtant du bon!

FOLLEUIL. — Du bon, tant qu'ils ne vous atteignent pas, c'est certain, mais prenez garde!... Tandis que vous regardez garrotter le voisin, vous ne voyez pas qu'on s'apprête à vous garrotter vous-même. Tenez, voici un numéro du *Figaro* qui donne le discours de M. Jules Ferry in extremis... pardon in

extenso, veux-je dire!... je vais vous en lire quelques passages, et vous tâcherez de deviner entre les lignes ce qu'il pense et n'ose dire ouvertement?... Vous tâcherez de comprendre à quel point il cherche à se jouer des masses, à quel point il vous met dedans?... (*Murmures.*)

FRYLEUSE. — Est-ce que c'est encore du Victor Hugo, ça?

JACQUES. — Non, je crois que ça, c'est vraiment du Folleuil...

XAINTRAILLES. — Regardez donc ces dames, c'est trop drôle !

Le fait est que ces dames sont enthousiasmées; elles boivent les paroles de Folleuil. Elles ne soupçonnaient pas ce Folleuil politique, qui tient deux cents personnes « suspendues à ses lèvres ».

FOLLEUIL, *continuant en brandissant son journal.* — Tous les discours de M. Jules

Ferry ne sont qu'un tissu de mensonges et de restrictions, sauf, cependant le dernier, où, au contraire... mais n'anticipons pas!... Sans doute, Messieurs, il en est parmi vous qui appartiennent au commerce, enfin qui s'occupent d'affaires à un titre quelconque, comme producteurs ou comme consommateurs ?... Eh bien, qu'était-ce que ce discours?... je vous le demande?... une vaste blague, rien de plus!... (*Murmures indéfinis.*)

MADAME DE GRANDSAVOYR. — Oh!

MADAME DE SANFROY. — Il a tort de changer de style!

JACQUES. — Le talent de l'orateur consiste surtout à se mettre à la portée de son auditoire...

FOLLEUIL, *reprenant.* — Oui, une vaste blague! car ce discours ne satisfaisait complètement personne!... A quoi bon toutes ces

restrictions dans la canaillerie? à embêter tout le monde...

MADAME DE CHARMEUSE. — Oh! il s'anime trop!...

FOLLEUIL, *continuant.* — D'abord, ce discours a été accueilli avec enthousiasme, puis on a réfléchi qu'il aurait pu être mieux... On s'est refroidi; on a commencé à flairer la trahison qui s'ébauchait alors légèrement et qui aujourd'hui est complète!... Car, il n'y a pas à s'illusionner, M. Jules Ferry lâche le peuple, c'est-à-dire la partie vaillante, intelligente et active de la nation!... le peuple, sur le ventre duquel il a marché pour s'élever!... le peuple, auquel il doit tout et qui ne lui doit rien!... (*Murmures approbateurs.*) Messieurs, il me reste peu de choses à vous dire: le candidat qui se présente à vous par ma voix n'a qu'un but: « combattre la candidature opportuniste!... » il le déclare franchement et dissi-

mule modestement une personnalité remarquable derrière la grande œuvre à laquelle il veut bien se consacrer. Il n'a qu'une ambition: être utile au pays et démasquer les honteuses menées d'une poignée de sinistres farceurs...

Vive émotion à droite et à gauche.

Le commissaire de police s'approche de Folleuil; ils causent tous deux quelques instants; puis on questionne Folleuil: « Quel âge a M. du Progrey? Où habite M. du Progrey? Qu'a fait jusqu'ici M. du Progrey? » Folleuil répond discrètement. Il est vraiment très digne dans ce rôle tout nouveau pour lui.

Enfin on se décide à sortir. Le commissaire de police accompagne toujours ces dames qui, tandis que Jacques va faire avancer le breack, entrent chez le pâtissier. Elles meurent de faim. La boutique est trop petite pour contenir tout le monde; la porte reste ouverte et on

goûte sur le trottoir, à la profonde stupéfaction des passants.

FOLLEUIL, *à la marchande.* — Qu'y a-t-il dans ces « douillons », Madame?

LA MARCHANDE. — Ce sont des chaussons de pommes aux prunes, Monsieur...

MADAME DE SANFROY. — Mon cher Folleuil, vous avez été superbe !...

FRYLEUSE. — Il a un toupet, cet animal-là !

LE COMMISSAIRE. — J'ai vu le moment où j'allais être forcé d'intervenir; ça prenait des allures de réunion qui auraient pu...

XAINTRAILLES, *interrompant brusquement.* — Quelle est cette dame, monsieur le commissaire? (*Il montre une grande et jolie femme brune qui traverse la place, tenant en laisse un petit chien havanais. Toilette tapageuse.*)

LE COMMISSAIRE. — C'est une dame... une dame qui... (*Il lui parle bas.*)

MADAME DE CHARMEUSE, *riant.* — Elle en a l'air !...

LE COMMISSAIRE, *étonné.* — C'est pourtant à X... la seule fille qui se respecte, madame la marquise !... (*Fou rire.*)

Folleuil étouffe en avalant son « douillon ».

On monte en voiture, il y a encore le « Hameau vert » à visiter avant de retourner au Valfleury. Folleuil et le commissaire de police se serrent la main au départ.

MADAME DE GRANSAVOYR, *à madame de Charmeuse.* — Il faut convenir qu'il est bon enfant, votre commissaire de police !... Vous commencez par lui demander qui il fournit et s'il reçoit des commandes de tout le monde, Folleuil vient le déranger et lui tailler de la besogne avec son M. du Progrey...

FOLLEUIL. — Oh ! il peut continuer ses parties de billard paisiblement, allez !... ce

n'est pas mon candidat qui lui donnera du fil à retordre !...

MADAME DE CHARMEUSE, *vivement.* — Vous croyez qu'il ne passera pas ?

FOLLEUIL. — Peut-être que si ?... il y a du pour et du contre... Mais qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

MADAME DE CHARMEUSE. — Il m'intéresse depuis que je vous ai entendu parler, je ne dirai pas de lui précisément...

FOLLEUIL. — Ce serait inexact...

MADAME DE CHARMEUSE. — Mais de ses idées, de ses...

JACQUES. — Ah ça ! tu es devenu républicain, toi ?

FOLLEUIL. — Moi ? mais pas du tout !...

JACQUES. — Qu'es-ce que tu es donc ?

FOLLEUIL. — Je suis bonapartiste !...

XAINTRAILLES. — Ah bah ! et depuis quand ?

FOLLEUIL. — Depuis le 4 Septembre!... J'ai toujours eu l'esprit de contradiction, moi !...

MADAME DE GRANSAYOYR. — Vous n'avez pas idée à quel point je viens de m'amuser pendant ces deux heures !...

MADAME DE SANFROY. — Moi aussi !...

MADAME DE CHARMEUSE. — Folleuil, à votre place, je me ferais orateur ?...

FOLLEUIL, *d'un air confidentiel.* — J'y ai déjà pensé !... Les réunions publiques m'attirent !...

IV

On arrive au « Hameau vert ». C'est un délicieux petit village accroché à mi-côte, au-dessus de la rivière. Il est quatre heures et demie ; c'est l'heure à laquelle « on mange un morceau ». Les paysans sont au travail,

mais ils se reposent un instant. Ils regardent le breack et les jolies femmes qui en descendent, avec cette indifférence absolue du paysan pour tout ce qui n'est pas lui, la terre ou le bétail. Ici, rien de la remuante curiosité de la sous-préfecture. Folleuil se dirige vers une armée de travailleurs qui, étendus au grand soleil près de leurs outils, sommeillent les yeux ouverts. La plupart ne bougent pas ; deux ou trois s'asseyent et le regardent avec étonnement lorsqu'il commence à parler. Bientôt, l'hostilité se dessine nettement. On répond par des ricanements.

FOLLEUIL. — Enfin, pour qui votez-vous ?

UN VIEUX PAYSAN *édenté, au nez pointu, à la physionomie sournoise et finaude.* — Eh ! j'vous l'dirons point, bê sûr...

FOLLEUIL. — Permettez... Je n'ai pas l'indiscrétion de vous demander « le nom » de votre candidat, je...

LE VIEUX PAYSAN. — Alors, pourquoi faire qu'vous v'nez chez nous, ê don?...

FOLLEUIL. — Je désirais seulement connaître vos idées, vos tendances, afin de vous indiquer le candidat que je patronne... s'il pouvait vous convenir?...

LE VIEUX PAYSAN. — Eh! merci donc, c'est d'jà trop d'deux!... ê mosieu d'Encroutey qui veut qu'on soit pour lui, mossieu l'docteur aussi...

FOLLEUIL. — Comment, il y a encore un médecin?...

MADAME DE CHARMEUSE, *s'approchant.* — Mais non!... Voyons, Folleuil, vous n'avez donc jamais habité la campagne?... vous ne savez pas que le vétérinaire est toujours appelé « monsieur le docteur »?

LE VIEUX PAYSAN. — C'est vrai qu'à la campagne on n'parle point bien, mais chacun fait comme y peut, pas vrai, mame la marquise?

MADAME DE CHARMEUSE. — Tiens, vous me connaissez ?

LE VIEUX PAYSAN. — Parbleu qu'oui, qu'on vous connaît au « Hameau vert » !... qu'vous y passez assez souvent à cheval, même qu'vous d'vez pas co être ben jeune, qu'y a bougrement longtemps que j'vous vois passer !... et par des soleils et des grains !... qu'c'est à pas comprendre qu'un p'tit bout d'femme comme vous en soye point péri...

MADAME DE CHARMEUSE, *riant*. — C'est vrai !... il y a longtemps que je passe à cheval !...

LE VIEUX PAYSAN. — Et qu'vous courez au grand galop par l'travers des champs, qu'ça fait mal à voir pou' l' récoltes...

MADAME DE CHARMEUSE, *inquiète*. — Est-ce que j'ai abîmé quelque chose ? Je ne passe pourtant jamais à travers champs que quand tout est coupé, à la fin de septembre...

LE VIEUX PAYSAN, *d'un air en dessous.* — Vous abîmez point, parc'qu'c'est coupé... ê don!... mais si c'était point coupé, ça s'rait du bien perdu!...

MADAME DE CHARMEUSE. — Ah! bon! très bien!... (*A Folleuil.*) Si nous nous en allions?

FOLLEUIL. — Un instant, je voudrais...

LE VIEUX PAYSAN. — Si c'est pour nous faire causer, j'causerons point, ê don!... c'est pas la peine!...

MADAME DE CHARMEUSE, *bas à Folleuil.* — Vous n'en tirerez rien, je connais les paysans, il ne dira pas un mot!...

MADAME DE GRANSAVOYR. — Allons ailleurs...

TOUS. — Allons ailleurs!... (*Ils se disposent à regagner la voiture.*)

LE VIEUX PAYSAN *se décide à se lever, il enlève son bonnet et s'approche en geignant de madame de Charmeuse.* — L'année a

été ben dûre, mame la marquise... la grêle nous a fait ben du mal... si mossieu l'marquis voulait attendre?...

MADAME DE CHARMEUSE. — Attendre quoi ?

LE VIEUX PAYSAN. — Pou' l'terme d'la Saint-Jean, et pis l'autr', d'Pâques, qu'est déjà r'dû...

MADAME DE CHARMEUSE. — Comment! vous êtes des fermiers de Valfleury?...

LE VIEUX PAYSAN, *de plus en plus suppliant*. — Pour vous servir, mame la marquise!... d'la ferme des Épines, ê qu'si vous vouliez ben prier pour nous don, qu'vous seriez bonne et qu'nos prières...

MADAME DE CHARMEUSE, *illuminée*. — Écoutez?... on attendra, mais à une condition : c'est que vous voterez et ferez voter vos garçons pour la personne que vous indiquera monsieur?...

LE VIEUX PAYSAN. — Mais d'tout not cœur, mame la marquise!... qu'y fallait don l'dire, que j'savions point qu'vous vous intéressiez à c'ty-là, qu'à nous, voyez-vous, qu'ça nous est ben égal!...

FOLLEUIL. — Je ne sais pas jusqu'à quel point Charmeuse va être enchanté de cette façon d'obtenir des voix?...

Le vieux paysan jure de voter et de faire voter tout le village pour M. du Progrey.

On rentre à sept heures et demie; au dîner, ces dames dévorent, tout le monde est de bonne humeur. M. de Charmeuse, qui de son côté s'est promené à cheval, dit que le vétérinaire est sûr de passer; ces dames, elles, ont la conviction que le candidat de Folleuil sera élu. Elles finissent par prendre la parole quand Folleuil a un instant de défaillance; elles sont du reste soutenues par l'espérance, le succès ne leur paraît pas douteux.

V

Le soir du vote. — Dans la salle de billard. Il est minuit. On a envoyé une voiture à X... pour connaître le résultat. Ces dames sont furieuses contre Folleuil, qui a refusé d'y aller lui-même. Déjà, il n'a pas voulu assister au dépouillement; on l'accuse de lâcher ses amis au dernier moment.

MADAME DE GRANSAVOYR. — Je ne comprends pas comment vous avez le courage de jouer tranquillement au billard, tandis que le sort de votre ami se décide là-bas ?...

FOLLEUIL. — Il est même décidé, certainement !... mais... je ne suis pas inquiet !...

MADAME DE SANFROY. — Vous êtes sûr qu'il sera nommé?

FOLLEUIL. — Pas absolument sûr, mais enfin...

MADAME DE CHARMEUSE. — Moi, cette tournée m'a tellement intéressée que, pour pouvoir la recommencer, je voudrais presque qu'il y eût ballottage?...

FOLLEUIL. — Vous auriez tort de compter là-dessus!...

MADAME DE CHARMEUSE. — N'est-ce pas que c'est mal?

FOLLEUIL. — Ce n'est pas que ce soit mal, mais...

Le domestique paraît; tout le monde se lève à son entrée.

CES DAMES. — Eh bien?

LE DOMESTIQUE. — M. Jardon est élu avec 4,000 voix de majorité; M. d'Encroutey en a obtenu 2,600 seulement...

CES DAMES, *en chœur.* — Et M. du Progrey?

LE DOMESTIQUE, *surpris*. — On n'a pas parlé de celui-là!... (*Consternation. Silence.*)

MADAME DE CHARMEUSE. — Mon pauvre Folleuil, quel échec! Vous devez être désolé?...

FOLLEUIL. — Euh!... Euh!... désolé, c'est peut-être beaucoup!...

CES DAMES, *en chœur*. — Est-il égoïste, ce Folleuil!!...

CHACUNE, *à part*. — Mais qu'il est amusant! ... Ah! s'il voulait???...

CELUI QUE

« LA CAMPAGNE INSPIRE » !

Route de Versailles par les bois. Il est quatre heures et demie. Mails, victorias, vis-à-vis, etc., etc...

Un grand mail jaune un peu lourd, conduit par le COMTE DE PROVENCE. Près de lui, MADAME DE LA THENU. Puis, SANGÈNE, MADAME DES ESPÉRYDES, D'ÉPIÇAY, LA

PETITE D'HABANDON, LE BEAU VOLO et LA MARQUISE DE LYANE. — LE COMTE DE PROVENCE et MADAME DE LA THENU sont absolument corrects; les autres semblent d'une gaieté folle.

— Nous avons de la veine d'être en tête!... Nous évitons la poussière...

— Et les autres avalent la nôtre!...

— Ça, ça m'est égal!...

— Ben, pas à moi!... parce que c'est précisément cet animal de Grinche qui nous suit...

— Tiens!... je ne reconnaissais pas le chargement!... les d'Houbly n'y sont pas aujourd'hui?...

— D'Houbly y est... mais sa femme est avec les de Rèche; elle préfère ça, pour roucouler à l'aise avec Xaintrailles...

— Ah! bah!...

— Comment? vous ne savez pas ça?... C'est amusant comme tout!... ils se lancent des regards bleus!... à quelques pas, on croirait à une grande passion!...

— Eh! qu'est-ce qu'une grande passion peut faire à la petite d'Houbly?... Une tête à l'évent, riant toujours, ne rêvant jamais...

— Euh!... euh!... on ne sait pas!... Ces petites femmes-là ont quelquefois des aspirations vers l'inconnu...

— Pauvre Xaintrailles!...

— Pourquoi : pauvre Xaintrailles?

— Parce que je plains le monsieur qui se trouve mis en demeure de réaliser « des aspirations vers l'inconnu... » Mâtin!... il ne doit pas être à la noce!...

Le comte de Provence, qui entend quelques bribes du dialogue de ses invités, cherche vainement à détourner la conversation, en faisant admirer un site.

— Charmant, ce coude ?...

— Quel coude?...

— Celui de la route... Ne trouvez-vous pas?

— Non !... moi je n'aime que les coudes roses... avec une petite fossette à la place où les coudes mal faits ont une pointe...

Le comte de Provence renonce à diriger la conversation. Madame de la Thenu fait une tête.

Sur un mail tête de nègre, mal attelé, conduit par le BARON DE GRINCHE, MADAME DE TRÊNE, M. DU RAVIN, MADAME O'STER, M. D'HOUBLY et LE PETIT DE JALON.

— Cette satanée poussière m'aveugle !...

— N'allez pas nous verser, au moins?

— Je fais comme je peux !... Et dire que pendant quinze jours, il a plu sans désem-

parer!... Ça a cessé de tomber juste à point pour nous préparer cette poussière!... Non, c'est à n'y pas croire!...

— C'est ma femme qui va en avaler!... Le mail des de Rèche est le dernier...

— Bah!... elle ne s'en apercevra pas!...

— Pourquoi donc?...

— Parce que... parce que... (*Pataugeant.*) Parce que... à son âge on ne fait pas attention à ces choses-là!...

— Comment, à son âge?... mais nous sommes assortis et je vous assure que moi, je m'aperçois parfaitement de...

— Bon!... bon!... je vous crois sans preuves!...

— Conduit-il prudemment, au moins, de Rèche?...

— Mais oui... soyez paisible!... votre femme ne court aucun danger; d'ailleurs, Xaintrailles est là!...

— Ah! oui! c'est vrai!... Xaintrailles est là!...

— Non!... on n'est pas plus bête que ce pauvre d'Houbly!...

— Qu'est-ce que vous dites?...

— Rien... ça ne vous amuserait pas!...

Le mail des jeunes officiers; chevaux du gouvernement vigoureusement menés par le PETIT DE TOPO. — MESSIEURS DE RAPOR, DE NECTAR, D'IGNAR, etc., etc., et quelques « civils » amis.

— Malheureux de ne pas être devant... nous irions d'un autre train!...

— Oh!... nous arriverons toujours trop longtemps avant le dîner!...

— Pourvu que nos provisions soient arrivées à temps!... Cette brute de Rabiot est capable de se mettre en retard!...

— Il est indécrottable!... le capitaine Peudvaine, qui a trente ans de services, dit qu'il n'a jamais rencontré un cantinier pareil!...

— C'est que ce serait stupide, nombreux comme nous le sommes, de ne pas fournir notre part!...

— Gentil, notre mail!... mais ça manque un peu de femmes!... il aurait fallu inviter les d'Houbly!... nous aurions eu la plus jolie femme du lot!...

— Pour qu'elle acceptât une place chez nous, fallait aussi trimballer Xaintrailles, alors!...

— Oh! vraiment! c'est si chaud que ça?...

— Elle est toquée de lui!...

— Il ne doit pas s'embêter!

— Oh! il fait l'indifférent, mais au fond il est très pris... autant qu'il peut l'être!...

LE BARON DE PULOR conduisant un

mail somptueux. LADY SALYCOK, LE PRINCE TUMULUS, M. D'OKAZ, MADAME DE VESPÉTRO, LE COMTE DE LA PANE et LA DUCHESSE DE CORDAPOTENCIA.

— Êtes-vous sûr, baron, qu'on aura des chaises? moi d'abord, plutôt que de m'asseoir à terre... je ne dînerais pas...

— Duchesse, j'ai envoyé sept chaises, nous sommes sept!...

— J'ai faim...si nous ouvrions un panier?...

— Y pensez-vous? manger à présent!... pour troubler votre estomac...

— Mon estomac!... ah! on voit bien que vous ne le connaissez pas!... Mon cher, je mangerais le contenu de ce panier, sans aucun effort...

— Oh!... il y a là deux pâtés de foie gras; un aspic de caille à calottes de moelle; dix livres de fraises et un obus frappé...

— Eh bien, voilà-t-il pas une belle affaire?... le plus dur serait le foie gras... parce qu'il en a deux!... et encore en le mangeant sans pain, à la cuillère... ça fond dans la bouche!...

— Pourquoi n'avez-vous pas emmené Xaintrailles?... C'est le pâté qui m'y fait penser! lui aussi, il fond!...

— C'est l'amour qui le fait fondre...

— Peste !...

— Oh! pas comme vous l'entendez... au contraire...

— Ah! un amour contrarié?...

— Contrarié n'est pas le mot... non... C'est tout simplement un amour... non satisfait... vous savez-bien... madame d'Houbly?...

— Comment, encore?...

— Dame? toujours!... tant « qu'elle ne couronnera pas sa flamme », comme disent les gens qui se piquent de parler élégamment...

— Ça chauffe diablement!... ils sont là-bas,

seuls derrière le mail des de Rèche!... Ce qu'ils s'en donnent!...

— Oh!... Passez vite la lorgnette?...

— Vous vous méprenez, duchesse!... ils s'en donnent... convenablement, la lorgnette ne servirait à rien...

— Ah! tant pis!...

Le mail le plus chic, conduit par le comte de **GALBE** ayant près de lui **MADAME D'HOUTRANS**; puis **MESDAMES DE TREMBLE** et **DE JABO**; **MESSIEURS D'EBROUILLAR, DE TRANSPOR** et **DE JARDE.**

— Tout ce que vous voudrez!... ça me crispe de voir des amoureux, quand je suis seul, isolé...

— Merci!... on n'est pas plus gracieux!... d'ailleurs, pourquoi les regardez-vous?

— Je ne peux pas m'en empêcher! c'est

plus fort que moi !... ça m'attire... elle est adorable, cette petite d'Houbly !...

— Elle est surtout « amoureuse en dehors », comme une femme qui n'a pas encore... vous comprenez?...

— Oh ! vraiment ?... mais êtes-vous sûr de ça ?...

— Dame ! je pense que si, il en était autrement, ils ne s'amuseraient pas à roucouler ainsi à la face du ciel et sous l'œil du prochain...

— Vous avez peut-être raison...

Le mail des de Rèche, conduit par M. DE RÈCHE ; près de lui, MADAME DE VYELGARDE ; derrière eux, MADAME DE RÈCHE et le GÉNÉRAL. Ils semblent sommeiller doucement. Seuls à l'arrière du mail, XAINTRAILLES et MADAME D'HOUBLY, plongés dans une conversation très intéressante.

— Savez-vous si c'est avant ou après le dîner qu'on ira voir l'étang de Saint-Cucupha ?...

— Ne vous occupez donc pas de... du saint que vous dites, et répondez plutôt à ma question ?... m'aimez-vous ?

— Non !

— M'aimerez-vous ?

— Non !...

— Oh ! ça, par exemple ! vous n'en savez rien...

— Alors, pourquoi le demandez-vous ?

— Pour voir ce que vous diriez ! c'est égal, j'ai fait du chemin, sans que ça paraisse !... Il y a huit jours encore, je n'aurais pas obtenu de vous avoir là, près de moi, seule avec moi ?...

— Vous appelez ça seule ?

— Absolument !... Le général et cette excellente madame de Rèche font leur petite sieste de santé ; de Rèche est uniquement occupé à

empêcher ses chevaux de volée de poser leur croupe sur le nez de ses chevaux de timon; quant à la mère Vyelgarde, elle sait à quoi s'en tenir sur la tenue convenable en pareil cas; elle s'intéresse à l'escarmouche et juge les coups sans jamais broncher; elle a tant vu le feu!... Tenez, je n'y tiens plus!... Laissez-moi embrasser votre petite main?... personne ne regarde! vous ne voulez pas?... vous avez tort... Enfin, je ne veux pas vous être désagréable...

MADAME D'HOUBLY, *à part.* — A la bonne heure!... il est respectueux!... C'est très bien à lui, d'être respectueux, car vraiment, au milieu de tous ces gens qui dorment, il pourrait bien se permettre quelques... privautés...

Elle le regarde avec bienveillance.

XAINTRAILLES, *à part.* — Je crois que j'aurais tort d'aller trop de l'avant... à cette

heure-ci?... Plus tard, nous verrons, mais pour l'instant je serai d'un correct...

MADAME D'HOUBLY. — Nous arrivons!

XAINTRAILLES. — Déjà?... nous étions si bien!...

Il lance un doux regard à madame d'Houbly qui y répond.

II

Un rond-point gazonné; toutes les voitures dételées et rangées le long du bois. Grand mouvement de va-et-vient. On sort les paniers de provisions.

Chacun aide, en attendant le retour des domestiques occupés à installer les chevaux à l'hôtel le plus proche.

LE PRINCE TUMULUS, *traînant d'un air*

navré un énorme panier. — C'est très fatigant de faire le ménage !...

MADAME DE VYELGARDE, *assise sur le revers d'un fossé le regardant faire.* — Allons donc !... c'est le plaisir, au contraire !...

— Oui ?... Eh bien, pourquoi restez-vous assise, alors ?...

— Moi !... je me repose !...

LE PETIT DE JALON, *la regardant, à part.* Ce repos est vaillamment gagné !...

LE BARON DE PULOR, *parcourant le rond-point avec agitation.* — Mes sept chaises !... Où sont-elles, mes sept chaises ?... il en manque deux !... ce sont des hollandaises Louis XIV !... j'en ai douze !... ça va tout dépareiller !...

XAINTRAILLES, *suivant pas à pas madame d'Houbly.* — Si vous saviez combien c'est gentil de vous voir trottiner ainsi dans l'herbe ?... vous ne marchez pas de la

même façon que sur un tapis... C'est inouï la quantité de transformations que peut...

MADAME D'HOUBLY. — Au lieu de bavarder, aidez-nous donc un peu à mettre le couvert?...

— J'aime mieux vous regarder !...

LE COMTE DE PROVENCE, *apportant péniblement un panier.* — Que peut contenir ce panier?... du plomb?... à moins que ce ne soit de la vaisselle?... Il est de taille moyenne, c'est pour ça que je l'avais choisi... mais, saperlotte!... il est bien rempli!...

LADY SALYCOK, *avec dédain.* — Oh!... oh!... vous êtes faible à ce point?... oh! fi!...

LE COMTE DE PROVENCE. — Comment, fi?... si vous croyez que c'est amusant de porter 40 kilos pendant 500 mètres!... et par cette chaleur, encore!...

LADY SALYCOK. — Oh ! chaleur ! le vent d'est !...

LE COMTE DE PROVENCE. — Le vent d'est est aussi chaud qu'un autre ! (*A part.*) Cette Anglaise est rasante !...

On entend un fracas épouvantable.

— Allons, bon !... C'en est un qui a porté son panier encore plus difficilement que moi !...

LE PETIT DE TOPO et MONSIEUR DE RAPOR ont lâché un panier qui contenait des vins fins; les bouteilles qui ont roulé sur l'herbe sont intactes, mais d'autres se sont brisées en tombant les unes contre les autres.

DE NECTAR. — Il fait bien soif!... si nous buvions un peu de cet excellent vin, en attendant le dîner?...

Acceptations enthousiastes. On boit pas mal de verres de l'excellent vin.

XAINTRAILLES, *offrant une coupe de vin d'Asti à madame d'Houbly.* — Voulez-vous?...

MADAME D'HOUBLY. — Et vous?... vous n'en buvez pas?

XAINTRAILLES. — Jamais!... Le vin d'Asti me porte à la tête!...

MADAME D'HOUBLY. — Ah!... (*A part.*) Ce pauvre Xaintrailles!... Il est si comme il faut!... les autres n'y regardent pas de si près, eux!...

Elle examine les buveurs; pendant ce temps, Xaintrailles avale rapidement plusieurs verres de xérès.

LE BEAU VOLO, *à madame de la Thenu, avec laquelle il met le couvert.* — Pardon... voulez-vous me laisser un peu de nappe par ici?... Vous tirez tout le temps la couverture à vous... la nappe, veux-je dire...

Madame de la Thenu semble scandalisée.

— Comment, vous ne savez pas mieux mettre un couvert que ça?...

DE TRANSPOR, *déballant un paquet.* — Oh ! qu'il est beau !... Regardez-moi la mine de ce gros pâté blond?...

Il enlève le petit bouchon de croûte et fourre son nez dans le trou pour sentir le pâté.

— Ah! il sent d'un bon!... A quelle heure va-t-on dîner?

MONSIEUR DE GRINCHE, *tirant sa montre.* — On a dit à six heures et demie, et il est six heures...

DE TRANSPOR. — Encore une demi-heure!... Je n'attendrai jamais si longtemps!

Il coupe une tranche énorme et la mange à la main comme une tartine.

LE COMTE DE GALBE, *écœuré.* — Oh!... est-il possible?... mordre ainsi dans du foie gras!...

MADAME D'HOUBLY, *regardant Xaintrailles.* — Comme il se tient, lui!

XAINTRAILLES, *qui est revenu au xérès, se raidissant, à part.* — Il me semble que le soleil se couche... J'en suis bien aise, car il tape d'un dur... d'un dur à cuire... c'est le cas de le dire!... Eh! eh! (*Il rit.*) Je commence à croire que j'ai eu tort de boire ce xérès! ça me tourne!... Dieu! que madame d'Houbly est jolie!... Il faut absolument que je l'embrasse!... je n'y tiens plus!...

MONSIEUR D'HOUBLY, *s'approchant de lui.* — Cet excellent Xaintrailles!... Eh bien?... ma femme est arrivée saine et sauve... sans verser?...

XAINTRAILLES. — Hélas!!!

MONSIEUR D'HOUBLY, *surpris.* — Comment, hélas?... J'avoue du reste que je n'osais l'espérer...

XAINTRAILLES. — Ah! bah!...

MONSIEUR D'HOUBLY. — Parce que, voyez-vous, sur le haut de ces diables de mails, on est nombreux, on s'amuse, on perd la tête... Je vous trouve rouge... vous n'êtes pas souffrant?...

XAINTRAILLES, *se redressant vivement.* — Moi, souffrant?... jamais souffrant!...

Il quitte M. d'Houbly, et va à madame d'Houbly qui continue à déballer les paniers.

— A présent, voulez-vous me permettre de vous baiser la main, dites?...

MADAME D'HOUBLY, *se défendant mollement.* — En quel honneur me baiser la main?... vous êtes fou!...

XAINTRAILLES. — Absolument fou!... Voyons, laissez faire?... à la campagne... on se laisse toujours baiser la main... Je dirai plus... on n'y vient pas pour autre chose...

MADAME D'HOUBLY, *à part.* — Pauvre

garçon!... comme il en a envie... et comme il est gentil!...

XAINTAILLES, *insistant toujours.* — Vous ne voulez pas?... Songez que je vais prendre, tout à l'heure, ce que, pour l'instant, je sollicite humblement...

MADAME D'HOUBLY. — Par exemple!...

XAINTRAILLES. — Comme je vous le dis!... et si j'agissais autrement, vous me considéreriez, avec raison, comme un imbécile... Attendez! je ne vous dis que ça!...

MADAME D'HOUBLY. — Vraiment?

Elle se penche pour chercher quelque chose au fond du panier, dans lequel elle disparaît aux trois quarts; Xaintrailles se précipite, exécute le même mouvement et lui embrasse les mains avant qu'elle ait même eu le temps de chercher à se dégager.

XAINTRAILLES, *triomphant.* — Hein?... Quand je vous le disais?...

MADAME D'HOUBLY, *riant à moitié.* — Êtes-vous assez ennuyeux ?

XAINTRAILLES. — Vous ne pensez pas un mot de cette petite phrase obligatoire...

MADAME D'HOUBLY. — Obligatoire?...

XAINTRAILLES. — Parbleu !... vous ne pouvez décemment pas me dire : « Mon bon Xaintrailles, ça m'a fait bien plaisir de sentir vos moustaches s'incruster dans mes menottes... » car elles s'y sont incrustées... Ah ! dame ! pendant que j'y étais, j'en ai pris le plus possible, ne sachant pas... au juste, quand je recommencerais...

MADAME D'HOUBLY. — Vous ne recommencerez pas...

XAINTRAILLES. — Pas?... Ah ! ouiche ! croyez ça et buvez de l'eau !... Vous pensez que je passerai la soirée comme un marbre, alors?... Et après un pareil début, ah ! non ! là ! voyons, vrai, vous n'êtes pas raisonnable...

MADAME D'HOUBLY, *s'éloignant un peu de lui.* — Ah ! mais, ah ! mais ! qu'est-ce qu'il a donc ?

LE COMTE DE PROVENCE. — Les domestiques sont là ; laissez achever de mettre le couvert, sans ça, nous ne dînerons jamais...

MADAME DE JABO. — Dansons une ronde pendant ce temps-là !...

MONSIEUR DE GRINCHE. — Si on danse une ronde avant, il ne restera plus rien à faire après...

SANGÈNE. — Après, après ? on trouvera autre chose, que diable !

LE GÉNÉRAL, *regardant le bois.* — Il me semble que le contact de cette solitude nous rend meilleurs !...

LE PETIT DE TOPO, *à part.* — Ça ne le end pas plus amusant, toujours !... Je vous demande un peu ce qu'il vient fiche ici ?

LE COMTE DE PROVENCE. — Allons, à table! (*Apercevant les sept chaises.*) Qu'est-ce que c'est que ça?...

PULOR. — C'est moi!...

LE COMTE DE PROVENCE. — Comment, c'est vous?

PONDOR. — J'ai apporté ces sièges pour mes invités qui ont semblé le désirer... la duchesse surtout...

LA DUCHESSE DE CORDAPOTENCIA. — Oui, je ne dîne pas à terre, moi!...

SANGÈNE. — Et vous allez avoir le toupet de vous asseoir là-dessus?

On se place.

MONSIEUR D'OKAZ, *à madame de Vyelgarde.* — Regardez-donc Xaintrailles qui manœuvre pour s'installer près de la petite d'Houbly!... il manœuvre encore assez droit pour un pochard!...

Madame d'Houbly s'assoit sur l'herbe ;

Xaintrailles, décidément gris, s'assoit presque sur ses genoux.

XAINTRAILLES, *fredonnant.* — Où peut-on être mieux... etc., etc.

MADAME D'HOUBLY, *à part.* — C'est singulier!... je le trouve moins comme il faut qu'à l'ordinaire... (*Après une minute de réflexion.*) Et c'est dommage!... Car je me sentais aujourd'hui toute... je ne sais comment...

XAINTRAILLES, *effleurant l'oreille de madame d'Houbly.* — Je t'aime, va!...

Plusieurs personnes entendent vaguement. Madame d'Houbly, terrifiée, saute en l'air; Xaintrailles la rassoit en lui passant un bras autour de la taille, tandis qu'il boit de l'autre main une coupe de champagne. Heureusement, personne ne s'en aperçoit, grâce à l'ardeur du premier coup de fourchette.

MADAME DE RÈCHE. — Qui fait la salade russe?

LE COMTE DE PROVENCE. — Xaintrailles !... Il nous a fait manger l'autre jour une salade assaisonnée par lui, qui était exquise !...

XAINTRAILLES, *tout à fait parti.* — Une salade *marchand de vin !* Ça me connaît ! (*Il s'empare du moulin à poivre et moud avec rage.*)

TOUS. — Assez ! assez !...

XAINTRAILLES. — Ah ! si vous redoutez les assaisonnements !

Il prend une bouteille de bordeaux et la verse dans le saladier.

MADAME D'HOUBLY, *terrifiée.* — Oh !

XAINTRAILLES. — C'est pour noyer le poivre...

Il continue la salade, en y fourrant les ingrédients les plus variés ; sucre, lait, citron, canelle, clous de girofle, etc.

LE COMTE DE PROVENCE. — Elle sera

peut-être excellente, cette salade, mais ça m'étonnera !...

XAINTRAILLES, *sur un ton chantant.* — Enlevez la salade ! Servez à l'as !... Boum !...

MADAME D'HOUBLY, *saisie.* — Il est bien moins distingué, quand on le voit longtemps de suite !...

XAINTRAILLES, *versant du champagne à madame de la Thenu, et lui parlant en faisant joujou comme aux bébés.* — Nous allons donc boire un tit coup... un titit coup?... Très bon pour les femmes austères, les tits coups !...

LE COMTE DE PROVENCE, *se lançant peu à peu.* — « Nous sommes les carabiniers, etc., etc. »

XAINTRAILLES, *inclinant doucement la tête vers madame d'Houbly, qui le repousse.*

Ah ! viens ! Je cède, éperdu
Au transport qui m'enivre !

Repoussé par madame d'Houbly, il se retourne vers madame de Vyelgarde, sa voisine de droite, qui l'accueille plus favorablement. Le jour baisse rapidement.

DE TRANSPOR. — Où sont les pêches? Dans ce coin-ci, on a mangé toutes les meilleures pêches... Messieurs, ce n'est pas chevaleresque...

Le petit de Jalon, qui a fait une pâtée avec des fraises et du sucre écrasés dans du fromage blanc, la prend tout à coup dans la cuillère à sucre et la dépose soigneusement dans le creux du gilet de M. de Grinche, qui se fâche.

Le dîner se termine au milieu d'un tapage indescriptible.

On se lève enfin. Les domestiques, armés de lanternes, remettent en ordre les paniers. On attèle. Il fait nuit noire.

XAINTRAILLES, *s'attachant aux pas de*

madame d'Houbly. — Je ne vous quitterai plus... plus jamais plus !...

Il pleure.

MADAME D'HOUBLY. — Voyons, ne parlez pas?... restez tranquille !... (*A part.*) Il est gris, mais animé des meilleures intentions... Ils le sont tous un peu, d'ailleurs, gris !... plus ou moins !... lui, il l'est plus !... C'est égal, j'ai eu une rude veine de me rendre compte de ça... avant...

III

Les mails reprennent leurs places ; on part.

Le mail du COMTE DE PROVENCE. Tous sont d'une gaieté folle. Madame de la Thenu elle-même, rit à gorge déployée, les genoux croisés sous le menton.

— Avez-vous vu Xaintrailles ?

— Il est paf !...

— C'est pas ça !... vous aussi, d'ailleurs ! Je parle de son attitude avec la petite d'Houbly ?...

— Bah ! il ne compte pas ce soir, Xaintrailles !

Sur tous les mails, la conversation est la même.

Sur le dernier, seuls à l'arrière comme le matin, XAINTRAILLES et MADAME D'HOUBLY. Cette fois, madame de Vyelgarde dort et le général ronfle ; ils sont bien seuls, loin des regards indiscrets.

Tout à coup, on entend des cris horribles. C'est madame d'Houbly, qui veut descendre et changer de mail... et elle descend ; la campagne a trop inspiré Xaintrailles !...

SANS LE SAVOIR

I

Au château de Crespy-en-Blaisois.

Dans la chambre de la marquise.

LE MARQUIS DE CRESPY, homme sérieux.

LA MARQUISE DE CRESPY, petite femme bien moderne.

LA MARQUISE, *assise à un petit bureau, la plume à la main.* — Décidez-vous ? Quel

jour, ce dîner?... Il faut mettre les dates aux invitations...

LE MARQUIS, *un almanach à la main.* — Eh bien... le 12... prenons le 12... C'est un mardi... C'est un bon jour pour la viande, le mardi... On a tué le samedi...

LA MARQUISE. — Va pour le 12!... (*Elle écrit. — Silence.*)

LE MARQUIS. — Simone?...

LA MARQUISE, *écrivant toujours.* — Quoi?

LE MARQUIS, *avec un peu d'embarras.* — C'est que... j'aurais au sujet de ce dîner quelques observations... quelques recommandations sérieuses à te faire... Ce dîner n'est pas un dîner comme les autres...

LA MARQUISE. — Ah! Non!... le préfet, le secrétaire général, le chef du cabinet, les trois généraux, le maire, le colonel de gendarmerie, des adjoints, le conservateur

des forêts, le trésorier général, etc..., etc... il ne manque que l'évêque !...

LE MARQUIS. — Mon Dieu !... l'évêque est un homme excellent... que je respecte profondément, que j'invite quelquefois, mais duquel, en somme, nous n'avons aucun besoin...

LA MARQUISE. — Vous avez besoin des autres?...

LE MARQUIS. — Absolument!... Pourquoi croyais-tu donc que je les invitais?...

LA MARQUISE, *narquoise.* — Je ne sais pas !... pour vous amuser... Pour recevoir des gens agréables, polis, bien élevés...

LE MARQUIS. — Ma chère enfant, soyons sérieux...

LA MARQUISE. — Soyez sérieux si vous voulez, c'est votre tempérament, mais quant à moi...

LE MARQUIS. — Eh bien, je vous prie de

l'être aussi... pour cette fois... Vous avez une nature gamine, un sans-gêne, une façon de dire ce que vous pensez, qui peut passer... à la rigueur, dans votre milieu, mais qui dans ce monde officiel, ferait un effet désastreux...

LA MARQUISE. — Mais...

LE MARQUIS. — Ne m'interrompez pas, je vous prie... Vous voudrez bien être réservée, digne, sans froideur cependant; vous éviterez toute conversation politique ou religieuse; vous laisserez aussi de côté les sujets mondains ou littéraires, auxquels nos invités sont à peu près étrangers...

LA MARQUISE. — De quoi faudra-t-il parler, alors?...

LE MARQUIS. — De tout ce que vous voudrez...

LA MARQUISE, *riant.* — A condition que je ne veuille pas grand'chose!...

LE MARQUIS. — Je tiens à ce que ce dîner soit très réussi. J'ai saisi cette occasion du concours hippique et du comice agricole réunis, pour recevoir ensemble tous les fonctionnaires desquels j'ai besoin...

LA MARQUISE. — Besoin?...

LE MARQUIS. — Sans doute!... J'ai besoin du préfet pour la route, des généraux pour mes conscrits, du conservateur pour... un tas de choses, et enfin de tous pour les élections... Je vous en prie, surveillez-vous?... Ne soyez ni raide ni familière; n'ayez pas de fous rires comme vous en avez quelquefois; ne laissez pas tomber la conversation... Occupez-vous autant de l'un que de l'autre... C'est dit... n'est-ce pas?... (*Il l'embrasse. Un silence.*) Quelle robe mettras-tu?...

LA MARQUISE, *qui s'est remise à écrire.* — Je ne sais pas... la première venue...

LE MARQUIS. — Eh bien, précisément il ne faut pas mettre la première venue... Il faut avoir une très jolie toilette... Qu'on voie bien que tu t'es « habillée », que tu fais des frais pour tes convives... Je te répète que ce ne sont pas tes invités habituels que tu recevras ce jour-là...

LA MARQUISE. — Ah ! sapristi !... je le vois bien !...

LE MARQUIS. — C'est comme pour le dîner... Eh bien, ce n'est pas du tout un dîner comme les autres, qu'il faut commander au chef... C'est un vrai dîner... à plusieurs services... Le grand dîner de province, avec relevés, entrées, rôtis variés, etc., etc.

LA MARQUISE, *effarée.* — Mais on sera deux heures à table !...

LE MARQUIS. — Et même davantage...

LA MARQUISE. — Mais tous ces gens-là s'assommeront !...

LE MARQUIS. — Pas le moins du monde ! Ils sont habitués à ce genre de réception et c'est ainsi qu'il faut les traiter... Je me suis renseigné près de Beausac qui est dans le mouvement, il m'a dit : « Reçois-les bien, noie-les dans les bons vins et les bons procédés ; tâche de les séduire !... » Ainsi, tu vois?...

LA MARQUISE, *sans conviction.* — Je vois...

II

Dans la grande salle à manger.

Table couverte de fleurs ; statuettes de Saxe. Fruits superbes, disposés simplement sans pyramides compliquées.

Service de cristal illusion chiffré. Porcelaine mousseline vieux rose, chiffrée vert et argent. Linge flamand d'une excessive

finesse, mais sans broderies ni ornements.

Domestiques en livrée verte, guêtres et gilets noisette.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LE ... CORPS.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA BRIGADE DE CAVALERIE.

LES TROIS AIDES DE CAMP DES TROIS GÉNÉRAUX.

LE PROCUREUR GÉNÉRAL.

LE PRÉFET.

SON CHEF DE CABINET.

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DE PRÉFECTURE.

LE MAIRE.

LE PREMIER ADJOINT.

LE CONSERVATEUR DES FORÊTS.

LE TRÉSORIER GÉNÉRAL.

LE COLONEL DE GENDARMERIE.

LES PRÉSIDENTS DES SOCIÉTÉS AGRICOLES, etc., etc...

LE MARQUIS.

LA MARQUISE. Fourreau de cachemire de l'Inde blanc, décolleté. Rien dans les cheveux; pas de bijoux. Bouquet d'œillets jaunes au corsage.

LE GÉNÉRAL DE BRIGADE, *bas au procureur général.* — Gentille à croquer, la petite voisine!...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *louchant sur la marquise.* — J'vous crois!

LE MARQUIS, *à lui-même, regardant sa femme d'un air mécontent.* — Toujours la même, cette Simone!... Jamais elle n'écoute ce qu'on lui dit!... Cette robe est d'une simplicité ridicule!... Ils vont croire qu'elle s'est habillée ainsi parce que « c'est eux »!... Une robe de laine!... quand il eût fallu des

dentelles!... ou au moins de la soie!... Et le couvert?... Le couvert n'est pas non plus tel que je l'aurais voulu!... Ce linge uni ne fait aucun effet... Nous avons du beau linge à dessins; il est garni de guipure et le chiffre est brodé en or!... Les verres de Bohême auraient été bien plus cossus, le service de Japon aussi!... Et quelle idée de n'avoir pas mis le grand surtout et les bouts de table d'argenterie Louis XIV!... au lieu de toutes ces petites statuettes nichées dans les fleurs!... Il y a un abus de fleurs!... Positivement l'air est raréfié!... Le préfet est vert!... Ces fleurs le rendent malade!...

LA MARQUISE, *à elle-même.* — Pas content, Georges!... Je suis sûr qu'il aurait voulu plus « d'esbrouffe », pour flatter les fonctionnaires nouveau modèle!... Je n'y ai plus pensé!... Et puis, il n'avait qu'à vérifier lui-même!... Après tout, ce n'est pas moi

qui ai envie d'être député... ni de faire tracer des routes... ni de raconter des « couleurs » au général pour lui subtiliser des conscrits... (*Elle regarde la table.*) Seigneur !... Ces pauvres gens !... ils n'ont pas l'air de s'amuser !... Ils me font de la peine, à moi ! Je voudrais les distraire un peu !...

LE MARQUIS, *à part.* — Enfin, jusqu'à présent, tout est du moins correct...

LA MARQUISE, *au préfet, qui contemple mélancoliquement le fond de son assiette vieux rose.* — Vous devez bien vous ennuyer?... (*Mouvement du préfet.*) Oh !... pas seulement ce soir, mais à X... tout le temps !...

LE MARQUIS, *à part.* — Patatras !... Pourquoi s'ennuierait-il, ce préfet ?... et, en admettant qu'il s'ennuie, à quoi bon le lui rappeler ?...

LE PRÉFET, *avec âme.* — Ah !... Ma-

dame!... si je m'ennuie!... Rien à faire!... Pas une distraction, pas une promenade, personne à voir!...

LA MARQUISE. — Personne d'amusant, car il y a beaucoup de monde à X!...

LE PRÉFET. — Oui, mais ce monde ne nous reçoit pas!

LA MARQUISE. — Ah! oui!... j'oubliais!... C'est qu'il est difficile aux gens qui ne sont pas... dans le mouvement, d'accueillir ceux qui y sont... assez surtout pour devenir fonctionnaires...

LE MARQUIS, *à part*. — Mon Dieu!... mon Dieu!... qu'est-ce qu'elle dit?

LE PRÉFET. — Sans doute, sans aucun doute... Mais enfin, il n'en est pas moins pénible de se voir l'objet d'une exclusion...

LA MARQUISE. — Pourquoi pénible?... puisque vous n'avez personnellement rien fait pour mériter cette exclusion?... Vous

vous dites que vous devez cette mesure de rigueur à des précédents fâcheux et que, à présent qu'elle est prise contre tous... fussiez-vous charmants, on ne vous recevrait pas davantage...

LE MARQUIS, *navré, à part.* — Elle est folle !... Il va se lever de table !...

LE PRÉFET, *un peu ému par le vin, l'odeur des fleurs et la beauté de la marquise.* — C'est vous qui êtes charmante !

LA MARQUISE, *à part.* — Pauvre homme ! il n'est pas difficile !... Si je m'occupais un peu du général ?... (*Elle se retourne vers le général placé à sa droite.*) De quoi puis-je bien lui parler ?... de questions militaires, naturellement. (*Haut.*) Général !... qu'est-ce qu'on pense, en somme, du général Boulanger ?...

LE GÉNÉRAL, *un peu embarrassé.* — Mon Dieu, Madame... les avis sont très partagés...

LA MARQUISE. — Je parle des gens sérieux, bien entendu...

LE MARQUIS, *à part.* — Allons, bon!...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *riant.* — Savez-vous, Madame, que c'est très embarrassant pour le général de répondre à cette question...

LA MARQUISE. — Ça l'embarrasse?... Parlons d'autre chose!... Je ne tiens pas à parler du général Boulanger, moi!... et si le général veut me raconter... les manœuvres d'automne, par exemple,... ça m'intéressera beaucoup...

LE GÉNÉRAL, *enchanté.* — Comment donc, Madame, je vous raconterai tout ce que vous voudrez... et avec joie!...

LA MARQUISE, *d'un air attentif.* — J'écoute, général?...

LE GÉNÉRAL. — Très belles, nos manœuvres!... j'ai été très content du corps, très content!... Ces messieurs (*Il se tourne vers*

le général de division et le général de brigade.),ces messieurs m'ont amené des troupes superbes... solides, disciplinées!... Ah!... c'est que je suis vieux jeu, moi! Je suis pour la discipline!...

LA MARQUISE, *qui semble suspendue aux lèvres du général.* — Vous avez bien raison, général!...

LE GÉNÉRAL, *s'animant sous le regard de la marquise.* — Et il y en a encore, quoi qu'on dise, de la discipline!... et les jeunes troupes ont du bon!... C'est vigoureux, crâne, gentil!... Ce qu'il y a de ressort dans ces petits bonshommes-là, sans que ça paraisse!.. Ce que ça supporte de chaleur, de pluie, de soleil, ce que ça avale de poussière, c'est inimaginable!... Ah! c'est une solide petite race, allez!... N'empêche que si j'étais ministre de la guerre, je diminuerais joliment le chargement des hommes et des chevaux!...

LA MARQUISE. — Vraiment... ils sont trop chargés?...

LE GÉNÉRAL. — C'est-à-dire que c'est effrayant!... Enfin, figurez-vous qu'aujourd'hui un soldat est obligé de porter...

LA MARQUISE, *distraite.* — Sa barbe...

LE GÉNÉRAL, *s'emballant tout à fait.* — Ah! parlons-en, de la barbe!... C'est du joli!... C'est du propre!...

LE MARQUIS, *à part, douloureusement.* — Le voilà qui se fâche, à présent!... A-t-on l'idée d'aller parler de la barbe à un vieux pompon comme ça!...

LE GÉNÉRAL, *à la marquise.* — Est-ce que vous trouvez ça joli, vous, un officier ou un soldat avec une barbe?...

LA MARQUISE, *indifférente.* — Oh! je vous dirai que moi... les militaires... avec ou sans barbe... (*Les trois généraux et les trois aides de camp se rengorgent.*)

LE GÉNÉRAL. — C'est toujours beau, n'est-ce pas?... Vous avez raison de penser ainsi... Mais enfin, avant la barbe...

LA MARQUISE. — Pardon, général, je crois que vous ne comprenez pas bien ma pensée, je...

LE MARQUIS, *à part*. — C'est ça!... Qu'elle leur dise tout de suite qu'elle a les militaires en horreur!... Moi qui ai justement à faire libérer le fils Letellier... je l'ai promis au père!... et c'est un homme qui fait voter plusieurs communes, le père Letellier!... J'ai absolument besoin de lui!...

LE GÉNÉRAL, *suivant toujours son idée*. — L'armée, voyez-vous, est la plus grande, la plus belle chose qui existe!... C'est aussi la plus utile...

LA MARQUISE, *distraite*. — En temps de guerre, mais en temps de paix... est-elle si utile que ça?... (*A part.*) Il est monotone, le

général !... Il faut que je fasse aussi parler ce pauvre colonel de gendarmerie qui n'a encore rien dit... (*Haut, se tournant vers le colonel de gendarmerie.*) Eh bien?... Et le brigadier Cabis ?... Qu'est-ce que ça devient, cette histoire ?...

LE MARQUIS, *anéanti, à part.* — Cabis, à cette heure !... C'est le bouquet !... Et quand je viens de faire une demande pour obtenir un gendarme de plus aux Futaies !...

LA MARQUISE. — Sera-t-il condamné, au moins?...

LE COLONEL DE GENDARMERIE. — S'il est coupable, il sera certainement condamné...

LA MARQUISE. — C'est pas sûr !... on est si mou !... Est-ce que la justice militaire ressemble à l'autre ?...

LE COLONEL DE GENDARMERIE. — Oh ! ça se ressemble fort !

LA MARQUISE. — Ah!... tant pis!...

LE MARQUIS, *à part*. — Elle débine la justice sous le nez du procureur général!... J'ai envie de m'en aller... pour protester!... Comment!... déjà le melon frappé!... Mais il n'y avait rien à manger!... Un dîner comme les autres!... huit plats!... et moi qui avais recommandé de...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *à la marquise*. — Dites-moi, madame la marquise...

LA MARQUISE, *à part*. — Madame la marquise!... Madame la marquise tout le temps!.. il va finir par parler à la troisième personne!... Certainement, avant d'être magistrat, celui-là a été domestique...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL, *continuant*. — Est-il indiscret de vous demander quelles sont les opinions que...

LE MARQUIS, *à part*. — Pourvu qu'elle

dise que nous n'en avons pas, mon Dieu!... pourvu qu'elle le dise...

LA MARQUISE. — Mon opinion?... c'est bien ce que vous me demandez, n'est-ce pas?...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. — Oui, madame la marquise... Et d'abord, avez-vous seulement une opinion?...

LA MARQUISE. — Comment l'entendez-vous?...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. — Enfin, avez-vous des convictions?...

LA MARQUISE, *gouailleuse.* — Et vous?...

LE PROCUREUR GÉNÉRAL. — Ce n'est pas répondre, cela!...

LA MARQUISE. — Eh bien! je vais vous la dire, mon opinion!... Je suis bonapartiste... (*D'un ton confidentiel*) Ça m'a pris le 4 septembre 1870!...

LE MARQUIS, *à part.* — Si elle avait dit orléaniste, au moins!... on lui aurait encore

pardonné ça !... Mais bonapartiste !... Elle me coule !...

LA MARQUISE, *au secrétaire général.* — Je parie que, à vous, ça vous est bien égal, la politique ?...

LE MARQUIS, *à part.* — Celui-là aussi !... Elle s'attaque à lui !... Moi qui comptais qu'il me restait... et pour ma route, il m'était plus utile que le préfet...

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL, *riant.* — A quoi voyez-vous que la politique me laisse froid ?...

LA MARQUISE. — Parce que vous devez être depuis longtemps ce que vous êtes... Enfin, vous n'avez pas l'air d'un fonctionnaire... imprévu...

LE MARQUIS, *à part, faisant signe à sa femme de se lever de table.* — Qu'est-ce qu'elle attend ?... (*Il goûte un vin qu'on vient de lui servir.*) Ce vin est d'un jeune !... comme

tous ceux qu'on a servis, d'ailleurs !... (*Il examine la table.*) Aussi il tape !... Ils sont là... tous rouges... (*La marquise se lève.*) Ah !... Enfin !...

La marquise passe dans le hall, suivie de tous les fonctionnaires. Elle sert elle-même le café; puis joue avec eux au billard, à l'écarté, et finit par les faire valser. Ils ne partent qu'à une heure du matin, après avoir fait chacun un tour de valse avec elle, tandis qu'un valet de pied tourne gravement la manivelle d'un piano mécanique.

LA MARQUISE, *à son mari qui vient de mettre le dernier convive en voiture.*

— Eh bien !... J'ai été aimable, j'espère ?...

LE MARQUIS, *furieux.* — Je vous conseille de plaisanter !... Vous avez fait le contraire de tout ce que je vous avais recommandé...

LA MARQUISE. — Mais...

LE MARQUIS. — Un dîner et une robe de rien du tout!...

LA MARQUISE. — C'était de meilleur goût...

LE MARQUIS. — Vous allez dire au préfet qu'on ne le reçoit pas...

LA MARQUISE, *riant*. — Là, j'ai un peu pataugé, mais ensuite...

LE MARQUIS. — Ensuite, vous forcez le général à vous raconter les manœuvres...

LA MARQUISE. — Il était ravi, cet homme!...

LE MARQUIS. — Allons donc!... Rien n'est plus maladroit!... Il ne faut jamais parler à quelqu'un de sa spécialité!... Et vous osez blaguer la justice devant un procureur de la République, et la politique devant un secrétaire général!... C'est insensé!... Je ne puis plus songer à rien demander... Je

vais charger Beausac qui vient ces jours-ci à X... d'obtenir au moins pour le fils Letellier... C'est l'important... A lui, on accordera peut-être une faveur qu'on me refuserait certainement...

LA MARQUISE. — Mais la route?... Les forêts ?... Le facteur que vous vouliez faire changer ?... Et votre élection?...

LE MARQUIS. — Grâce à vous, il faut renoncer à tout ça !...

III

Un mois plus tard.

« *Marquis de Crespy.*

» *Château de Crespy-en-Blaisois.*

» Mon cher Henry,

» Tu as ta route neuve à deux portées de fusil du château ; le général va faire libérer

le fils Letellier comme soutien de famille, bien qu'il trouve cet individu un sinistre farceur (soutien de famille comme moi). Le facteur sera remplacé à partir du premier novembre; le conservateur est en train d'arranger l'affaire de ta réserve, selon tes instructions. Le brigadier de gendarmerie aura l'homme de supplément que tu réclames, et le procureur général fera tout son possible pour que le dossier de ton garde soit allégé de la petite condamnation pour coups et blessures. Par suite, voilà ton élection assurée... Tout cela s'est fait comme par enchantement et... grâce à ta femme !... Elle a séduit tous ces fonctionnaires récalcitrants, par sa grâce, sa gentillesse, et surtout par la façon *bon enfant* dont elle les a reçus; une toilette calme et pas du tout de pose — paraît-il, — un dîner exquis et « parisien » et des valses !... des valses !... enfin une soi-

rée qui marquera dans leur existence décolorée !

» Donc, remercie ta femme et non pas moi.

» BEAUSAC. »

LES « SÉDUCTEURS »

DANS LES LIVRES.

En province.

Une allée gazonnée dans la forêt.

MESSIEURS A..., B..., C..., D..., E..., etc...

MESDAMES G..., H..., I..., J..., K..., L..., etc...

LE GÉNÉRAL.

UN GRINCHEUX.

Ils sont à cheval au pas, revenant d'un rallye papier.

LE GRINCHEUX, *d'une voix retentissante.* — Dieu que c'est embêtant, une retraite !...

MADAME G. — On n'est pas plus gracieux !...

LE GRINCHEUX. — C'est-à-dire...

— Tais-toi, va !

LE GRINCHEUX. — Mais...

— Tu diras une bêtise, ainsi...

(*Une petite carriole attelée d'un poney dépasse les chasseurs.*)

MADAME G. — Ah !... c'est la carriole aux commissions !... (*Au domestique qui disparaît aux trois quarts sous un amoncellement de paquets.*) Avez-vous ma robe ?..

LE DOMESTIQUE, *arrêtant le poney.* — Oui, madame la baronne !...

MADAME G. — Et l'accordeur ?... Viendra-t-il ?...

LE DOMESTIQUE, *indiquant du manche de son fouet une tache noire qui apparaît*

entre une caisse et deux pains de sucre. — Le voilà! madame la baronne....

MADAME G. — Ah! bon!... Et les livres, sont-ils arrivés?...

LE DOMESTIQUE. — Non, madame la baronne...

MADAME G., *désappointée.* — Oh!!! quel ennui!... (*La carriole reprend le trot et s'éloigne.*)

MONSIEUR A., *compatissant.* — Ils arriveront demain, ces livres!...

MADAME G. — Je suis désolée!... Moi qui n'ai rien lu... qui suis en retard!...

— Qu'est-ce que vous avez demandé?

MADAME G. — Toutes les nouveautés...

LE GÉNÉRAL. — Pas grand'chose, les nouveautés!

MADAME G... — Mais il y a *Crime d'amour, la Morte, les Dames de Croix-Mort...*

LE GRINCHEUX. — Comment!... Vous n'avez pas encore lu *la Morte?*...

MADAME G. — Mais non...

LE GÉNÉRAL. — Ni *les Dames de Croix-Mort?*

MADAME G. — Puisque je vous dis que je n'ai rien lu!

LE GÉNÉRAL. — Un ouvrage supérieur, *les Dames de Croix-Mort!*...

LE GRINCHEUX, *narquois.* — Ah! bah!...

LE GÉNÉRAL. — Très supérieur!...

MADAME G. — Soyez bien aimable?...

LE GÉNÉRAL. — A vos ordres, Madame, et plus encore, si vous voulez?...

MADAME G. — Eh bien! racontez-nous *les Dames de Croix-Mort?*... Ça abrégera cette retraite, que M. X... trouve si longue!...

LE GRINCHEUX. — Permettez, je...

— Mais tais-toi donc!...

MADAME G., *au général.* — Allons!.. Ce récit?... Nous écoutons...

LE GÉNÉRAL. — Mon Dieu, Madame, j'accepterais de vous raconter la chose, si je l'avais lue, mais je ne la soupçonne pas...

LE GRINCHEUX. — M. de C... a lu ça, lui! Nous sommes venus de Paris ensemble, et il a eu le nez dans ce bouquin-là tout le temps!...

MADAME G. — Allons, monsieur de C!...

MONSIEUR DE C. — Je l'ai lu, c'est vrai!...Mais quant à vous le raconter!...

MONSIEUR A. — Bah!... nous serons indulgents!...

MONSIEUR B., *la bouche en cœur.* — Nous pensons bien que vous ne pouvez pas raconter aussi bien que c'est écrit...

MONSIEUR DE C., *piqué.* — Mon Dieu, ce n'est peut-être pas là qu'est la principale difficulté... Mais...

— C'est inconvenant?...

MONSIEUR D., *protestant.* — Oh!... inconvenant!... de l'Ohnet?...

LE GRINCHEUX. — Qu'est-ce que vous avez dit?...

MONSIEUR D. — J'ai dit : de l'Ohnet ne peut pas être inconvenant...

LE GRINCHEUX. — Oh! si on se met à parler de la Comédie française, en voilà jusqu'à l'arrivée!...

MADAME G... — Et qui parle de la Comédie française?...

LE GRINCHEUX. — C'est D...

MONSIEUR D., *saisi.* — Moi?...

LE GRINCHEUX. — Vous avez parlé de Delaunay, alors j'ai craint l'histoire Dudlay... ou une autre...

MONSIEUR A. — Le misérable! il fait d'horribles calembours, à présent!...

LE GRINCHEUX, *stupéfait, se frappant la*

poitrine. — Des calembours, moi?... Moi qui ne peux pas les souffrir?... je ne les comprends pas, d'abord !... je ne comprends même pas ceux des autres,... même quand on me les explique !...

— Messieurs, il est sincère!! triste... triste!...

MADAME G. — Tout ça ne nous dit pas pourquoi M. de C... ne nous raconte pas *les Dames de Croix-Mort?*

MONSIEUR DE C. — C'est que, en vérité, l'intrigue m'échappe un peu... je crains de m'embrouiller...

—Ça ne fait rien !... Nous vous aiderons !...

MADAME G... — Vous avez donc lu ça aussi?...

— Oui... dans la Revue...

LE GRINCHEUX. — Oh! il lit la Revue !... A son âge!...

MONSIEUR DE C., *commençant à raconter.*

« — Eh bien, les dames de Croix-Mort sont » deux... »

LE GRINCHEUX. — Naturellement...

MONSIEUR DE C. — C'est vrai!... Que je suis bête!... Donc...

LE GRINCHEUX, *réfléchissant.* — Après ça... elles pourraient être davantage...

MADAME G., *agacée.* — N'interrompez donc pas toujours!...

MONSIEUR DE C. — « Elles habitent le château de Croix-Mort, et il se passe dans leur vie des événements terribles... »

LE GRINCHEUX. — *Les Batailles de la vie!...*

MONSIEUR DE C. — « Un monsieur, — une » canaille abominable d'ailleurs, — qui est » aimé de l'une, aime l'autre, mais ça s'ar- » range à la fin, grâce à un garde... »

— Ah!... Si vous nous racontez la fin!... il n'y a plus d'intérêt, alors!...

MONSIEUR DE C. — C'est que... je tiens à exposer tout de suite les grandes lignes... Si je ne suis pas les grandes lignes, je suis perdu !...

— C'est comme moi en forêt !... Si j'ai le malheur de lâcher un instant les grandes lignes... va te faire fiche !...

MONSIEUR DE C, *reprenant.* — « Ce » garde... ce garde dévoué et bienfaisant, » débarrasse sa maîtresse du monsieur, et, » grâce à son fusil que... »

LE GRINCHEUX. — C'est *l'affaire Jeufosse* que vous nous racontez-là ?...

MONSIEUR DE C. — Mais...

LE GÉNÉRAL. — Une affaire énorme ! Ça devait être en 57... ou en 58... Non, plutôt en 57... je me souviens que nous étions au camp... C'était l'année où Youyou Boiltaf chantait au beuglant de Mourmelon... Une petite brune, drôle comme tout !... pas

beaucoup de chair, mais du muscle!... Elle est aujourd'hui loueuse de chaises... aux Tuileries!... Mais peu importe... C'est seulement parce que je me rapplle que c'est à ce petit beuglant que Génycourt, qui arrivait de Paris, nous a narré l'affaire...

MONSIEUR DE C., *cherchant à reprendre le fil de ses idées.* — « Ce garde est un type » étrange, sauvage, absolument dévoué, qui se » laisse interroger sans vouloir compromettre » en rien les dames de Croix-Mort... »

LE GÉNÉRAL. — Ah! j'y suis!... C'est pas les dames de Croix-Mort... mais *les dames de Chamblas!*... une autre cause célèbre... l'affaire *Marcellange*, que je confondais avec l'affaire *Jeufosse!*... celle-là est plus ancienne!... 1840!... j'étais à Carcassonne... ma première garnison...

MONSIEUR DE C, *navré.* — « Madame de » Croix-Mort est une femme jeune encore... et

» belle... et résignée... qui a été très malheu-
» reuse avec son mari... Un viveur, charmant,
» léger, très chic, qui ne valait pas un coup de
» fusil, mais tournait toutes les têtes... Elle a
» une fille violente, passionnée pour les exer-
» cices du corps, douée merveilleusement pour
» tout, enfin, le portrait de son père! une vraie
» Croix-Mort, physiquement et moralement...
» Aussi, quand elle apprend que sa mère va se
» remarier... »

LE GRINCHEUX. — Je sais... je sais!... elle se trouve mal, et elle épouse son cousin!... J'ai lu ça!... Ça s'appelle *Julia de Trécœur!*...

MONSIEUR DE C. — Mais non... vous embrouillez tout...

LE GRINCHEUX. — Cependant, un père mauvais sujet et aimable... une mère résignée, une fille indépendante qui tient du père...

MADAME G. — Faites-le donc taire!

MONSIEUR DE C, *reprenant.* — « Madame » de Croix-Mort est, comme je vous l'ai dit, une » femme douce, blonde, calme, paisible, qui » ignore la révolte et redoute les tracas... »

LE GRINCHEUX. — Ce que nous appelons la blonde gnangnan...

— Il est insupportable !...

MONSIEUR DE C., *résigné.* — « Elle se » désespère parce que *elle voit un jour sa* » *fille qui a retroussé sa jupe en pantalon* » *turc, et cavalcade sur une jument sans* » *selle, sans bride, ayant pour tout soutien* » *la crinière.*

» *Alors elle reste toute pâle, joint les mains* » *et murmure à voix basse :*

« — *Comme son père!!!* »

LE GRINCHEUX. — Comment?... le père, — cet homme si chic — montait à cheval en se tenant à la crinière... et en pantalon turc?...

MONSIEUR DE C. — Il faut le croire, mais

cette particularité n'est pas mentionnée dans le livre... « Enfin un beau monsieur tombe » dans la solitude des dames de Croix-Mort... » il devient l'amant de la mère... et l'épouse » ensuite... »

— Quand je vous disais que c'était moral!...

MONSIEUR DE C. — Pas tant que ça!... « Au bout de quelques mois de mariage, le » mari délaisse complètement sa femme...

LE GRINCHEUX. — Dame! c'est l'usage... il n'est pas répréhensible, cet homme!...

MONSIEUR DE C. — « Et non seulement il » s'éloigne de sa femme, mais il cherche à se... » rapprocher de sa belle-fille... un ange, la » belle-fille!... Elle raconte ça au curé, un » excellent homme, qui est saisi, comme bien » vous pensez?... Quant au mari, il est affolé!... » Au début, il ne se rendait pas un compte » exact du sentiment qu'il éprouvait... il ne

» savait trop s'il aimait ou s'il détestait sa » belle-fille... »

LE GRINCHEUX. — Il se disait : « *Est-ce de l'amour, est-ce de l'horreur que cette enfant m'inspire?*... On connaît ses classiques !... »

MADAME G. — Qu'est-ce qu'il a dit?...

LE GÉNÉRAL. — Il a cité un vers de Corneille, je crois... je n'ai pas très distinctement entendu...

MONSIEUR DE C. — « Mais à la fin, il sait » à quoi s'en tenir; il éprouve une passion » furieuse, dévorante... Il suit sa belle-fille » comme un fauve, la traque, la guette, et les » deux pauvres femmes vivent dans un per- » pétuel effarement... »

LE GÉNÉRAL. — Ça, c'est dans un livre que je connais très bien !... *Un Beau-Père*, par un nommé Charles de Bernard...

MONSIEUR DE C. — Il y a quelque chose, mais ce n'est pas tout à fait ça...

LE GÉNÉRAL. — Je vous demande pardon, c'est ça!... je le sais par cœur, *le Beau-Père!...* je le relis deux ou trois fois par an!... quelquefois davantage... quand il pleut beaucoup!...

MADAME G. — Vous l'aimez donc bien, ce livre, que vous le relisez si souvent?...

LE GÉNÉRAL. — Oh! mon Dieu, non! je le relis... parce que je l'ai!...

MONSIEUR DE C. — « Enfin, un beau jour, » le beau-père saute sur la belle-fille, et le » garde saute sur le beau-père; la lutte s'en- » gage!... »

LE GÉNÉRAL, *ému*. — Elle doit être terrible!...

MONSIEUR DE C. — « La jeune fille saute » à son tour sur la « pétoire »...

LE GRINCHEUX. — La pétoire?... Qu'est-ce que c'est que ça?...

MONSIEUR DE C. — Un fusil...

LE GÉNÉRAL. — Qui fait probablement un bruit retentissant?...

LE GRINCHEUX. — De la pornographie, alors?...

MONSIEUR DE C. — « Elle le tue... »

LE GRINCHEUX. — Le garde?...

MONSIEUR DE C. — Mais non, le beau-père...

LE GÉNÉRAL. — Celui de Charles Bernard?

— Moi, je viens de relire *le Maître de Forges...*

LE GRINCHEUX. — Bigre!... Ben, vous, êtes un homme courageux, vous! (*Cris et protestations indignées.*)

— Oh!... un ouvrage qui a eu un pareil succès!...

— Deux cents éditions!...

— Auquel nous devons la révélation de Damala!...

— Je vous avoue que, si j'ai lu *le Maître*

de Forges, ce n'était pas pour m'amuser, mais parce que...

LE GRINCHEUX. — Ah !... vous m'en direz tant !...

— Mais parce que je voulais voir le récit du rallye-papier *si chic*, organisé par la duchesse de Bligny...

— Eh bien, comment est-il, ce rallye-papier?

— « Paper », M. Ohnet dit *paper*, et comme c'est un homme ferré sur toutes les choses de sport...

— Ah ! il est ferré sur...

— Bien entendu !... et, précisément, ce rallye-paper ne ressemble pas du tout aux nôtres...

— Ah !... C'est contrariant !... (*Anxieux.*) Il est mieux ?...

— C'est tout à fait autre chose !... (*Désappointement profond.*)

— D'abord, le rendez-vous est à dix heures du matin...

— Comment ça?... C'est impossible!...

LE GRINCHEUX. — C'est pour taquiner les gens qui aiment à se lever tard, alors?...

— Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ainsi... il est dix heures et on lunche...

— Avant le rallye?...

— Mais oui...

— Vous vous trompez, c'est après qu'on lunch...

— Oui, nous!... Mais pas dans *le Maître de Forges*... Ah!... C'est-à-dire si!... On relunche après...

— Encore!... Mais un rallye-papier ne dure guère plus d'une heure et demie! deux heures, quand il est horriblement long!

— Eh bien, les invités de la duchesse remangent au bout d'une heure et demie, voilà tout!... C'est d'ailleurs très bizarre comme

organisation, car « on revient au rendez-vous » en finissant...

— Allons donc !...

— Parfaitement... Et, au départ, la duchesse dit, en parlant de ceux qui font la bête...

— De celui qui fait la bête...

— Non de « ceux », ils sont deux...

— Ah! bah! Nous ne sommes jamais qu'un, nous !...

— Eh bien, il paraît que les gens chics doivent être deux!... donc, la duchesse dit: « *Il* » *y a au moins une heure que ces messieurs* » *sont partis avec leurs papiers, et s'ils ont* » *été à une bonne allure, il va falloir galoper* » *ferme pour les rejoindre.* »

LE GRINCHEUX. — Ah! bien!... j'te crois, qu'il faudrait marcher!... Nous donnons vingt minutes d'avance et nous avons déjà de la peine à rattraper!... C'est idiot!... (*Stupeur générale. Protestations.*)

— Oh !... idiot !...

— C'est un autre système que le nôtre sans doute, mais enfin...

LE GRINCHEUX. — Mais sac à papier !... Comment voulez-vous qu'on rejoigne des gens qui ont une heure d'avance ?... quand le diable y serait !...

— Mais s'ils ont marché au pas

LE GRINCHEUX. — Ah ! s'ils ont passé cette heure à se rouler sur l'herbe, c'est différent !... Mais alors il ne faut pas dire : « *S'ils ont marché à une bonne allure, il va falloir galoper ferme*, etc., etc., » parce que, dans ce cas, c'est impossible...

— Ce n'est pas impossible, puisque c'est dans *le Maître de Forges !*

LE GRINCHEUX. — Fichez-moi donc la paix avec votre *Maître de Forges !*

— C'est comme pour notre tenue, nous n'avons pas la bonne non plus...

LE GRINCHEUX. — Pas la bonne !... En voilà une sévère !... Moi j'ai une culotte d'un pur !... Regardez-moi ça ?... Elle est d'un mastic qui va à l'âme...

— Je ne vous dis pas le contraire, mais elle est en drap, votre culotte ?...

LE GRINCHEUX. — Parbleu ! En quoi voulez-vous qu'elle soit ?...

— En peau... Le duc de Bligny en a une en peau !...

LE GRINCHEUX, *haussant les épaules.* — Vous confondez, c'est le groom...

— Je l'avais cru d'abord comme vous, mais j'ai relu attentivement le passage... Oh ! je le sais par cœur : « *Le duc avait arboré la grande* » *tenue anglaise : habit rouge, culotte de peau* » *blanche, la cape de velours noir, ornée par* » *derrière d'un nœud vert : ses couleurs ; son* » *blason portant champ de sinople.* » (!!!) (*Murmures d'admiration.*)

— C'est rudement chic!...

— Et comme c'est précisé!...

LE GRINCHEUX. — Oh! la! la!... une culotte de « peau »! la tenue anglaise!!... Non, j'en rirai jusqu'à ma mort!... C'est pour être plus solide à cheval, probablement!... Si avec ça le duc de... je ne sais plus quoi, n'a pas une selle en veau laq... il manque à tous ses devoirs!... C'est ça qui vous a de l'œil, une selle en veau laq...!...

— Mais....

LE GRINCHEUX. — Et le nœud de sinople!... Alors, toi, tu vas nous arriver au prochain rallye avec un nœud d'azur à ta cape... pour nous rappeler ton blason?...

— Je ne dis pas que je mettrai un nœud, mais enfin...

UNE DE CES DAMES, *interrompant.* — Et les femmes?... Comment sont-elles habillées?...

— La duchesse est « *serrée dans une ama-» zone noire; elle agite, dans sa main gan-» tée, une cravache dont le pommeau est » orné d'un énorme œil de chat* ».

— Une cravache?... Vous êtes sûr?...

— Parfaitement, Madame...

LE GRINCHEUX. — Comme du temps de Diana Vernon et de Lola Montès!... Ça me reporte à ma belle jeunesse et aux reprises de manège !!! « La cravache au flanc, Monsieur, « la main basse !... etc., etc. » Positivement, ce mot « cravache » me rajeunit!... il y a au moins une vingtaine d'années que je ne l'avais entendu prononcer...

— C'est vrai!... depuis bien longtemps on monte avec un stick... ou un manche de fouet...

LE GRINCHEUX. — Moi, je me contente d'un bâton... d'un bon bâton... de frêne ou de houx... il n'y a que ça !...

— Cependant, puisque la duchesse de M. Ohnet...

LE GINCHEUX. — Une cravache !!! pourquoi pas une « houssine, une haquenée « magnifiquement caparaçonnée, et un faucon », pour compléter....

— Mon Dieu ! cette cravache est peut-être un bibelot de famille...

LE GRINCHEUX. — Non !... l'œil de chat est d'invention récente... D'ailleurs, ça va avec la culotte de peau, le petit nœud vert et la selle en veau laq !...

— Pardon, la selle en veau laq n'y est pas...

LE GRINCHEUX. — C'est un oubli que je répare...

— Ah ! à propos d'oubli !... j'allais oublier, Mesdames, de vous dire que la duchesse Athénaïs a « *la jambe prise dans une botte* » *de daim gris...* »

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis qu'elle a des bottes de daim gris...

— Pas possible !...

LE GRINCHEUX. — Et pourquoi donc, Mesdames, ne voulez-vous pas que cette duchesse ait des bottes de daim gris?... Don César de Bazan en a bien !...

On hausse les épaules et ces dames interrogent de nouveau le monsieur qui vient de relire *le Maître de forges.*

— Et les autres, comment sont-elles?... Ont-elles l'habit rouge !...

— Non !... elles « *portent l'amazone de* » *drap bleu, avec le chapeau rond orné d'une* » *plume noire* ».

— Oh ! ! ! des plumes !... à cheval?...

— Et il paraît « *qu'elles étaient adorables* » *ainsi, les belles épaules et la poitrine admi-* » *rablement moulées, par l'étoffe simple* (?) » *et sans une broderie du corsage.* » (!)

— Comment l'étoffe *simple* et sans *une broderie?*... Est-ce qu'il y a des amazones brodées?...

LE GRINCHEUX. — Je me souviens d'en avoir vu une au cirque Rentz !... en 1863!... l'écuyère avait sur la tête un schapska...

—Non!... Mais, sérieusement, est-cequ'une amazone correcte peut être autrement que tout unie?

LE GRINCHEUX. — Dame !... Pour aller avec un « chapeau rond orné d'une plume noire » !...

— C'est vrai !... tout ça est bizarre !...

LE GRINCHEUX. — D'autant plus qu'il serait si facile de passer les descriptions inutiles de choses dont on ignore totalement la forme, la couleur et tout le reste...

— Cependant, tous les personnages sont très chic et très « vus », dit-on...

— Oh ! alors, s'ils sont vus !...

— Oui... et pourtant il y a des choses étranges à ce rallye-papier... Ainsi une baronne crie à son mari : « Allons, *baron*, à cheval ! »

— Une parvenue comme la duchesse?... Une femme qui ne sait pas vivre?...

— Du tout!... Une femme très bien née...

— Une étrangère, alors?...

— Pas davantage... une Française !... Oh ! du reste, tout le temps Claire de Beaulieu appelle son cousin germain « *duc* » en lui parlant, ou en parlant de lui !... La tante elle-même dit, en parlant de son neveu à des amis intimes ou à son notaire : « le *duc* de Bligny », au lieu de « mon neveu », ou « mon neveu de Bligny », si elle veut le désigner particulièrement...

— Mais c'est peut-être ainsi qu'on doit dire, car si c'est dans *le Maître de Forges.*

LE GRINCHEUX, *exaspéré.* — Oh!!!

— Il y a encore une chose que nous ne savons pas bien ; nous disons un « piqueux »...

— Eh bien ?...

— Eh bien, il faut dire un « piqueur », M. Ohnet dit un « piqueur »...

— Pour la correction, parce que c'est un récit... Mais s'il faisait parler son personnage, il lui ferait dire « piqueux »...

— Non pas !... A un moment, le vicomte de Pontac s'écrie : « *Vous plaît-il que nous sonnions le départ, j'ai là mon piqueur !...* »

— Avec un *r* ?...

— Avec un *r*...

LE GRINCHEUX, *haussant les épaules avec rage.* — Mais on dit « piqueux », c'est élémentaire !...

— Je vous demande pardon ; « piqueux » est une corruption, et quand on parle français aussi purement que M. Ohnet...

— Il est d'ailleurs mal stylé, ce piqueur !...

Il se livre à des plaisanteries de plus ou moins bon goût... il insinue, « *en clignant de* » *l'œil* », aux nobles invités de la duchesse : » *qu'une personne naturelle ne peut pas* » *imiter comme ça les cerfs... il n'y a que* » *par la tête que ça soit facile, et encore pour* » *y arriver, il faut se mettre deux !* »

LE GRINCHEUX. — Il est certain que dans la bouche d'un « piqueur » (avec un *r*), cette plaisanterie est déplacée...

— Et, qu'est-ce que la duchesse dit de ce sans-gêne?

— Elle dit au vicomte de Pontac, le propriétaire du piqueux...

— « Queur... »

— Vous dites?

— Je dis « queur, piqueur », il faut vous déshabituer de...

— Tout ça ne dit pas comment la duchesse prend la plaisanterie?...

— Très bien. Elle dit au vicomte :
» *Il est très drôle, votre bonhomme !...*
» *Papa !... donne donc un louis à ce brave*
» *garçon !...* »

— Aïe, aïe, aïe !... Pas très heureux, le coup du louis !...

LE GRINCHEUX. — Mais au contraire... il est parfaitement à sa place !... Il est le complément du lunch avant le rallye-paper, de la culotte de peau, de la cravache à œil de chat, du petit nœud de sinople, du piqueur (avec un *r*), des amazones sans broderie, des chapeaux ronds ornés de plumes, des bottes de daim gris !... etc., etc., et la duchesse qui dit devant tout le monde : « *Papa, donne* » *donc un louis à ce brave garçon !* » sait vivre aussi bien que la marquise qui appelle ses neveux « *le duc* » et « *le baron* » ; il est certain que cette traîtresse, cette « parvenue » que l'auteur a voulu charger, a aussi bonne

façon que les grandes dames qu'il a cru peindre...

(La voix du Grincheux est couverte par des protestations indignées.)

PETIT MANUEL DU SÉDUCTEUR

Il n'y a de bête en amour que les gens d'esprit : les sots sont bien plus malins.

— Pourquoi?

Parce que l'amour est une maladie qui affaiblit les premiers et surexcite les seconds.

Ne jamais s'indigner d'une trahison, l'infidélité étant le jeu régulier des institutions de l'amour.

Si l'on n'aime pas à insister sur les préludes, s'adresser de préférence aux femmes mûres. C'est le contraire des perdrix : plus elles sont vieilles, plus elles sont tendres.

Avoir soin de persuader aux femmes qu'on *les aime pour elles*, en vue de leur bonheur, etc., etc... On peut, après ça, leur faire toutes les crasses qu'on voudra, elles seront convaincues que c'est dans leur intérêt.

Ne jamais chercher à plaire au mari. C'est le vieux jeu. S'appliquer au contraire à s'en faire prendre en grippe. Quand on est débiné par le mari, on est à peu près certain d'être admiré par la femme.

Le grand art, pour un amant qui pressent son successeur, est d'abandonner tout de

suite la place. Il trouvera certainement un jour une compensation dans la reconnaissance ou la déception de la femme.

DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE DES PLACES

Contrairement à la croyance très répandue, la place résiste d'autant plus longtemps qu'elle est attaquée par des troupes nombreuses et disséminées sur différents points.

Si les troupes restent massées, la place tient indéfiniment.

Plus le nombre des assaillants diminue, plus la reddition devient probable.

Lorsqu'il ne reste qu'un assaillant, il est

maître de la place, à moins qu'il n'ait aucune entente du métier.

Lorsqu'on augure favorablement de la solidité des fortifications d'une place, c'est presque toujours celle-là qui se rend le plus facilement, même aux assaillants les plus inexpérimentés.

Les places nouvellement fortifiées sont généralement les plus difficiles à prendre.

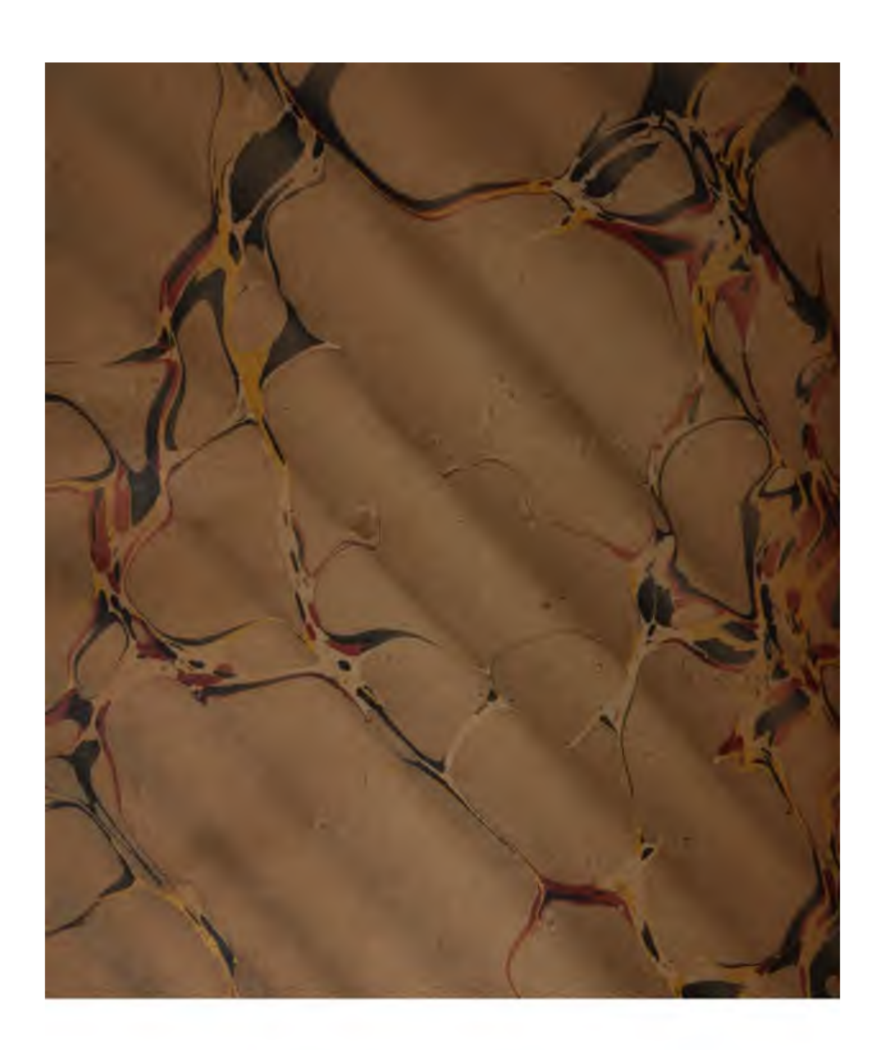
Celles dont les fortifications sont très anciennes se rendent presque avant l'attaque, et ne nourrissent jamais la moindre pensée de rancune à l'égard du vainqueur.

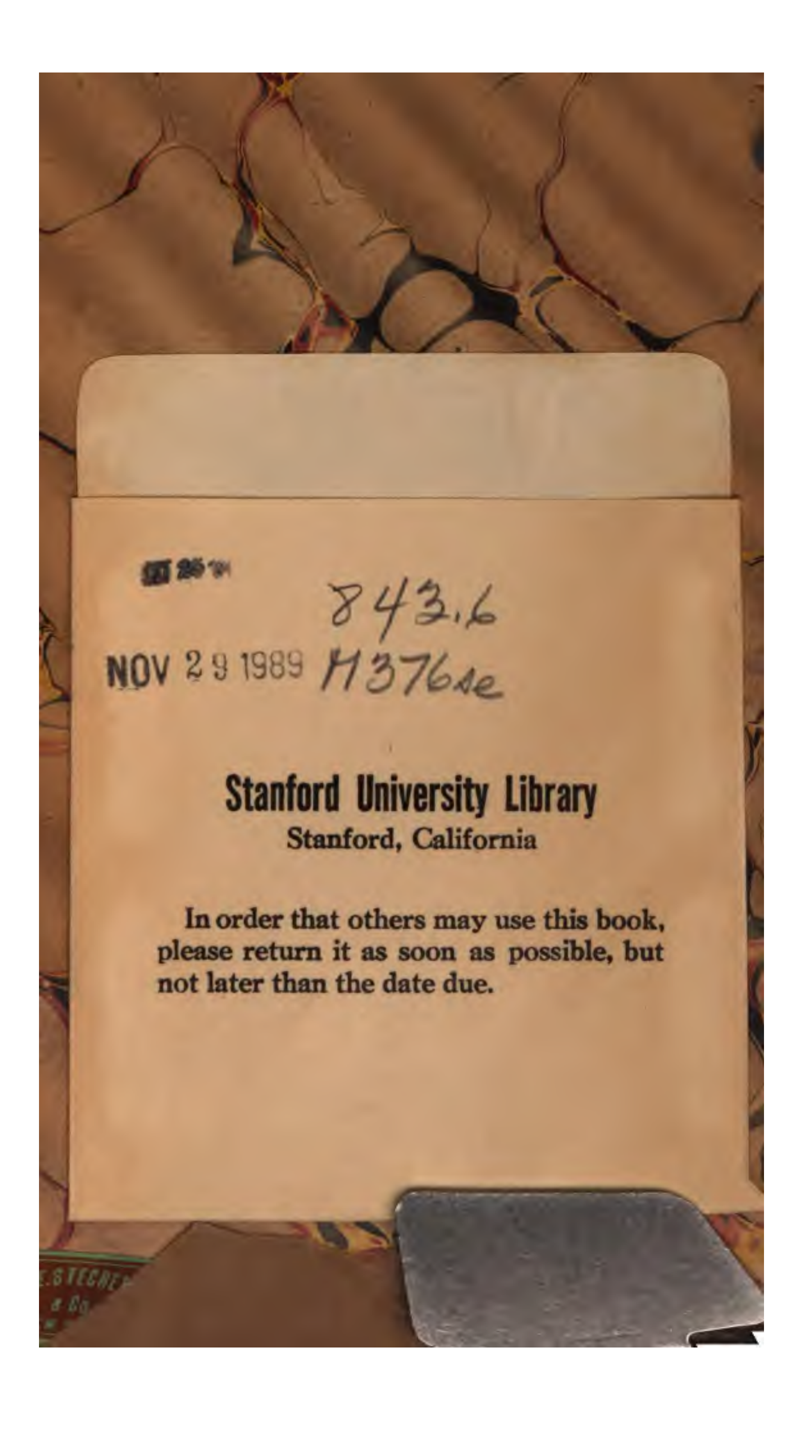
Charger les conscrits de l'attaque des vieilles places; pour les jeunes, faire donner la réserve, voire même la territoriale.

TABLE

Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.







843.6
NOV 29 1989 M376se
Stanford University Library
Stanford, California
In order that others may use this book, please return it as soon as possible, but not later than the date due.

